

Ultime mirage

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

24

époque

Ultime mirage

Fleuve
Noir

G.J. ARNAUD

ULTIME MIRAGE

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

24

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2005, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-08027-6



G.-J. Arnaud

CHAPITRE PREMIER

Le central des investigations extérieures fournit à Kurty une liste de quatre exilés avec leur famille, ayant fui les persécutions des autorités de l'ex-Grand Star Station. Il s'était installé dans River Station avec l'espoir d'y faire admettre la Locomotive, mais avait très vite compris qu'il était inutile d'envisager, pour le moment, qu'elle puisse y séjourner. Elle avait été identifiée rapidement comme étant la fameuse Locomotive pirate dont les sinistres exploits restaient dans toutes les mémoires. Le nom de Kurts, exécré par une majorité, respecté par d'autres personnes, symbolisait toute une période où la Transeuropéenne disposait d'un rayonnement considérable et d'un niveau de vie acceptable. Les ravages d'un Kurts s'apparentaient aussi à des récupérations de richesses indûment acquises, mais on ne retrouvait nulle part la preuve que ces richesses récupérées avaient été redistribuées aux plus démunis. Kurty en concluait que dans l'esprit des gens les souvenirs étaient d'une grande ambiguïté, mais qu'ils préféraient que la Locomotive ne réapparaisse pas dans leur vie quotidienne.

Durant toute la période du réchauffement, la vie avait été profondément bouleversée dans tous les domaines, politique mais surtout économique, et la famine avait forcé les habitants de River Station à s'enfuir dans les stations agricoles, mais celles-ci s'étaient alors prémunies contre cette invasion, formant des milices, élevant des barrages, détruisant les lignes ferroviaires d'accès. D'ailleurs le changement de climat s'en chargeait à lui tout seul. Durant vingt ans le fractionnement en petites communautés se méfiant les unes des autres fut total, et la concession de la Transeuropéenne Sud fut morcelée en des milliers de petits lots où la peur et la méfiance servaient d'idéologie quotidienne.

Plus au nord, là où la glace persistait encore, la Compagnie du Consortium des Bonzes avait pris le pouvoir. Plusieurs tentatives de fédération avaient été lancées par Tharbin, mais toutes avaient échoué. Les commissions envoyées dans les anciennes stations principales, les stars, les X et les Y furent toutes massacrées sans pouvoir expliquer ce qu'elles venaient proposer.

La famine endémique anéantit toute forme de sociétés dynamiques et toutes les bonnes volontés soucieuses de réconciliation universelle.

Furieux, Tharbin avait exercé des représailles limitées à la partie méridionale, mais cette réaction stupide avait engendré encore plus de méfiance et d'enfermement des petits groupes.

Les communautés agricoles exploitant d'immenses serres, soit pour

l'agriculture soit pour l'élevage, furent bientôt à court de combustible pour les chauffer. Et les rails étant pour la plupart distordus, on dut improviser des attelages bizarres pour aller se procurer de l'huile. On vit des traîneaux attelés à toutes sortes d'animaux, pourvu qu'ils soient résistants. Les rennes avaient fui la douceur du climat en rejoignant le Nord. Restaient des animaux comme les chiens, mais les zoos des grandes anciennes stations furent attaqués par des gens s'emparant des chevaux, des ânes, survivants d'espèces disparues et même des chameaux et des éléphants.

Le troc fut remis à l'honneur et c'est ainsi que River Station retrouva quelques activités timides, avant de devenir un centre commercial important régissant sur le Sud transeuropéen. Son influence atteignait les côtes atlantiques, la Méditerranée, d'anciens pays comme l'Espagne, l'Italie, et certaines régions des ex-Balkans. Lorsque les premières glaces réapparurent au-dessus du 45^e parallèle, on reconstitua dans la hâte des réseaux anarchiques, générateurs de catastrophes ferroviaires sans précédent, et ce furent des ingénieurs de River Station qui instaurèrent une régulation progressive. Cette intervention ne fut guère appréciée des Aiguilleurs ayant survécu à la chaleur torride. Ils furent tous récupérés par des envoyés de Salt Lake Station, capitale de la Panaméricaine, avec l'ordre formel de reprendre la direction de ces nouveaux réseaux par tous les moyens, même les plus violents. Revigorés par ces envoyés spéciaux, croyant que la Panaméricaine allait intervenir pour les soutenir, ils affichèrent leur morgue ancienne, croyant que leurs uniformes et leur mépris suffiraient pour réussir leur mission. Ils furent massacrés en groupes ou éliminés individuellement, et on disait que les dirigeants de Bakouninograd avaient, moyennant paiement, fourni les tueurs les plus expérimentés pour en venir à bout. Les gages consistaient en dizaines de trains bourrés de ravitaillement, de produits de première nécessité, mais aussi de toutes sortes d'équipements luxueux pour les apparatchiks, ainsi que des médicaments et des salles d'opérations réservés aux mêmes personnalités.

Ce fut un certain Olganitch, installé dans River Station, qui raconta tout cela à Kurty. Sur les quatre familles réfugiées dans cette station, cet ancien directeur d'école fut le seul qui accepta de le recevoir et de répondre à ses questions. Les autres le prenaient pour un agent provocateur envoyé par le Comité des Libertés de Bakouninograd.

— Il faut comprendre mes anciens compatriotes, dit ce vieux voyageur qui vivait seul dans un compartiment quelque peu délabré des confins de la station. Ils ont très peur de ces gangsters, car ce n'est pas autre chose. Tous ceux qui ont créé Bakouninograd, autrement appelée la cité idéale, se sont laissé gangrener par le pouvoir. Au départ il existait douze assemblées de femmes et d'hommes qui géraient la cité. Mais bientôt un pouvoir central apparut, les assemblées de quais furent dissoutes, au besoin par la force. Tous ceux qui restèrent fidèles à l'idéal anarchiste furent discrètement liquidés.

— Il doit bien exister des îlots de résistance dans cette cité interdite ?

Olganitch observa un silence prudent. Kurty lui avait expliqué qu'il venait du Sud, qu'il avait travaillé avec Lien Rag avant de chercher à revoir ce qu'il restait de la Transeuropéenne. Le nom de Lien Rag lui avait servi de lettre de créance, en quelque sorte, et le vieil instituteur lui avait affirmé que le glaciologue était toujours présent dans le souvenir des gens de ces contrées.

Mais lorsqu'il fit allusion à Floa Sadon, le visage aux rides profondes afficha une farouche opposition.

— C'était une femme cruelle, un véritable dictateur, et ce sont des révolutionnaires au cœur pur qui l'ont jugée et condamnée.

— Elle n'a pas bénéficié d'un avocat, fit remarquer Kurty.

— À quoi bon, puisque les témoignages sur ses exactions et ses crimes s'accumulaient ? Les témoins à charge étaient venus par milliers à son procès.

— Lorsque vous étiez directeur d'école enseigniez-vous ce type de morale, parliez-vous d'une justice expéditive qui nie les droits de l'accusé ?

Désagréablement surpris, le vieux voyageur se leva comme pour aller ouvrir sa porte et lui dire de sortir, mais il resta debout, appuyé sur le dossier de son siège.

— Non, j'enseignais la tolérance au contraire, mais les Sadon, le père d'abord puis la fille ne méritaient aucune indulgence. J'étais plus jeune et je me suis laissé gagner par la haine que chacun des Transeuropéens portait à cette famille.

Il s'assit à nouveau.

— Il existe des îlots de résistance, comme vous dites, et je sais que Letton Frikla a des contacts avec ces milieux.

— C'est un réfugié comme vous, un de ceux qui ont refusé de me recevoir ?

— C'est exact, vous comprenez mieux pourquoi ?

— Quels contacts ? Croyez-vous qu'ils pourraient m'aider si je voulais pénétrer dans Bakouninograd ?

Olganitch le regarda tranquillement.

— Il n'en fera rien, car il pensera que vous cherchez à connaître comment on peut remonter la filière d'évasion. Alors que les habitants de la cité interdite l'empruntent pour fuir, ce serait très habile de votre part de vouloir la remonter pour mieux en connaître le dispositif et procéder à des arrestations.

— Bien, dit Kurty en se levant, je vous suis reconnaissant de m'avoir reçu. J'essayerai de pénétrer là-bas à ma façon.

— Que voulez-vous faire ?

— Je veux visiter Bakouninograd pour me faire une idée de la situation. Je veux en savoir plus sur le petit groupe, la jungle, le gang qui dirige.

— Et puis ?

— Je ne puis en dire plus, mais sachez que si je ne peux intervenir personnellement et prendre des initiatives, la destruction de cette station est programmée dans un cerveau électronique d'une puissance exceptionnelle. Ce serait toute l'ancienne GSS qui serait réduite en poussière avec ses milliers d'habitants, victimes pour la plupart de leurs dirigeants.

— Un instant, dit aimablement le vieux voyageur, je veux vous montrer quelque chose.

Il alla farfouiller dans un recoin et revint en braquant un vieux revolver sur Kurty qui ne s'était pas du tout méfié.

— Je sais qui vous êtes. Vous voyagez dans cette Locomotive pirate réapparue depuis quelque temps sur notre territoire. Ne me croyez pas gâteux. J'ai suivi passionnément le parcours de cette machine infernale depuis Gibraltar, jusqu'à ce qu'elle se cache dans Jurassic Company. Est-ce que contrairement à ce qui se disait voici quelques années, ce salopard de Kurts le pirate serait toujours en vie ?

— Non, il est mort.

— C'est vous son héritier ?

— Pas du tout. L'héritier, l'héritière c'est la Locomotive elle-même, selon un testament impitoyable qui la conditionne irrévocablement. Si je ne parviens pas sous quelques jours à forcer les membres du gang qui dirige la cité à déguerpir, la Machine interviendra. Elle dispose d'un arsenal énorme d'engins de destruction et même, s'il le faut, d'armes nucléaires. Elle rayera Bakouninograd de la surface de la terre en quelques heures et personne n'en réchappera. Surtout si elle envoie ses missiles nucléaires. La contamination de la zone sera de plus de deux mille kilomètres carrés, avec des risques pour le voisinage lorsque les vents souffleront.

— Mais pourquoi Kurts le pirate a-t-il rédigé un testament aussi horrible ? demanda le vieillard en déposant son arme sur la table.

— Il a aimé Floa Sadon.

— Il l'a enlevée contre rançon, l'a offerte comme un objet sexuel à son équipage. C'est cela son amour ?

— Je sais, mais c'est ainsi. Il avait conditionné, programmé la Machine pour qu'elle regagne la Transeuropéenne lorsque ce serait possible une fois le réchauffement disparu. Elle était programmée sur l'éternité, c'est-à-dire que si

le réchauffement avait duré des siècles, des millénaires, un beau jour la Locomotive aurait été lancée sur la piste des descendants de ceux qui condamnèrent Floa Sadon à mort et poussèrent la cruauté jusqu'à fusiller son cadavre, puisqu'elle mourut entre-temps d'une crise cardiaque.

— D'un cancer, murmura Olganitch.

— Comment le savez-vous ?

— C'est ce qui fut répandu comme rumeur.

— Et cela vous a laissé indifférent ?

— Les révolutionnaires avaient besoin de faire un exemple. Cette haine des Sadon était le seul sentiment qui fédérait toute la population de l'ancienne Transeuropéenne. Sinon les groupes étaient prêts à s'entr'égorger. La situation politique était hallucinante.

— Elle fut jugée ici, à River Station ?

— Non, à Grand Star Station.

— Devenue Bakouninograd, précisa Kurty.

L'ancien directeur d'école ne répondit pas. Les yeux fixes, il paraissait plongé dans la remémoration de ces journées éprouvantes.

— D'après ce que nous savons, il y avait trois juges plus le procureur. Quatre personnes. Pas de jurés ?

— Si, il y eut quatre mille candidats, alors qu'il ne fallait que douze jurés et leurs remplaçants. Les tirages au sort provoquèrent des émeutes sanglantes qu'il fallut réprimer, ce qui accumula les violences. On n'en sortait plus. C'était une démente générale qui s'emparait des plus raisonnables, des plus sensés. Une exaltation qui confinait au suicide collectif pour certains qui s'immolaient sur place, croyant que l'on essayait de sauver Floa Sadon de la mort. Pour rien au monde je ne voudrais revivre cette époque-là.

— Vous êtes donc resté sur place, à GSS, une fois cette femme fusillée ? Et c'est alors que les révolutionnaires anarchistes décidèrent de créer la station idéale, ou quelque chose dans ce goût-là ?

— Il y en avait un qui avait lu Bakounine dans sa jeunesse et se souvenait plus ou moins bien de ses écrits. Il essaya de les reconstituer pour les transmettre. Mais seul le nom de ce précurseur fut retenu. En réalité, GSS fut un État dictatorial et non le domaine de la liberté absolue, de l'humanité, du droit humain, de la dignité humaine. L'économie ne fut pas la confiscation de tous les moyens de production au profit de la commune. Non, rien de tout cela. Juste une poignée d'hommes accédant peu à peu au pouvoir par le crime, la délation et le favoritisme.

— Vous connaissez les écrits de ce... Bakounine ? Vous en avez tout de

même retenu les idées généreuses.

— J'avais eu l'occasion dans mon adolescence de lire ce fameux *L'État et l'Anarchie*, avoua le vieux voyageur avec un soupir blasé.

Il se secoua, sortit de ses rêveries maussades et demanda à Kurty s'il restait encore quelque temps dans River Station. Soudain sur ses gardes, Kurty hésita, mais finalement répondit franchement :

— Je passerai la nuit dans mon traintel, avant de retourner à Jurassic Company.

— Laissez-moi le nom de votre traintel. Il est possible que je puisse obtenir quelques renseignements supplémentaires. Je vais aller trouver Letton Frikla et tenter de dissiper sa méfiance, mais ce ne sera pas facile, il a failli mourir par trois fois et la police de la station veille sur sa sécurité. En essayant de le rencontrer vous avez dû attirer l'attention sur vous, et ne vous étonnez pas si on vous contrôle quand vous rentrerez dans votre traintel.

CHAPITRE 2

Pour suivie l'évolution du réseau en construction, elle pouvait embarquer à bord du dirigeable afin de le survoler. En général, Qan, le frère de Lon Kwantu, l'accompagnait, mais parfois il se trouvait en visite dans les tribus du Nord que la progression de la ligne inquiétait. Il fallait les rassurer avec des caravanes de ravitaillement et aussi de l'or pour les seigneurs de la guerre. Lon Kwantu, lui, détestait embarquer à bord du dirigeable et pour visiter le chantier s'y rendait à dos de cheval avec son escorte habituelle, il campait le long du remblai durant deux ou trois jours, avant de revenir au campement principal de la tribu.

— Nous devrions bientôt en avoir terminé avec cette réserve de matériel ferroviaire, lui annonça Toz un jour. Nous avons à peu près tout gruté et il ne reste que des rails qui ne peuvent être utilisés sans révision.

Sur la double ligne allaient et venaient des draisines, mais aussi un petit train tiré par une locomotive de soixante tonnes, très avide d'huile. Du coup, le dirigeable allait puiser le carburant, de l'huile minérale, dans la station déjà connue de Toz, celle qui alimentait une usine électrique.

— Au début je puisais l'huile dans les réservoirs auxiliaires dont Qan contrôlait l'accès. Je n'étais pas libre de les utiliser seul, mais depuis peu il ne le fait plus, et si nous le voulons nous pouvons filer avec de quoi tenir l'air durant plus de mille kilomètres.

— Et nous resterons en rade au-dessus de la Chine, ballottés peut-être par des vents contraires qui nous ramèneront au-dessus de la Mongolie, si auparavant l'EEC, l'Ecuadorian Eastern Company des Kalami, ne nous a pas fait abattre par ses trains blindés.

— Quel autre plan proposes-tu ? dit-il, agacé, en surveillant les stagiaires qui se tenaient dans le poste de pilotage, au nombre de deux, les autres étant occupés ailleurs.

— Je sais que les Kwantu détiennent le secret d'un immense gisement de matériel ferroviaire de l'autre côté de la frontière, non loin de China Voksal, mais dans une région assez désertique où pour l'instant l'EEC n'a pas reconstruit les réseaux. Avant le réchauffement c'était une contrée prospère avec d'immenses serres pour la culture du riz, du soja et du thé. Ces installations sont en partie ruinées, mais celles qui sont debout reçoivent de l'huile pour le chauffage. D'où vient cette huile, je l'ignore, mais je sais que Kwantu va un jour ou l'autre avoir besoin de ce matériel. C'est là que se

trouvent les plus grosses motrices, de plusieurs centaines de tonnes. Sans parler d'éléments de ponts, des plaques tournantes, etc. Si nous effectuons des aller et retour, nous connaissons peut-être l'origine de cette huile qui alimente les serres.

— Mais comment les produits sont-ils acheminés jusqu'à China Voksal, puisqu'il n'y a pas de réseaux ?

— Par le fleuve et des bateaux, mais le fleuve est gelé et on a bricolé une ligne à voie unique pour les trains de marchandises, avec parfois un wagon de voyageurs. Une ligne indépendante créée par les serristes que pour l'instant l'EEC veut bien ignorer.

Ils opérèrent le grutage, le remplissage d'un réservoir auxiliaire, alors qu'il y en avait trois autres, et volèrent vers l'est. Une fois au-dessus de la ligne en construction, ils aperçurent les yourtes du camp où Lon Kwantu s'installait pour surveiller la progression du chantier. Songe l'aperçut sur son cheval, qui regardait l'aérostat avec des jumelles. Elle ouvrit l'une des baies du poste et agita la main, mais Lon ne parut pas l'apercevoir ou fit semblant. Il n'était pas homme à répondre à un salut aussi désinvolte de la part d'une femme.

Lorsqu'elle se retrouvait dans sa yourte-bureau avec son travail d'études, elle était vraiment heureuse et se demandait de plus en plus souvent ce qu'elle ferait une fois revenue en Patagonie occidentale avec le dirigeable piloté par Toz. Marina Estaban lui réglerait la somme promise, mais ensuite ? Elle n'avait pas l'intention de partager la vie de Toz et jamais Liensun, redevenu président des Kerguelen et paraît-il plein de projets, n'accepterait son retour. Il était certainement heureux d'être débarrassé d'elle.

Ici, elle pouvait faire la preuve de ses compétences, et de plus en plus de Mongols en étaient persuadés. Des chefs de petites tribus qui n'osaient se parer du titre de seigneurs de la guerre, patientaient souvent dans la salle d'attente pour étudier avec elle dans quelles conditions un réseau, mais le plus souvent une voie secondaire, voire une ligne unique se terminant en impasse, desservirait leurs dizaines de yourtes. Souvent ces quelques huttes disposaient d'un cheptel de moutons et même de bœufs d'une grande importance, et ces gens-là espéraient améliorer leur vie en vendant leurs animaux sur pied. Béats, ils écoutaient la jeune femme leur expliquer en détail ce qui serait fait pour eux, et ils sortaient de cette grande yourte ravis. Elle leur avait remis un dossier complet qu'ils allaient pouvoir étudier soigneusement avant de la revoir le mois suivant. Et quand ils revenaient, ils avaient toujours un présent pour elle. Ne voulant pas qu'on l'accuse de se laisser acheter, elle en avait parlé à Qan et à son frère Lon, mais ils n'accordaient aucune importance à ces cadeaux, expliquant que c'était une coutume vieille comme le monde et qui ne comportait aucune contrainte future. C'était un tapis merveilleusement tissé, des étoffes riches, des accessoires uniques, mais aussi des onguents, des

produits de beauté que les femmes mongoles avaient l'art de préparer.

— Alors, ce voyage clandestin du côté de China Voksal, ça vient ? demandait Toz, moqueur.

— C'est Lon qui en prendra la décision.

— Nous allons exploiter un nouveau gisement plus à l'est. L'aller et le retour prendront la journée, désormais.

Elle le savait et n'en était pas mécontente. Il ne la harcèlerait pas de questions durant ce temps et elle pourrait consacrer de longues journées à son bureau d'étude. Qan, le cadet des Kwantu, était lui-même impressionné par le travail qu'elle effectuait et celui qu'elle obtenait de ses employés, hommes et femmes confondus. Elle avait sous sa direction des gens qui, sans être ingénieurs, étaient capables de dresser le profil d'une ligne dans tous ses éléments, même les plus infimes.

— Vous avez un don pour soutirer le meilleur de ces travailleurs-là. Il y en a quelques-uns dont je n'aurais jamais pensé qu'ils avaient de telles connaissances dans l'art ferroviaire. Comment faites-vous ?

— Je les écoute, je me mets à leur niveau. Je ne suis qu'une femme ordinaire.

— Non, vous allez devenir l'épouse d'un glorieux seigneur de la guerre, l'un des plus prestigieux du territoire mongol qui s'étend depuis l'ancienne Chine jusqu'à l'Océan glacial. Et autrefois nous avons conquis l'Est jusqu'au Pacifique et l'Ouest jusqu'aux portes de la Transeuropéenne.

Ce mot de Transeuropéenne la faisait rêver, elle qui n'en avait connu que l'extrême nord, la partie dirigée par Tharbin. Elle était née dans une communauté de Rénovateurs du Soleil, ces rebelles qui luttèrent contre la CANYST et la Caste des Aiguilleurs au péril de leur vie. Elle avait vécu sur les fameux Échafaudages d'épouvante au Tibet, surnommés ainsi car ils étaient de simples passerelles tremblantes au-dessus d'abîmes vertigineux. Les Rénovateurs qui habitaient là cueillaient les lichens accrochés à des murailles verticales, hautes de mille mètres. Plus tard, ne voulant plus rester dans un endroit pareil, elle avait rejoint Markett Station sous le prétexte de créer une entreprise qui fournirait aux siens des revenus et du ravitaillement. Elle avait si bien réussi qu'elle était devenue une femme d'affaires importante dans l'ancienne Chine, et qu'elle traitait d'égal à égal avec les Bonzes qui détenaient à cette époque le commerce et l'économie.

Elle avait connu les moments désolants de ce réchauffement qui l'avait ruinée, et avait dû s'exiler dans le sud avec Liensun devenu son amant. Et lorsque sur ses grands plans en carton accrochés au mur en feutre de la yourte elle voyait le tracé des futurs réseaux, elle en privilégiait un qui filait vers le nord-ouest et qui peut-être, dans quelques années, si tout allait bien, se

prolongerait de milliers de kilomètres et atteindrait les réseaux de cette Transeuropéenne qui n'existaient plus que dans le nord. Un jour, peut-être, elle pourrait aller là-bas dans la partie sud qui en faisait rêver beaucoup, même durant la glaciation. On parlait de lieux de loisirs surchauffés avec des lacs d'eau tempérée, d'arbres exotiques. Oui, elle pourrait peut-être vivre là-bas plutôt qu'en Patagonie, surtout celle de Reiner, l'austère président.

CHAPITRE 3

Lorsqu'on frappa à sa porte, Hillary Struble crut que c'était la serveuse, aussi grogna-t-elle l'autorisation d'entrer, sans se retourner. La voix sourde d'un homme la fit sursauter.

— Docteur Harry Mester. Je suis chargé d'une enquête sanitaire sur la qualité de l'air dans ce train-laboratoire du ministère de la Recherche. Je vais procéder à quelques prélèvements dans la double cabine et je devrai ensuite vous ausculter, ainsi que votre enfant. En cas de doute, vous devrez subir un examen plus approfondi dans un train-hôpital.

— L'état sanitaire, répéta Hillary sarcastique. Êtes-vous seulement médecin, malgré votre stéthoscope électronique qui pendouille sur votre bedaine ?

Mester fronça les sourcils, vexé :

— Votre attitude agressive sous-entend un trouble pathologique impliquant votre système nerveux. Je dois le signaler, car dans cet endroit ce n'est pas compatible avec la sérénité nécessaire à ces recherches fondamentales.

— Ça, c'est la façade, ce que nous recherchons tous ici c'est un virus électronique, soi-disant fabriqué par des logiciels en folie qui se seraient déclarés indépendants. Je ne suis pas la seule à naviguer dans ce que vous prenez pour de la folie. Je suis en colère, c'est tout, et votre intrusion ne me plaît pas du tout. C'est la Finister qui vous envoie, celle qui a de grandes dents pour racler le sol ?

Mester sortait une petite boîte carrée et en regardait l'écran. Il fit le tour du laboratoire, puis se dirigea vers la cabine voisine.

— Hé, je vous interdis d'aller plus loin.

Elle se leva si brusquement que son tabouret roula jusqu'à la porte donnant sur la coursive. Elle saisit Mester par le bras, et lorsqu'elle vit de quel regard il fixait sa main, elle comprit qu'elle venait de commettre une erreur peut-être irréparable.

— Je suis le commodore médecin Mester et votre attitude est on ne peut plus offensante. Si je dépose une plainte, vous serez arrêtée par la NP et transférée immédiatement devant un tribunal.

— Ma petite fille dort.

— Elle ne dort jamais de façon apparente puisqu'elle est en continuelle léthargie. Pour affirmer qu'elle dort, auriez-vous effectué un encéphalogramme et un cardiogramme ? Non, donc elle végète dans son état habituel.

Elle ôta sa main aux doigts d'acier et le laissa entrer dans la pièce. Et soudain émue, elle le vit qui se mettait à marcher sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit. Cette attention pleine d'humanité la touchait. Il effectua ses relevés, se rapprocha de l'enfant. Elle avait les yeux ouverts et sans expression. Elle ne paraissait nullement perturbée, contrairement à l'agitation que la présence de cette Movane Marqua provoquait chez elle.

Le docteur hocha la tête, empocha son appareil, se pencha sur l'enfant. Son examen visuel, il ne la toucha pas, finit par inquiéter Hillary. Puis il se redressa, quitta la cabine, mais une fois dans le labo se retourna vers elle, attendit qu'elle ait refermé la porte de séparation.

— Depuis quand ne l'avez-vous pas fait examiner ?

— Que se passe-t-il, qu'avez-vous décelé ? Me faites-vous marcher ?

— Répondez à ma question.

— Ça ne sert à rien. On l'a gardée dans différents hôpitaux des mois durant, avec des capteurs sur tout le corps. On l'a tracassée sans arrêt et tout ça pour rien.

— Son rythme respiratoire est celui d'une enfant plongée en apnée. J'en ai compté trois en cinq minutes, dont une de soixante-six secondes. Étant donné la faible capacité pulmonaire de la fillette, c'est inquiétant.

— Comment avez-vous pu, juste en la regardant, vous rendre compte de tout ça ? Oui, elle n'a qu'un poumon, c'est de naissance et elle paraît toujours sur le point de s'arrêter totalement de respirer, mais c'est ainsi depuis le premier jour de sa vie.

— Certainement pas, elle ne serait plus là. Son cœur n'aurait pas résisté, les apnées entraînent de graves accidents cardiaques.

— Vous allez me conseiller de la faire hospitaliser ?

— Je ne suis ici que pour faire des prélèvements d'air car je suis pneumologue. Je ne suis pas là pour m'occuper des problèmes inhérents à votre enfant depuis toujours, mais je constate qu'elle a des arrêts respiratoires inquiétants. Et la qualité de l'air n'est pas en cause puisque mes relevés sont satisfaisants. Je ne dis pas que cet air confiné est d'une pureté parfaite, mais il n'est pas forcément dangereux. Je vous donne mon diagnostic, à vous de décider ce que vous voulez faire. Je ne vous cache pas qu'il y a urgence.

— Vous savez très bien qu'aucun hôpital ne la prendra en charge. Il existe une règle non écrite que j'ai découverte seule, à force de confier mon enfant à

vos collègues. La maintenance, quel horrible mot, vitale de mon enfant coûte trop cher à la médecine de la Panaméricaine. J'ai payé des sommes énormes et je suis prête à le faire indéfiniment, mais on m'a fait comprendre que ma petite fille prenait la place d'un autre enfant, moins profondément handicapé et susceptible de retrouver une vie normale. Et comme l'ont déjà fait des dizaines de vos collègues on me conseillera, avec beaucoup de précautions oratoires, de laisser euthanasier Every.

— Vous accusez donc la Panaméricaine d'avoir une politique médicale eugéniste ? Que la Compagnie encourage l'élimination des êtres trop affectés de maladies pour qu'on les autorise à vivre ?

— Ce n'est jamais écrit, jamais officiel, mais cela existe. Et je vous défie de me prouver le contraire.

— Je peux vous envoyer une commission de la Navale qui examinera l'enfant ici même et pourrait prendre la décision de l'hospitaliser. Et personne chez nous ne vous suggérera de solution aussi catégorique, je peux vous en donner ma parole. Mais je ne peux m'engager davantage. J'ai diagnostiqué une série d'apnées inquiétantes, c'est tout.

Il se dirigeait vers la porte quand elle le rappela d'une voix radoucie :

— Docteur, existe-t-il dans la médecine de la Navale des spécialistes des enfants ?

— Tout ce qui touche aux personnes, depuis le matelot de seconde classe jusqu'aux amiraux, tout le monde est traité avec la même équité et les familles, descendants et ascendants, bénéficient de soins quels qu'en soient la durée, l'importance, le prix de revient pour être brutal. Nous avons des enfants aussi affligés que votre petite fille, et nous n'avons jamais laissé entendre aux parents qu'ils seraient mieux dans un autre monde. Mais excusez-moi, je dois encore poursuivre mon travail dans le reste du train-laboratoire et le ministère de la Recherche.

— Cette commission...

— Je peux m'en occuper dès aujourd'hui et la prier de vous rencontrer le plus tôt possible.

Cette fois il sortit et continua vers la série de cabines suivantes. Hillary Struble avait précautionneusement rouvert sa porte pour le suivre d'un regard méfiant. Mais elle le vit qui sortait son appareil de mesure de sa poche de blouse pour vérifier la qualité de l'air et elle referma, alla directement vers le lit médicalisé de sa fillette. Elle se pencha, les yeux rivés sur sa montre-bracelet et fut véritablement effrayée par la succession des apnées respiratoires.

La veille, elle avait surpris Every en pleine agitation et avait compris que quelque chose, du moins l'esprit d'un inconnu, intervenait dans la catalepsie

de l'enfant. Tout de suite elle avait pensé à cette Movane Marqua et réagissant avec une promptitude pleine de fureur, elle avait surgi sur le quai, regardant en amont et en aval du train. Il lui avait semblé voir une silhouette qui courait tout au loin et elle s'était lancée à sa poursuite. En vain. Elle ne l'avait jamais rattrapée, mais soudain avait réalisé que son enfant était seule, abandonnée. Elle retourna dans sa cabine où Every avait cessé de s'agiter pour redevenir normale, du moins elle avait repris sa normalité à elle.

Une fois calmée, Hillary avait reconnu qu'elle se laissait aller à une forme de paranoïa, mais elle ne faisait confiance à personne et surtout pas à cette Movane, pas plus qu'à Louria Finister.

CHAPITRE 4

En pleine nuit, dans le train-observatoire polaire, elle s'était réveillée, suite à un cauchemar au cours duquel Harold Kowning lui annonçait que leur couple n'existait plus, qu'il la quittait. Sans plus s'attarder sur les séquelles psychologiques de ce rêve affreux, elle avait commandé son train spécial, en réalité une draisine puissante attelée à un wagon-salon pour lequel elle disposait d'une priorité absolue. L'équipage mal réveillé fut tout de même prêt en quelques minutes, et au petit matin elle pénétrait dans le sas du train-laboratoire du ministère de la Recherche.

L'endroit était en partie déserté par les chercheurs, seules quelques cabines avaient leur lampe extérieure allumée, signalant qu'une expérience y était en cours et qu'on ne pouvait y pénétrer. Quand la lumière passait au vert, l'interdiction tombait. Il y avait aussi le personnel de nettoyage qu'elle dut quelque peu bousculer pour accéder à la cabine de son amant. Elle était vide, et sa première pensée fut qu'il découchait et avait rejoint dans quelque traintel son aventure actuelle. Mais elle songea à son laboratoire et vit que la lumière en était éclairée, en vert.

Il était assis devant plusieurs écrans où défilaient des microprocesseurs, des circuits intégrés de haute technicité, des connexions. Il pointait son crayon spécial sur certains, les agrandissait pour mieux les observer.

— J'avais envie de prendre mon petit déjeuner avec toi, prétendit-elle, sachant qu'Harold n'était pas dupe. Tu travailles sans assistant ?

— Movane Marqua préfère coucher dans un traintel depuis qu'ici elle est bouleversée par des cauchemars récurrents et successifs.

— Cette pauvre petite si fragile, alors qu'elle a traversé le monde et vécu dans des caravanes mongoles sous le déguisement d'une chamane.

— La puissance psychique de cette gosse devient intolérable pour elle.

Ce fut au cours de ce petit déjeuner pris dans la cafétéria du train, que Louria imagina le scénario d'une visite médicale par un spécialiste.

— Le point faible d'Hillary Struble, c'est sa fille. Sinon c'est un bloc, un roc qui ne cédera jamais. Tu me dis qu'elle approche de la solution, du moins qu'elle est sur la piste de ce virus que les logiciels biologisés d'Altaï utilisent à nos dépens. Et je crains qu'elle ne parvienne rapidement à un résultat, sans même daigner nous faire part de son processus de recherche. Je vais lui envoyer un médecin, sous un prétexte quelconque. Lorsque la petite fille sort

de sa catalepsie, et seulement lorsque Movane se trouve dans son environnement immédiat, elle est prise de suffocations spectaculaires. Je vais donc choisir un pneumologue et pas n'importe lequel, un pneumologue de la Navale. Pas question de faire appel au civil ni aux Aiguilleurs. Je pense que l'amiral Kinnjone parrainera mon projet.

Harold cessa de découper des rondelles de saucisse pour la regarder avec un air presque dégoûté.

— Tu ne vas pas faire ça ?

— Nous n'avons pas le choix, le temps presse. Nous ne pourrions obtenir une régulation de la température si nos informations se trouvent altérées, voire déformées par ces e-gènes. Or je suis chargée de faire remonter cette température et surtout de la stabiliser, d'empêcher ces sautes du thermomètre toujours vers la baisse. La vie économique et sociale en est si perturbée que des rassemblements de voyageurs commencent à élever des protestations, et que bientôt il y aura des manifestations violentes. Les Aiguilleurs, comme toujours, n'auront qu'une solution à proposer, la répression pure et dure. Si tu crois que le destin d'une petite fille transformée en légume vivant peut m'empêcher d'aller au bout, tu te trompes.

— Kinnjone ne marchera pas dans cette saloperie.

— Je suis certaine du contraire. J'ai pris rendez-vous avec lui, en roulant vers Salt Lake Station.

— Si tu persistes dans cette intention, je donne ma démission et je te quitte.

— Je l'ai pressenti. Le dernier cauchemar que j'ai fait me l'a annoncé, et c'est pourquoi je suis ici. Je vais le faire quelles qu'en soient les suites, même si je me retrouve abandonnée par toi et en train de sangloter sans arrêt.

Il la regarda froidement.

— Tu ne sangloteras pas plus de quelques secondes. Je te connais assez pour pouvoir le dire.

Il quitta la table et elle continua de manger tranquillement. Lorsqu'elle gagna son bureau, elle vit que la lumière de sa cabine-labo était au rouge et sourit. Il était donc en train de travailler, espérant peut-être découvrir lui aussi une piste conduisant à ce fameux virus.

Elle s'était imprudemment engagée quand elle avait prétendu que l'amiral accepterait son plan concernant la gosse d'Hillary Struble. Dès qu'il entendit les premières explications, il releva la tête et fixa la jolie jeune femme assise de l'autre côté de sa table de travail.

— Vous allez utiliser cette gosse réduite à un état comateux ?

— Hillary Struble, selon Harold Kowning et Movane Marqua, est sur le point d'identifier ce virus qui a complètement détourné notre système informatique de ses buts, et pas seulement le nôtre, mais ceux du monde entier. Hillary est une femme imprévisible qui ne nous révélera jamais ce qu'elle sait. Elle quittera le train-labo et nous fera chanter avant d'accepter de nous livrer, au compte-gouttes, le résultat de ses recherches. Je ne pense pas que ce soit une aussi bonne électronicienne que le père d'Harold, mais elle a du flair, un flair monstrueux, surnaturel à la limite. Je vous expose les risques que nous courons si nous n'intervenons pas.

— Pas de cette façon intolérable, fit le vieil amiral en secouant ses cheveux désormais plus blancs que gris. Nous devons parfois nous montrer impitoyables, mais nous n'avons pas le droit d'agir de la sorte.

— Je vous demande une seule chose, Amiral, d'envoyer un spécialiste en pneumologie. Movane Marqua a remarqué que la petite a des suffocations impressionnantes et il est possible qu'elle soit atteinte d'une maladie pulmonaire, la tuberculose par exemple.

— Mais depuis sa naissance elle est protégée, choyée par sa mère. Elle a séjourné dans des cabines stériles d'hôpitaux divers, et si elle avait une maladie de ce type nous l'aurions su. J'ai obtenu les dossiers de l'enfant, avant de donner mon accord sur l'introduction de cette femme dans un labo considéré comme frappé du secret défense. La biographie de la mère a été également épluchée, même si nous n'avons obtenu que de maigres renseignements et pour cause. Mais sur la petite nous en savons beaucoup plus.

— Amiral, songez aux maladies nosocomiales contractées dans les hôpitaux.

— Oui, et alors ?

— Bien des hôpitaux civils ne les reconnaissent pas, et même observent à ce sujet un silence coupable. La petite n'a fréquenté que des hôpitaux civils et même sa mère ignore peut-être qu'elle est atteinte d'une maladie opportuniste se greffant sur son état pathologique habituel. Votre spécialiste de la Navale nous renseignera là-dessus. J'ai pensé à un pneumologue, et pour justifier sa visite disons qu'il serait chargé de vérifier la qualité de l'air dans ce train-laboratoire.

— Louria Finister, vous êtes une très jolie femme, oh combien désirable, et je suis très sensible à votre charme, mais je vous trouve redoutable, d'aucuns diraient peut-être diabolique, bien que je n'aime guère ces adjectifs qui se réfèrent à des stupidités de la superstition populaire.

— Vous acceptez donc ma proposition, dit-elle avec satisfaction. Vous savez, je risque gros dans cette affaire, car mon ami Harold ne supporte pas que j'en aie eu l'idée. Il me menace de rupture et même de démission.

— Et vous persistez malgré tout, murmura-t-il, presque effrayé par tant de volonté.

Elle rencontra le commodore médecin Harry Mester une heure plus tard. Il obéissait aux ordres, mais ne montrait pas un enthousiasme réel.

— Une enfant en constante catalepsie, murmura-t-il, croyez-vous que la détection d'une anomalie pulmonaire puisse améliorer son sort ? Ne conviendrait-il pas mieux de lui fiche la paix ?

— Nous ne vous demandons qu'un diagnostic, commodore, pas autre chose, dit-elle sèchement.

CHAPITRE 5

— Ils sont tous bien sages, bien ficelés sur leurs sièges, livides, certains ont dû prendre des médicaments car soit ils roupillent, soit ils sourient stupidement.

Gislake était à son poste de pilotage et Keverny s'assit dans celui du copilote. Ann Suba se trouvait dans la cabine pour surveiller les passagers, les policiers, quelques ingénieurs parmi les plus fidèles et Maljory enfin. Un Grand Maître qui essayait de faire bonne figure, mais qui ne pouvait dissimuler ni sa terreur ni la sueur qui coulait sur son visage blême.

— Tu crois que le mur supportera le choc ? Il aurait mieux valu prévoir une catapulte à vapeur. J'ai lu quelque part que jadis...

— De toute façon, c'est trop tard, fit Gislake sèchement, mais sans s'énerver.

Dès qu'il s'asseyait dans son fauteuil de pilote, il devenait un autre homme. Il adorait le pilotage et pour rien au monde, malgré le danger, il n'aurait cédé sa place. Il estimait à cinquante pour cent les chances d'obtenir un vol à peu près normal, mais il ne pourrait éviter la plongée rapide vers le fond de la vallée, à plus de deux mille mètres en bas. Si les ascendances n'étaient pas celles que la météo avait prévues, ils s'écraseraient dans les pâturages où les lamas domestiques broutaient l'herbe. Il espérait ne tuer aucune de ces bêtes. Il les trouvait sympathiques en dépit de leur lippe dédaigneuse. Il appréciait qu'elles paraissent de la sorte narguer les hommes et leur stupidité.

Il lança les réacteurs. Trois obéirent aussitôt, le quatrième toussa, parut vouloir s'éteindre, mais soudain éclata avec un vacarme épouvantable. Keverny s'était à demi soulevé de son siège, alors que Gislake était souriant. Bien calé dans le sien.

— Toujours le même qui fait des siennes. On a tout changé, cependant il semble que ce soit sa place à tribord, tout à côté du fuselage qui lui déplaît, hurla-t-il. Nous y allons.

D'un geste ferme il envoya la pleine puissance et durant dix secondes l'appareil parut vouloir se disloquer en millions de morceaux, avant de bondir vers le vide.

— Le mur a volé en éclats, répondit Keverny sur le même ton, le regard sur l'écran qui servait de rétroviseur. Il aurait fallu le doubler, voire le tripler.

Un court instant, l'avion s'élança vers le ciel alourdi de nuages noirs, puis d'un coup bascula vers l'abîme. Il y eut des hurlements dans la cabine. Ann Suba, assise face aux voyageurs mais également ficelée sur son siège, leva les bras pour les rassurer, mais ils remplacèrent les cris par des gémissements. On atteignait une vitesse supersonique en plongeant ainsi vers la vallée et ils en souffraient.

— Qu'est-ce qu'il attend ? rugit Maljory. On va s'écraser.

— Trop tôt pour redresser, répliqua Ann Suba, superbement tranquille.

Ils avaient calculé le point de redressement de l'appareil au mètre près, au centimètre même car les ascendances qui devenaient assez soutenues vers le milieu de la journée allaient jouer leur rôle prépondérant. Sans elles le redressement en douceur n'aurait jamais pu s'effectuer, et un rétablissement brutal aurait déséquilibré l'appareil.

Keverny crut que Gislake avait oublié le timing, et allait le lui rappeler lorsque l'appareil tangua légèrement, preuve que de l'air chaud remontait de la vallée comme prévu et que dans une seconde le redressement pourrait commencer. Devant eux ils disposaient de vingt kilomètres de vide avant que les montagnes situées entre deux et trois mille mètres ne proposent leur barrière mortelle. Mais vingt kilomètres, lorsqu'on en fait six cents à l'heure, cela représente à peine deux minutes, et comme la vitesse croissait, il ne restait que dans les quatre-vingt-dix secondes environ. Si l'appareil ne se redressait pas pour piquer vers le ciel et sauter la chaîne montagneuse, ils allaient s'écraser.

— Il n'a pas l'air disposé à remonter, constata Keverny, l'œil sur le chronomètre de sa planche de bord.

Gislake resta impassible, guettant l'altimètre qui n'avait pu être testé depuis le crash sous les arbres foudroyés. Il espérait qu'à dix mètres près, il restait valable.

— Ils doivent tous faire dans leur froc, disait Keverny, pour oublier que son propre ventre grouillait désagréablement de contractions diverses.

Dans la cabine du pont inférieur, ils se taisaient tous maintenant, fermaient les yeux, et Ann Suba surprit quelques lèvres en mouvement. Incrédule, elle se demanda si quelques-uns priaient.

— Pas fameux l'altimètre, commentait Keverny qui s'était forcé à le regarder brièvement.

— Manquent les ascendances classées en zone C, précisa Gislake.

Sur le plan de vol ils avaient découpé la vallée en cinq zones ABCDE, et justement avaient espéré que les ascendances de la C propulseraient l'appareil à plus de mille mètres en quelques secondes, et il n'en était rien. Keverny vit

que la chaîne de montagnes serait atteinte dans quarante secondes si le dirigeavion persistait à s'incliner dans son vol de deux à trois pour cent d'angle. Peu de chose, mais terriblement important. Et puis dans la zone D, le miracle qui souleva les cinquante mètres de la carlingue d'un coup. Gislake vit l'aile de bâbord qui oscillait et paraissait vouloir se plier vers le haut, mais la fameuse colle la ramena dans une apparente horizontale.

— Quelle belle croisière, râla Keverny, on n'a jamais fait mieux.

Gislake rentra les trains, alors qu'on avait décidé d'attendre d'avoir sauté ces fameuses montagnes. Mais du coup l'appareil fit encore un bond.

— On passera juste, de dix à vingt mètres, mais on passera, affirma-t-il. Seulement on a bouffé trois fois plus d'huile que prévu. Va le dire à Maljory.

Keverny se demanda si c'était prudent de faire sauter sa ceinture. Si le fuselage raclait un sommet, il serait projeté dans tous les sens. Mais il avait follement envie de dire son fait à ce salopard, ersatz de Lascasas, d'une radinerie criminelle.

— Il ne sait plus que dire, je lui ai balancé sa connerie devant tous ses copains et ceux-ci ont mal encaissé la révélation. Pour quelques litres nous avons bien failli y passer, et maintenant à toi de te débrouiller pour l'atterrissage sur ce foutu terrain qui est encore à deux cents bornes.

Keverny, à nouveau ceinturé sur son siège, vit approcher les montagnes, mais son ami avait réussi à gagner dans les cinquante mètres de plus, et une fois l'obstacle franchi le dirigeavion fut soulevé par d'autres ascendances, résultat d'une concentration de serres agricoles juste en dessous, où l'on devait chauffer dur.

— Je vais couper deux réacteurs pour ralentir notre vitesse.

— On se maintiendra assez haut ?

— Je dois conserver quelques litres pour l'atterrissage, inverser les réacteurs et freiner la lourde masse de l'appareil. Maljory triplera les quantités d'huile s'il veut rester en vie plus tard.

Keverny, perplexe, trouva son ton guilleret. Comme si son compagnon était satisfait d'avoir dépensé autant de fuphoc.

CHAPITRE 6

Depuis que Reiner avait passé la nuit chez elle, c'était un homme très différent, non seulement pour Yeuse mais pour tout son entourage, et la première, Marina Estaban, le découvrit moins conformiste, moins rigide dans ses relations. Elle en fut d'autant plus satisfaite qu'en devenant sa compagne, Yeuse paraissait avoir renoncé à Lien Rag. Ainsi elle pouvait espérer qu'en dépit de son absence et de l'ambiguïté planant sur sa disparition, elle aurait toutes ses chances lorsqu'il reviendrait. Elle ne serait plus une amoureuse de passage, mais pourrait envisager une vie de couple.

Les ennuis de Lienty avec le Channel Drake ne s'arrangeaient pas, bien au contraire. Les glaces envahissaient de plus en plus le canal et le brise-glace bricolé sur place n'en pouvait plus, était à bout de souffle. Lienty avait alors pris une décision formelle en bloquant toutes les royalties payées chaque trimestre. C'était Yeuse qui lui avait conseillé de le faire, et Fleur, de retour de l'Antarctique, avait également donné son accord, mais en échange elle occupait un emploi salarié dans l'administration du Channel. Reiner, quant à lui, avait renoncé au dédommagement qu'on lui accordait depuis la création de ce passage au sud. Le seul qui protestait et qui annonçait sa visite, c'était Liensun Rag, le président des Kerguelen. Il arriverait certainement furieux de ce manque à gagner. Il avait pris des habitudes de luxe que ses émoluments de président ne suffisaient pas à satisfaire. Comme argument il avançait que le prix de la tonne de fuphoc ne cessait d'augmenter depuis que des cargos-citernes venaient se ravitailler au sud, soit dans la mer de Weddell, soit dans la Zone tabou ou encore la banquise de Ross. Mais l'achat du brise-glace allait engloutir le montant des royalties pour au moins deux années.

Yeuse accompagna Reiner à Magellan Station, capitale de la Patagonie orientale où ils avaient été invités officiellement par Léonora Cabana, la présidente. Au premier contact. Yeuse découvrit, dans l'expression de cette jolie femme beaucoup plus jeune, une rancœur certaine, en même temps qu'un subtil mépris envers sa personne. De plus elle jetait sur son alter ego Reiner des regards apitoyés, le plaignant de n'avoir trouvé pour compagne qu'une femme déjà accablée par l'âge. Mais au bout de quelques minutes, ébahie et décontenancée, elle réalisa que cet homme auquel elle avait accordé quelques abandons se montrait sous un jour différent. Il avait acquis une force tranquille, un humour encore discret, et ne manquait pas d'assurance pour la discussion des affaires.

Le lendemain de la réception officielle, ils se retrouvèrent tous les trois, mais un quatrième personnage les rejoignit peu après, et Yeuse soupçonna

sur-le-champ cet inconnu d'appartenir à la Caste des Aiguilleurs. Elle se promit d'en avoir le cœur net quand la discussion, qui s'annonçait difficile, sur la création d'une centrale électrique nucléaire, en serait à la deuxième phase. Ce qui risquait de durer plusieurs jours. Elle avait convaincu Reiner du danger qu'il y aurait à se hâter et à mal choisir tous les paramètres de ce projet. Le lieu, la qualité des matériaux, la compétence des hommes devaient venir en premier dans les questions préliminaires. Il n'était guère possible de trouver un terrain neutre pour cette construction, mais Reiner et elle souhaitaient que l'on neutralise justement une zone frontalière entre les deux Compagnies.

Le nouveau venu s'appelait Pursten, et Léonora le présenta comme spécialiste de l'énergie nucléaire et aussi comme un homme soucieux de l'environnement.

— Voyageur Pursten a travaillé dans la zone nord où les radiations restent encore mortelles, et grâce à lui nous avons pu rendre habitable un quinzième de cette région. C'est peu, mais c'est encourageant.

Lorsqu'elle leur apprit que la zone était surtout en bordure de l'Atlantique, Yeuse et Reiner échangèrent un regard entendu. C'était un endroit où les combats ne s'étaient jamais étendus.

Léonora surprit leur manège et d'une voix acide voulut justifier l'action de son protégé :

— Ce n'est qu'un début, mais il faut bien commencer quelque part et progresser de l'est vers l'ouest, c'est-à-dire vers le cœur de la zone où les radiations restent mortelles.

Pour ne pas hypothéquer la discussion à venir, Yeuse ne fit aucun commentaire. Ils commencèrent donc par un tour d'horizon du projet de centrale dans son ensemble, mais Reiner surprit Léonora Cabana en déclarant tranquillement qu'il souhaitait que la question du lieu d'implantation fût débattue le plus rapidement.

— Lorsque nous serons d'accord sur ce lieu, je devrai retourner à Punta Arenas pour le soumettre à la Commission des cessions territoriales.

— Mais c'est la première fois que je vous entends parler de cette Commission. N'avez-vous pas seul le droit de décision ?

— Si, mais la proposition que je vais faire entraîne obligatoirement un détachement foncier de notre concession. Et c'est toute la Patagonie occidentale qui sera concernée, comme le sera la Patagonie orientale. Car ma proposition est simple. Nous devons neutraliser à parts égales une certaine surface de nos terres frontalières nord pour y construire cette centrale. Nous tiendrons compte de la facilité d'approvisionnement et surtout de l'eau de refroidissement qui ne pourra provenir que des glaciers des Andes situés sur nos confins nord-ouest. Un canal d'alimentation devra être construit, un canal

souterrain pour éviter le gel, puisque le climat est en train de se refroidir.

Fursten et Cabana se livrèrent eux aussi au petit jeu des regards entendus. L'un et l'autre paraissaient consternés, mais l'ingénieur en nucléaire, lui, ne cachait pas son irritation profonde. Il parut même orienter vers Yeuse la colère qu'il ressentait. Il connaissait la réputation de cette femme qui, jadis, avait dirigé la Panaméricaine alors au faîte de sa puissance. Ensuite elle avait eu la présidence de la Patagonie occidentale avant de la céder à Reiner, mais selon les formes démocratiques, avec approbation populaire.

C'est alors que Yeuse comprit qu'elle contrariait cruellement les projets de ces deux-là, car ils avaient déjà élu le lieu de cette fameuse centrale.

— Je ne mets pas en doute le souci de voyageur Fursten envers l'environnement, puisqu'il a décontaminé toute la zone atlantique de votre concession, voyageuse présidente. Je pense que ce fut un excellent travail, mais je ne crois pas qu'il fut tout à fait désintéressé, et qu'ainsi voyageur Fursten préparait l'implantation de la centrale au bord de l'Atlantique. Bien sûr, avec des pompes performantes vous disposeriez constamment d'eau de refroidissement, même si la banquise recouvrait l'océan, mais cet endroit serait difficilement accessible pour les Patagons occidentaux. Je pense aux techniciens en électricité et aux commissions de contrôle. Il leur faudrait déjà passer par Magellan Station, puis changer de train pour remonter vers le nord. Un voyage de vingt-quatre heures au moins.

— Ils seraient hébergés sur place avec les meilleures conditions de séjour possibles.

— Donc c'est bien là-haut que vous souhaitez installer cette centrale commune aux deux Patagonie, demanda Reiner. Je vous ai exposé ma conception et je ne puis accepter la vôtre.

Il y eut un profond silence. Léonora Cabana n'osait plus regarder son adjoint et restait muette, de crainte de se mettre à hurler. Lorsqu'elle se rendit compte qu'en face d'elle le couple était tout à fait serein et bien décidé à lui résister, quel qu'en soit le prix, elle se sentit vraiment stupide de ne pas avoir compris plus tôt qu'une alliance avec Reiner, doublée d'une romance amoureuse, lui aurait permis d'asseoir son autorité sur les deux Patagonie. Et en arrière-plan, la possibilité de les réunir en une fédération dont elle aurait pris la tête avec Reiner comme vice-président.

— Vous n'ignorez pas que le fuphoc et le baleinium atteignent aujourd'hui des prix exorbitants à la tonne. Notre électricité est produite à quatre-vingt-dix pour cent grâce à l'huile animale. Il existe quelques microcentrales hydrauliques, qui devront fermer quand les cours d'eau sur lesquels elles sont installées seront pris par les glaces. Nous avons besoin de grosses quantités d'énergie pour les nécessités habituelles, l'industrie, le chauffage des serres, et voyageur Fursten envisageait même la possibilité de

dégager le détroit de Magellan en utilisant des brise-glace électriques. De petites unités qui ne cesseraient de parcourir le passage.

— Oui, fit ce Fursten d'un air compassé, il est impossible d'utiliser de grosses unités, au risque d'attaquer la faune et la flore, et de spolier des dizaines de milliers de riverains.

Ce qui fit sourire Reiner et Yeuse. Un bonhomme pareil avait le culot de s'attendrir sur le sort de ces petites gens qui vivaient de la pêche et de peu de choses le long du détroit ?

— Dites-moi, Maître... commença Yeuse d'une voix suave.

— Oui ?

Ce fut tout. Il avait été piégé avec une extrême habileté lorsqu'il était en proie à une fureur mal maîtrisée, et cette femme... Il l'avait dédaignée à cause de son âge, à cause de son inactivité actuelle, oubliant ce qu'elle avait été durant des années. Il connaissait sa légende qui parfois était présentée en même temps que celle de Lien Rag. Yeuse Semper avait dirigé la plus grande Compagnie du monde, avait su commander à la Caste des Aiguilleurs qui à cette époque n'était pas fractionnée en deux groupes.

Elle avait tenu tête aux actionnaires, à tous les mouvements séditieux, et quand le réchauffement avait saccagé la concession, elle s'était montrée à la hauteur. Et bêtement il s'était trahi, parce que depuis son entrée dans ce grand compartiment de réunion elle avait su qu'il appartenait à la corporation des Aiguilleurs.

— Maître de première classe, je suppose ? susurra Yeuse.

Déjà Reiner se levait avec un air sévère en secouant la tête. Plus effondrée qu'assise dans son fauteuil, Léonora devait lever les yeux vers lui et se sentait davantage humiliée.

— Léonora, vous me décevez. Vous pensiez nous imposer la présence d'un maître Aiguilleur de première classe pour cette discussion d'une si grande importance ? Alors que la Caste du Sud est en proie à des troubles internes qu'elle ne parvient pas à surmonter, que diverses factions se combattent féroceement et que Lascasas a disparu ? Il y a aussi bien chez vous que chez nous des scientifiques de haut niveau pour les questions nucléaires. Je ne comprends pas que vous ayez tout gâché, à moins que vous ne soyez liée par un contrat draconien avec une de ces factions.

Il regarda Yeuse et ils se dirigèrent vers le sas de sortie. Les gardes se mirent au garde-à-vous quand ils rejoignirent la draisine officielle, mais sans perdre de temps ils choisirent de rentrer à Punta Arenas. Leur train attendait non loin de là.

— J'aurais dû me taire, regrettait Yeuse, car peut-être Léonora détenait

des informations sur la situation réelle dans le Nord.

Elle n'oublierait jamais Lien Rag, n'en parlait jamais et lui donnait l'illusion qu'elle ne se souciait plus de lui.

— Pour le moment, reprit-elle, le projet de centrale n'est plus envisageable, et la seule solution pour tout le monde c'est un accroissement de la production d'huile. Je sais bien que celle-ci dépend de la bonne volonté des Roux. Raisonnablement, nous pourrions essayer d'obtenir un quota supérieur de dix à vingt pour cent, et je ne vois qu'une seule personne capable d'aller négocier avec le Peuple du Froid.

CHAPITRE 7

L'expédition en territoire de l'Ecuadorian Eastern Company fut préparée en grand secret et soigneusement mise au point. Lon, Qan, Songe et Toz furent les seuls à se réunir, afin d'étudier avec attention le vol à effectuer pour atteindre l'important gisement ferroviaire situé dans une zone peu peuplée. D'immenses serres la recouvraient et ceux qui y travaillaient vivaient dans ce monde clos, enfermés sous plastique, sans jamais trop se préoccuper de ce qui se passait par ailleurs.

— Les wagons de légumes, de fruits sont remplis à l'intérieur même de ces serres et n'en sortent qu'au début de la nuit, pour atteindre China Voksal et son marché au petit matin. Bien sûr, il y a des stations sur la voie unique, surveillées par des gardes payés par l'EEC, mais cette Compagnie ne peut pourvoir à tout et ces gardes sont embauchés sur place.

C'était Lon Kwantu qui parlait et expliquait que son fils, avant d'être décapité, avait longuement exploré cette région.

— En principe, je dis bien en principe, le gisement est ignoré de l'EEC, donc de la Caste du Sud, mais mieux vaudra s'en assurer. Nous ne pouvons pas prendre de risques pour son exploitation. Les plus puissantes locomotives sont là-bas.

— Comment se présente ce gisement ? demanda Songe, alors que Toz, lui, ne s'intéressait pas vraiment à cette mise au point du projet. Contrairement à elle, il envisageait plus que jamais sa fuite vers le sud, vers la Patagonie occidentale. Il savait qu'une certaine Marina Estaban avait commandé à Songe un dirigeable et le paierait le prix demandé. Non seulement Songe et lui toucheraient une belle somme, mais lui-même pourrait piloter encore quelques années, tout en formant des élèves pilotes. Il caressait ce projet quelque peu naïvement, alors que sa complice, qu'il croyait éprise de lui, n'avait plus vraiment envie de participer à cette aventure. Elle appréciait son poste de manager des implantations ferroviaires et n'économisait ni son temps ni sa fatigue.

Lorsque Qan, le frère de Lon, exposa l'itinéraire prévu pour que le dirigeable ne soit pas repéré, Songe se rendit compte que Toz se montrait alors plus attentif.

— Nous gagnerons l'Est aussi loin que possible, jusqu'à l'océan Pacifique même, et de là nous reviendrons à très haute altitude vers l'ancienne Chine et la région de Pin-Kiang.

— Il nous faudra le plein d'huile, ne put s'empêcher de dire Toz, au risque de trahir ses intentions secrètes, et je me demande même si les réservoirs seront suffisants.

— On peut se ravitailler dans l'île de Sakhaline, lui répliqua Qan moqueur, comme le faisait votre patron Tharbin quand il se rendait à Landal Gobi, auprès d'Oul-Azam. Là-bas les marchands d'huile ne sont pas regardants sur l'identité de ceux qui la leur achètent. À propos, nous avons des nouvelles de Tharbin qui a dû rentrer dans sa concession par toutes sortes de moyens, à dos de chameau puis à bord d'un train de province poussif. Quinze jours pour regagner sa capitale du nord, et paraît-il qu'on a dû l'hospitaliser.

— Laissons cela, dit Lon agacé, et continuons de creuser ce projet. On refera les pleins dans l'île de Sakhaline, soit, mais au retour ce ne sera pas possible car nous aurons, pendue à nos câbles les plus solides, une locomotive de trois cents tonnes pour ce premier voyage. Ce que je veux, ce sont les motrices, avant que les Aiguilleurs ou la famille Kalami ne soient informés de notre présence. Pour répondre à la question de voyageuse Songe, je préciserai que le gisement est un ancien tunnel ferroviaire creusé dans des collines. Un tunnel où s'engouffraient quatre voies, rempli à craquer de locomotives, de wagons, de draisines, de machines et d'engins pour l'exploitation habituelle d'un réseau.

Songe s'approcha de la carte détaillée posée sur un grand chevalet, et pointa son doigt vers les monts Borchtchovotchy.

— Là aussi existent des tunnels qui desservient le plateau du Vitim, au-dessus du lac Baïkal. Pourquoi utiliser ce dirigeable alors que vous pouviez rééquiper l'ancien réseau ? Sous les tunnels ils sont intacts et seules les parties à l'air libre auraient nécessité des travaux. Une fois ceux-ci terminés, vous auriez disposé d'un réseau. Le dirigeable aurait apporté l'huile nécessaire aux moteurs.

— C'est exact, dit Lon, mais nous avons manqué d'audace, alors que nous aurions opéré en zone mongole. Il suffisait de s'allier aux tribus de cette région, et voyez-vous c'est cela qui aurait pris plus de temps que les travaux eux-mêmes. Il est trop tard pour revenir là-dessus.

Toz, lorsqu'elle avait ainsi parlé, n'avait pas caché sa surprise et maintenant il était très songeur. Elle regretta son intervention, redoutant qu'elle n'ait apporté quelque doute dans son esprit. Déjà, elle devait lui apparaître moins enthousiaste et depuis longtemps elle évitait de se retrouver seule en sa compagnie. Il avait essayé de la rejoindre dans la yourte qu'elle avait enfin obtenu d'occuper seule, mais elle avait prétendu que c'était trop dangereux et que tous les deux risquaient d'être condamnés à mort pour adultère.

— Mais tu n'es pas encore mariée.

— La loi locale vise aussi la fiancée.

Pendant qu'elle réfléchissait, Lon venait d'annoncer que le dirigeable allait cesser pour l'instant son travail de grutage, et que Toz devrait l'inspecter soigneusement.

— Nous avons une équipe de mécaniciens et de gens qui jadis travaillèrent à la fabrication des dirigeables. Ils vont vous seconder pour dénicher la moindre réparation à faire. Ensuite vous irez faire les pleins dans la station que vous connaissez. Nous allons vous adjoindre des réservoirs supplémentaires, mais n'oublions pas qu'au retour vous aurez trois cents tonnes à emporter. Aussi, je vais vous révéler que depuis une semaine, une caravane de cent chameaux se dirige vers un point secret sur notre parcours de retour. Chaque chameau emporte dans les cent litres d'huile, ce qui représentera dix mille litres en plus. Les calculs sur la dépense des moteurs, avec cette charge énorme, l'exigent.

Il regardait Toz tout en parlant, et celui-ci devait se demander si Lon ne le soupçonnait pas d'avoir des idées de fuite.

— À l'aller vous volerez à haute altitude, mais assez lentement pour économiser au maximum le carburant. Cependant pour le second voyage nous avons prévu un autre dirigeable que nous sommes en train de remonter. Vous le remorquerez et chacun de ces deux engins pourra emporter sa motrice, ce qui accélérera l'opération.

— Je n'ai jamais effectué de remorquage, protesta Toz, comme si vraiment il participerait à cette manœuvre, alors qu'il était bien décidé à tenter le coup sans attendre.

— Vous vous entraînerez. Je sais que le vent sera notre plus grand ennemi dans ces conditions, mais pourquoi n'aurions-nous pas avec nous la faveur divine ?

Jusque-là Songe avait été persuadée qu'elle ne ferait pas partie de l'opération, mais lorsque la réunion fut terminée, Qan crut bon de lui dire qu'ils allaient voyager ensemble durant au moins deux jours et qu'il s'en réjouissait, réduisant à néant ses espoirs. Et comme Toz n'était déjà plus là, elle essaya de le faire revenir sur sa décision en prétextant qu'elle avait beaucoup de rendez-vous avec les chefs de petites tribus. Il répondit avec malice que lorsqu'elle était à bord, Toz était plus opérationnel.

CHAPITRE 8

La pensée de revoir à nouveau Jdriège l'avait motivée. Elle espérait obtenir de lui des précisions sur les réelles ressources qu'offraient les différents rassemblements d'éléphants de mer, exploités par l'association de son père et son cousin avec Liensun, Yeuse et elle-même. Elle n'entreprendrait des négociations que si son neveu lui affirmait qu'on pouvait sans risque remonter les quotas de dix à vingt pour cent. Elle n'avait pas caché sa façon d'entreprendre sa mission à Lienty qui n'avait apparemment pas apprécié cette mise au point.

Le président de Channel Drake était de mauvaise humeur depuis que Liensun était venu protester contre la suppression provisoire de ses royalties. Il refusait d'admettre la réalité, affirmait que le brise-glace actuel suffisait pour l'instant à dégager des glaces le passage, et que l'achat onéreux d'un bâtiment neuf en Patagonie orientale n'était pas acceptable. L'affrontement avait été assez violent entre les deux hommes. Et pour finir Lienty avait dû céder en partie aux exigences de Liensun, en acceptant de lui verser au moins la moitié de la somme habituelle qu'il recevait chaque trimestre.

Ulcérée, Fleur avait alors fait des reproches véhéments à son demi-frère, lui lançant qu'il était indigne d'être le fils de Lien Rag, et que cette médiocre prestation ne le remontait pas dans l'estime des gens.

— Tes administrés sauront combien tu peux être sordide quand il s'agit de ton argent. Peut-être que cela les éclairera sur ton véritable caractère.

Furieux, Liensun lui avait dit qu'elle n'était plus autorisée pour l'instant à revenir à Cooktown, et qu'il ne le lui permettrait qu'après avoir reçu ses excuses réfléchies.

— Pas avant trois mois, avait-il hurlé, fou furieux.

Fleur savait que c'était Yeuse qui avait conseillé à Lienty d'entamer des négociations avec les Roux, sur une augmentation des chasses aux éléphants de mer et aux phoques de toute nature. Elle l'avait fait par téléphone, et comme Lienty lui demandait de jouer elle-même la négociatrice, elle avait proposé Fleur.

D'abord perplexe, Lienty avait fait venir la jeune fille pour qu'elle discute avec Yeuse, et c'est ainsi qu'il avait entendu les conditions que la fille de Lien Rag exigeait avant toute discussion.

— Je souhaite que vous étudiiez également la situation actuelle du marché

de l'huile d'origine animale.

— Je la connais, avait-elle répondu, mais si c'est pour la revendre à ces Chinois avides d'argent, je suis contre. Ils détournent l'huile pour leurs cargos, leurs industries, et les gens, avec le retour de ce froid intense, vont mourir dans leur concession. Nous-mêmes avons le devoir de secourir les habitants des terres australes. Les Chinois ne pensent qu'au commerce et ne souhaitent pas se livrer eux-mêmes à la chasse dans leur zone. Ou alors comme le fait l'EEC, ils construisent d'énormes viviers pour disposer de baleines captives. Ils auraient pu armer des baleiniers et aller dans les mers du Nord où, paraît-il, les baleines ne sont pas menacées de disparition et où les côtes sont peuplées de phoques. Des phoques de petite taille, et il en faut dix pour obtenir l'huile d'un seul éléphant de mer.

Et puis elle avait été plus loin dans sa rage de convaincre.

— Je comprends que ces cargos chinois de commerce soient vos protégés, puisque ce sont eux qui passent le Channel Drake et vous versent un péage élevé...

— Dont proviennent les royalties que tu touches, du moins que tu touchais jusqu'ici. Tu ne peux jouer sur les deux tableaux, celui de l'indignation vertueuse et la satisfaction de recevoir régulièrement de quoi vivre largement.

— Tu m'as donné une situation, tu me charges d'une mission rémunérée, cela me suffit. Je pourrai renoncer à jamais à ces royalties pour peu que je puisse faire avancer les choses au sujet de l'huile.

Pour rejoindre la banquise de Ross où normalement séjournait Jdriège, elle devait attendre le passage de la *Salamandre* commandée par Farnelle. Le baleinier, parti vider ses soutes à Cooktown, était sur le retour.

Depuis qu'elle se trouvait à Channel Drake, elle avait remarqué la réduction des passages. Il y avait des jours sans le moindre bateau transitant d'un océan à l'autre, et elle comprenait que Lienty soit aussi soucieux.

Et puis, un matin, un immense voilier se présenta côté Pacifique, abattit sa voilure pour avancer au moteur. C'était la *Chimère* des Simone, ce peuple de petite taille qui naviguait sur toutes les mers depuis la nuit des temps, ayant toujours trouvé des zones sans banquise pour leur merveilleux bâtiment. Les Simone, c'était toute une nation embarquée sur un bateau exceptionnel. Ils vivaient en autarcie totale avec leur agriculture, leur élevage, leur énergie fournie par un réacteur nucléaire de conception unique au monde.

Ce ne fut pas le vieux Tom-Tom qui les accueillit à la coupée, mais son successeur, le jeune Centdix, ainsi appelé car, contrairement aux siens beaucoup plus petits, il affichait réellement ce mètre dix. Il leur dit que Tom-Tom, affaibli par l'âge, ne quittait plus sa cabine, mais serait heureux de les voir.

Ils se retrouvèrent, Lienty et elle, face au chaleureux ex-président qui les étreignit, les larmes aux yeux tandis que Centdix leur proposait des boissons. Il avait bien changé le petit rebelle d'autrefois, ayant mûri et faisant l'unanimité parmi les siens.

— Nous avons longtemps navigué dans le Pacifique, depuis que nous avons abandonné l'Amazonie où notre cher ami Lien Rag a disparu. L'Atlantique est désormais pour plus de la moitié de sa surface envahi par la banquise, alors que le Pacifique avec ses eaux chaudes résiste mieux. C'est sur sa largeur que la Ceinture de Feu, aujourd'hui disparue, a laissé le plus de sa chaleur. Jusqu'à cent mètres de profondeur, d'après nos sondages, l'eau reste encore tiède.

Puis voyant que Centdix attendait respectueusement qu'il ait terminé, il s'excusa, disant que son successeur avait une nouvelle à leur apprendre. Fleur pensa tout de suite à son père qu'elle avait abandonné dans les profondeurs de la carcasse du dirigeavion, en proie à une sorte de mégalomanie.

— Nous avons capté des échanges radio entre les missions des Néos et Alone-Vatican. Vous savez qu'ils sont les maîtres des ondes de grande distance, commença Centdix. Dans ces messages il était question du dirigeavion. Celui-ci aurait été réparé, aurait quitté l'endroit secret où ces réparations ont eu lieu. Il a effectué un vol de deux à trois cents kilomètres avant de se poser sur un terrain préparé à l'avance.

Fleur l'avait écouté avec ferveur et soudain elle éclata en sanglots. Lienty entoura ses épaules de son bras.

— Lien Rag n'est pas mort et il se cache même dans les entrailles de cet appareil fantastique. Fleur l'y a retrouvé, a séjourné à ses côtés, expliqua-t-il.

CHAPITRE 9

Letton Frikia habitait dans le centre-ville un train-habitation de construction récente, luxueux, avec des vigiles dans le sas d'accès. Kurty, la première fois, s'était contenté de téléphoner, mais n'était jamais venu au domicile de l'exilé. Il fut très mal à l'aise dans l'ascenseur qui l'emportait au quatrième et dernier étage. Il n'avait jamais vu ce type de logement d'une telle hauteur. Jadis on les interdisait à cause des tunnels à traverser, mais les règlements ferroviaires de la CANYST paraissaient peu appliqués dans la nouvelle Compagnie de River Station. Pour habiter pareil endroit il fallait disposer d'une grande aisance, pensait-il. Dans la coursive il y avait un autre vigile qui avait suivi son ascension sur un petit écran. Ce fut lui qui lui ouvrit la porte de la suite de compartiments et il découvrit une grande surface, avec une belle terrasse aux arbres artificiels donnant sur les quais les plus prestigieux de la Compagnie. Letton Frikia habitait juste en face du train-palais présidentiel et des trains administratifs. Sur la droite il y avait même un train multimédia et un traintel de quatre étages lui aussi.

Son hôte surgit, assis dans un fauteuil d'handicapé mu par un moteur électrique silencieux.

— Vous êtes le fils de Kurts le pirate, lança cet homme au visage consternant de chairs flasques et de rides aussi profondes que des entailles. Ne me dites pas le contraire. J'ignore qui fut votre mère, mais votre père était bien ce grand criminel qui ravagea notre belle Transeuropéenne pendant longtemps avant de disparaître de longues années, puis de reparaitre dans le Sud qu'il n'abandonna plus que pour quelques incursions dans notre concession. Lorsqu'il découvrit ce silo où étaient conservés dans une résine spéciale tous ces hydravions, ce fut un grand déchirement pour nous autres. J'étais à l'époque chargé de situer les GED et les GID, car nous cherchions à lutter contre le réchauffement qui s'annonçait. Ces hydravions nous auraient été d'un grand secours pour ravitailler les populations isolées par le dégel et l'inutilité des réseaux ferrés. Je me fous des actes de piraterie de votre père, mais je ne lui pardonnerai jamais de nous avoir privés de ce moyen exceptionnel de transport.

— Vous ne me convaincrez pas, voyageur Frikla. Croyez-vous que je sois venu dans River Station sans m'être renseigné sur votre compte ? Vous avez été le premier à filer quand les choses ont mal tourné pour GSS et le reste de la Transeuropéenne. Vous avez arraché à Floa Sadon un poste d'ambassadeur itinérant en Africania. Vous êtes revenu à GSS rebaptisée Bakouninagrad, rappelé par un de vos anciens amis pour occuper un poste important et

participer au pillage des trésors. Mais très vite vous vous êtes brouillé avec la junte et il vous a fallu fuir. Depuis vous criez que vous êtes un martyr, mais vous vivez somptueusement, avec même une petite armée de fiers-à-bras. Il y en a partout, depuis le sas d'entrée jusqu'à l'étage. Je suppose que ce train-immeuble vous appartient en totalité et que vous sélectionnez vos locataires.

Letton Frikla ne l'avait pas interrompu une seule fois et avait même pris, dans un logement dissimulé par son appuie-coude, un de ces cigares que l'on appelait rouges, soi-disant euphorisants. Kurty en avait vu dans de vieilles vidéos documentaires et ne pensait pas qu'ils étaient toujours fabriqués.

— Bravo pour ma biographie, mais que voulez-vous en faire ? La faire publier ? Il y a longtemps que le pouvoir de River Station sait tout cela. Je n'aurais jamais été accepté si j'étais venu les mains vides, mais j'ai créé des dizaines d'emplois et désormais je fais partie de la gentry, comme ils disent ici, ayant récupéré ce vieux mot je ne sais où. Ils sont très snobs les dirigeants actuels, tous enrichis par le commerce, bouffis de fausses compétences politiques, mais ils me protègent, et si vous attendez à ma réputation ils vous le feront payer chèrement. Et votre machine, depuis Jurassic Cie, ne pourra rien pour vous. Je ne me suis pas laissé impressionner, moi, je crois qu'elle n'est plus capable de renouveler ses exploits passés. Vous voulez quoi, maintenant que nous avons fait ces mises au point ?

Kurty sourit.

— Rien.

Frikla perdit cette fois de son impassibilité et même tressaillit imperceptiblement.

— Le vieux Olganitch m'a laissé entendre que vous cherchiez à pénétrer dans Bakouninograd pour éliminer les dirigeants, sous prétexte qu'ils auraient fait fusiller Floa Sadon ?

— Désolé de vous avoir dérangé pour si peu de choses, voyageur Frikla, je ne vais pas vous importuner plus longtemps.

Il se dirigea vers la porte, mais le système électronique de commande s'obstina à la laisser fermée. Il s'immobilisa, haussa les épaules et attendit.

— Vous ne sortirez pas avant de vous être expliqué. Si vous parveniez à franchir cette porte, vous trouveriez en face de vous quatre de mes hommes. Alors ?

Kurty fit demi-tour, alla s'asseoir au milieu d'un canapé à la mode d'autrefois, un Chesterfield long de six mètres, au cuir très doux d'un blanc de neige.

— Hier au soir, après ma visite à ce vieux Olganitch, j'ai jeté un coup d'œil à mon traintel et j'ai vu que des draïssines de police planquaient dans les

quais autour. Ma draisine est très bien équipée, voyageur Frikla, bien mieux que votre système de porte. Si je le veux, je neutralise tout dans ce train-immeuble.

Il sortit une radiocommande et la porte s'ouvrit sur les quatre têtes ahuries des vigiles prêts à se ruer. Elle se referma avant qu'ils n'aient pu réagir et le vieux débris se dressa soudain hors de son fauteuil, comme s'il voulait s'enfuir.

— Depuis ma draisine, donc, j'ai demandé un rapport plus détaillé sur vous. La Locomotive pirate que vous paraissez mépriser a fouiné dans les archives électroniques du gouvernement de River Station, et a pu recopier intégralement votre dossier. Et ce qu'il en résulte, c'est que vous êtes un véritable salopard. Vous avez fait semblant de fuir Bakouninograd comme si vous étiez persécuté, mais en réalité vous restez en contact étroit pour surveiller les véritables exilés, dont le naïf Olganitch qui vous prend pour un héros. Les dirigeants de River Station le savent, mais font semblant de croire à votre histoire fabriquée. Ils vous utilisent surtout pour le renseignement militaire. En effet, faute de disposer de techniciens et de scientifiques de grande valeur, les brutes de Bakouninograd haïssent les intellos, votre système de communication est désuet et facile à décoder. Votre infirmité n'est donc qu'un mensonge de plus ?

— Non, je suis sujet à des phlébites et je dois me ménager. Je ne peux faire que quelques pas autour de mon fauteuil.

Kurty n'en croyait rien et restait sur ses gardes.

— Qu'attendez-vous de moi, que je vous livre mes patrons pieds et poings liés ?

— Avant que nous ne commencions les véritables négociations, accordez-moi dix secondes, le temps de rassurer mes amis qui ont comme ligne de mire votre train luxueux. Si je ne les contacte pas, ils vont détruire la partie nord, ne laissant intacte que celle où nous nous trouvons. Non, ils ne sont plus dans Jurassic Cie, mais exactement à la frontière. La distance n'est pas un obstacle pour nous.

Il effectua des manœuvres, les yeux rivés sur le petit écran, puis désigna la terrasse.

— Vos arbres sont parfaitement imités, surtout les palmiers et les pins. Mais ils sont d'une grande fragilité. Regardez.

Letton Frikla cramponna les accoudoirs de ses mains déformées par l'arthrose, et lorsque les palmiers d'abord, puis les pins commencèrent de fondre, il s'affaissa dans le fond de son fauteuil. En moins d'une minute il ne resta que de grandes flaques d'un vert luisant sur le sol de la terrasse.

— Technique mise au point par mon père et Lien Rag, et aussi, je pense,

Ann Suba, la grande scientifique, mais elle n'a jamais voulu en endosser la paternité. Tout ce train est en grande partie construit en éléments de la même nature, ou approximativement, que les arbres artificiels. Imaginez ce qui aurait pu se produire. Dans les milieux urbains on ne peut quand même pas utiliser les missiles qui risqueraient d'atteindre des innocents et d'épargner les canailles. Ce système-là est d'une précision diabolique, car nous utilisons un satellite spatial. Un petit miraculé, qui a survécu à deux mille ans d'abandon, fut ressuscité par l'arsenal électronique de la Locomotive. Ce survivant né des dernières techniques d'avant la glaciation est une merveille.

Il porta son mobile à son oreille, dit quelques mots incompréhensibles, sourit :

— Maintenant, discutons.

Un bras tremblant agitant une main désarticulée, squelettique, désigna une étagère. Kurty y vit des verres et des boissons alcoolisées, alla lire les étiquettes :

— Vodka ? Vodka orange, vin ?

C'était vodka. Il en versa un peu mais le vieux, d'un doigt piqué vers le sol, insista pour qu'il remplisse le verre à moitié.

— Bigre, c'est explosif comme quantité.

Il crut qu'avec ses deux mains tremblantes cramponnant le verre, Frikla ne parviendrait pas à boire son alcool sans en répandre la moitié sur lui, mais il s'en sortit assez bien.

— Vous êtes l'agent de la junte de Bakouninograd, non seulement pour River Station Company, mais pour presque tout le territoire de l'ancienne Transeuropéenne, excepté la Compagnie du Consortium des Bonzes, au nord.

L'autre buvait, aspirait plutôt avec des bruits de succion déplaisants, comme uniquement préoccupé par le désir de noyer dans l'alcool les instants désagréables qu'il était en train de vivre.

— Nous savons que vos amis au pouvoir de Bakouninograd ont pris la précaution de vivre au sein même de la population qui leur sert de bouclier humain. Je veux connaître l'adresse de chacun de ces assassins.

CHAPITRE 10

De son œil que veloutait un début d'ivresse, Ann Suba regardait Maljory faire le fou avec l'une des jolies hôtesse que les Aiguilleurs du coin avaient conviées à cette fête délirante. Elle n'aurait jamais imaginé que l'ingénieur général, le prétendant au poste suprême de la Caste, puisse se donner ainsi en spectacle, et découvrit, parmi les dizaines de visages des Aiguilleurs de tout grade, quelques moues de désapprobation. Alors que les maîtres de première classe, les principaux et autres profitaient pleinement de la soirée, les petits gradés étaient les plus réticents. Lorsque leurs regards découvraient au-delà des vitres du grand wagon de réception l'énorme silhouette du dirigeavion, la scientifique y lisait une haine farouche. Ceux-là, les plus fidèles aux principes irrévocables de la société ferroviaire et aux dogmes de la Caste, n'accepteraient jamais l'intrusion d'un tel système de communication. Maljory, tout à la joie de ce premier vol réussi, ne paraissait pas y prêter attention ou du moins s'en soucier, mais elle pensait qu'il aurait dû le faire et prendre des mesures pour tuer toute velléité de rébellion dans l'œuf.

Gislake, dans un coin proche du bar, sirotait un verre ou faisait semblant car le niveau d'alcool y restait toujours le même. Keverny, lui, avait dégotté une fort jolie métisse indienne et paraissait aux anges.

L'atterrissage avait été une réussite étonnante, alors que les pneus de deux des quatre trains avaient été carbonisés. Dès que les réacteurs s'étaient tus, Gislake s'était rué hors de son fauteuil pour apostropher Maljory encore rivé dans son siège, à la limite de l'évanouissement.

— Vous avez failli nous envoyer tous à la mort avec votre avarice sur le carburant. Je n'en avais pas assez pour un atterrissage en douceur. J'ai dû inverser à fond les moteurs et de plus ce terrain n'est pas assez long. Si les autres sont aussi courts, je refuse de décoller demain, et je veux que les pleins d'huile soient faits correctement.

Un maître principal indigné que cet étranger, ce mercenaire, ose ainsi apostropher le Maître Suprême par intérim, s'approcha, mais Maljory eut la force de lui assurer que ce n'était rien, qu'il comprenait la colère de leur cher pilote. Il réussit même à se lever, mais vacilla sur ses jambes tremblantes pour féliciter Gislake d'une voix trébuchante.

— Nous réviserons nos prévisions, dit-il. Mais je ne pensais pas que nous serions aussi à court de carburant.

— Les moteurs ont dû libérer leur pleine puissance et de plus ils sont

comme neufs après les révisions successives, expliqua Gislake, beaucoup plus calme.

Ann Suba, qui se trouvait témoin de cette apostrophe violente, n'avait pas cru un seul instant que son ami était vraiment plein de fureur. Il surjouait son ressentiment et elle comprit qu'il voulait plus que tout obtenir de meilleurs pleins d'huile. Il ignorait, tout comme Keverny, l'existence des réservoirs clandestins remplis à ras bord et qui avaient résisté miraculeusement au choc du crash.

Ann Suba se doutait que même si Maljory acceptait d'augmenter l'attribution de carburant, il resterait assez méfiant pour la mesurer avec soin. Jamais Gislake n'en obtiendrait suffisamment pour envisager la fuite loin de la Caste du Sud. La scientifique se demandait comment elle devrait faire pour encourager ce désir de fuite sans trahir trop tôt l'exigence de l'huile clandestine. Elle ne redoutait pas une trahison de la part de Gislake ou de Keverny, mais plutôt un trop-plein d'optimisme. Apprenant que le dirigeavion était capable de franchir au moins cinq mille, peut-être six mille kilomètres sans escale, les deux hommes risquaient de brusquer les choses. Il fallait tenir compte de l'intelligence de Maljory, et surtout de son esprit calculateur d'ingénieur de grand renom. Il savait que l'avion était alourdi par une dizaine de tonnes dont il n'avait jamais dû découvrir la raison. Maljory avait fait expertiser, peser des quantités précises d'isolant, de matériaux, et avait obtenu un chiffre inférieur à celui que le dirigeavion donnait une fois suspendu aux treuils, là-bas dans la caverne-atelier.

L'ingénieur général restait sur ses gardes, même si en ce moment il soulevait sa cavalière à bout de bras et essayait de la jeter sur son épaule comme un homme préhistorique l'aurait fait avec la femme convoitée. Tout le monde riait plus ou moins franchement. Maljory aurait mal au crâne le lendemain, mais garderait sa nature suspicieuse.

Chaque jour il interrogeait Ann Suba sur différents sujets, en apparence, mais qui tous ramenaient les réponses au dirigeavion et surtout à sa construction, là-bas, dans tes ateliers Kurts de Lacustra City. Il se disait impressionné par le travail d'étude puis par la conception, lui faisait dessiner des plans en coupes, des projections, voulait des cotes précises, lui demandait de se rappeler certains calculs. Il ne connaissait pas la densité des matériaux comme cet hybride d'acier et d'élastomère, et elle pouvait le duper là-dessus, mais il n'était pas tout à fait convaincu. Elle était sûre que dans son sommeil, Maljory rêvait de cette dizaine de tonnes superflue et impossible à situer.

Tous ceux qui avaient participé à ce premier voyage, vol inaugural en quelque sorte, coucheraient dans le dirigeavion, soit dans les cabines personnelles rénovées, soit dans les petits dortoirs. Les cinquante policiers avaient tout de suite pris position autour de l'appareil, selon un ordre préétabli de patrouilles. Tout autour du terrain d'atterrissage on avait créé une muraille

de fils de fer barbelés, mais les habitants du pays s'étaient précipités lorsqu'ils avaient vu le grand appareil perdre de l'altitude pour atterrir. Depuis que les travaux sur la piste avaient commencé, la station attendait cet événement et les curieux arrivaient même de très loin. Ils avaient allumé des feux, établi des campements alors que le froid était de moins cinq degrés. Il n'y avait pas beaucoup de surfaces recouvertes de glaces à cette altitude, mais le sol était durci en profondeur.

Lorsqu'elle se dirigea lentement vers le sas de sortie, Gislake la rejoignit, lui demanda si elle allait se coucher.

— Je ne pense pas que ce qui va suivre m'intéressera beaucoup, dit-elle en souriant. Ce soir je n'ai pas tellement envie de faire la fête, car je n'ai vraiment pas eu peur, et d'avoir contemplé tous ces Aiguilleurs qui se prennent d'ordinaire pour des surhommes, dans ce triste état de frousse profonde, ne m'a pas tellement fait plaisir, même si je ne les aime pas beaucoup, pour ne pas dire plus.

Ils sortirent ensemble. Il restait silencieux, tandis que leurs pas résonnaient sur ce sol dont la terre était aussi tendue par le gel que la peau d'un tambour.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez des dons de grand comédien. Votre interpellation de Maljory aurait pu me tromper, si je n'avais pas compris qu'elle était quelque peu forcée.

— Eh bien, murmura-t-il, vous faites erreur. J'étais furieux, pas seulement contre Maljory, mais contre nous trois. Car je me suis rendu compte à l'atterrissage que notre appareil était quelque peu déséquilibré et je ne m'en explique la cause que d'une seule façon. Nous aurions négligé quelque peu certains aspects de notre travail, ou bien il y a un élément majeur qui nous a échappé lorsque nous avons fait les études de reconstruction.

Elle continuait de marcher, essayant de rester enjouée et faisant résonner ses pas plus que nécessaire.

— Vous avez bien entendu ce que je viens de dire ? Vous avez l'air de bien vous amuser à faire sonner vos pas.

— C'est étrange, non, mais je vous ai entendu. Que nous reprochez-vous ?

— Oh, je me sens aussi coupable. Il y a un surpoids. Pas très important, mais mal placé. Or le dirigeavion était parfaitement équilibré lorsque je me posais soit sur la glace ou la mer, ou carrément au sol. Je pense que le choc du crash a provoqué une déformation structurelle et déplacé des masses inconnues. Je suis pilote officiel depuis des années et je n'avais rien remarqué de semblable. Ne me dites pas que vous n'avez rien ressenti à l'atterrissage, alors que vous avez conçu cet appareil, que vous avez volé avec des centaines de fois sur de longues distances.

— Je vous l'ai dit, j'étais fascinée et choquée de voir ces Aiguilleurs, si fiers-à-bras d'ordinaire, sur le point de défaillir comme des jeunes filles de l'ancien temps, à cause de leur terreur. Ils ont effectué ces trois cents kilomètres dans un véritable cauchemar, et à tout moment ont pensé que leur dernière heure avait sonné.

— Ne détournez pas la conversation. Je suis certain que vous savez quelque chose sur ce déséquilibre.

— Mais vous vous trompez. Pas un instant je n'ai eu peur, et pourtant vous avez effectué un travail acrobatique avec cet abîme dans lequel nous avons plongé à grande vitesse, puis ce lent redressement. Oh, combien il fut lent et éprouvant pour les nerfs. Mais les miens ont tenu bon, je puis vous l'assurer, et si j'ai trouvé l'atterrissage un peu sec, j'ai parfaitement compris pour quelle raison. Vous aviez besoin de prouver à Maljory qu'il avait trop lésiné sur l'huile. Vous pensez qu'il vous dotera de façon plus abondante, mais il n'ira jamais très loin dans sa générosité, soyez-en sûr.

— Je ne décollerai pas demain sans savoir pourquoi l'appareil est en porte-à-faux dans l'atterrissage.

Elle essaya de garder le même rythme de pas et de frapper toujours le sol avec autant de plaisir.

— Croyez-vous que ce soit nécessaire ?

— Le défaut peut s'accroître. Nous pivoterions à l'atterrissage, la vitesse étant encore élevée, et l'inversion des réacteurs nous serait fatale. Je pense que des éléments mobiles sont entreposés quelque part, là où Lien Rag se cache, et qu'il n'a pu les caler parce qu'ils sont trop lourds.

— Impossible de donner ce motif de non-décollage à Maljory, tout de même.

— Je trouverai autre chose, et pendant ce temps Keverny essaiera d'entrer en contact avec Lien Rag pour qu'il vérifie ce qui se passe du côté de l'aile de bâbord. Je pense que c'est un centre de gravité qui s'est déplacé.

CHAPITRE 11

Lorsque les trois médecins de la Navale eurent diagnostiqué un début de tuberculose, Hillary Struble et sa fillette quittèrent précipitamment le laboratoire à bord d'une ambulance pour le train-hôpital de la Navale.

Movane Marqua, muette d'indignation à l'égard de Louria, fut tout de même soulagée par le départ de la petite Every. Sans enthousiasme elle accepta de pénétrer dans le laboratoire où avait travaillé Hillary. Pour sa part, Harold s'était comme cloîtré dans le sien, avec la lumière rouge allumée en permanence.

— Essayez, demanda Louria avec une douceur que Movane jugea hypocrite, essayez de saisir ce qui peut subsister de virtuel après leur départ. Je ne sais comment m'exprimer pour vous demander cela, car je suis pétrie de rationalisme, même si l'astronomie demande une bonne part d'imagination. Lorsque j'ai découvert cette nébuleuse Shade, sans mon imagination je n'aurais jamais pensé à un deuxième Bulb devenu aussi satellite. Mais dans ce domaine surnaturel où vous avez la chance de vous sentir à l'aise...

— Je n'y suis jamais à l'aise, contrairement à ce que vous pensez, répliqua Movane sans acrimonie, mais souhaitant que cette femme s'en aille. Je vais quand même essayer d'imaginer ce qu'Hillary pouvait ressentir au cours de ces recherches, partagée qu'elle était entre sa volonté de réussir et son inquiétude maternelle. C'est justement cette inquiétude qui peut-être me permettra de me faire une petite idée. Ce que vous appelez mes facultés extrasensorielles utilise justement l'inquiétude, voire la terreur comme support. Et j'ai remarqué que la densité de ce type d'émotion laisse dans l'atmosphère, surtout lorsqu'elle est confinée comme c'est le cas dans ce compartiment-labo, des sortes de particules, ne m'en veuillez pas d'utiliser un terme aussi scientifique pour justifier ce que vous considérez comme de la supercherie, mais...

— Vous m'avez prouvé que je me trompais en vous traitant de tricheuse.

— On parle d'aura quand il s'agit de personnes vivantes, mais les émotions polluent l'air en quelque sorte, le chargent d'une énergie non identifiée, saturent l'atmosphère de vague à l'âme, si j'ose dire. J'arrête d'utiliser des termes qui vous choqueraient puisqu'ils font partie de votre vie professionnelle, mais je n'en ai pas d'autres. Maintenant je veux rester seule et me concentrer.

Louria sortit dans la coursière, quelque peu bizarre. Elle aurait voulu croire

la jeune femme, mais son bon sens, elle préférait appeler ainsi son culte de la raison, résistait avec vigueur. Elle alla jeter un coup d'œil au labo de son ami, mais la lumière rouge était toujours allumée.

Dans son propre labo elle eut recours à son écran pour lire les dernières conclusions de tous ceux qui s'étaient penchés sur le problème de ce virus inconnu, qui depuis des siècles corrompait les échanges informatiques. Même après ces deux millénaires de disparition des ordinateurs, des logiciels, des réseaux, le virus avait survécu plus actif que jamais, semblait-il.

Harold pénétra dans le compartiment car elle avait laissé sans grand espoir la lumière verte à sa porte.

— Movane ? Elle se concentre là où Hillary et l'enfant ont vécu durant des jours.

— T'es-tu demandé si ce n'était pas dangereux pour l'équilibre mental de Movane ?

— Non, parce que je n'arrive pas, même en faisant un effort de bonne volonté, à croire que subsistent dans ces deux cabines mitoyennes des forces obscures capables d'agresser quelqu'un.

— Elle s'est fixé un délai de séjour ? demanda-t-il avec une telle angoisse qu'elle faillit le gifler, dans un sursaut violent de jalousie impossible à maîtriser.

— Tu as fini par la sauter, dis-moi ?

— Tu sais que je déteste ce type d'expression.

— Bah, avec une fille facile que fait-on d'autre ?

— Ce n'est certainement pas une fille facile. Mais pour l'instant je ne suis pas rassuré, et d'ici une demi-heure j'irai voir si tout va bien pour elle.

— Voyageuse voyante extralucide sera peut-être en transes et pourquoi pas en transes amoureuses ?

C'était la plus dangereuse des filles, soupçonnée de vouloir jeter le grappin sur son amant.

— Je retourne dans mon labo en attendant.

— Où en es-tu ?

— Pas très loin, mais j'ai quelques pistes.

— C'est-à-dire aucune.

Il haussa les épaules et s'en alla. Deux fois dans la demi-heure elle vérifia si la lumière rouge, au-dessus de la porte derrière laquelle Movane Marqua « transcendait », restait au rouge. Elle se moquait bien du sort de cette fille, et

même du virus et de l'antivirus sélectif. Elle venait de perdre Harold, sottement, parce qu'une fois de plus elle était allée au-delà de son entêtement, trop infatuée d'elle-même pour craindre qu'elle ne s'en sortirait pas indemne.

Les trente minutes écoulées, Harold sortit de son labo et pénétra dans celui d'Hillary Struble. Elle résista un quart d'heure avant d'y pénétrer elle-même. Movane et Harold étaient assis côte à côte, examinant les images qui défilaient sur l'écran d'un ordinateur auxiliaire. Ils ne parurent même pas se rendre compte de sa présence, continuèrent d'échanger des mots sans suite.

Très droite dans leur dos, elle découvrait une partie de l'écran ainsi qu'une connexion décortiquée au maximum. Tous les éléments avaient été disposés en couronne autour du support, et chacun d'eux, ils étaient plus de cinquante, avait reçu un numéro d'ordre. Les images suivantes les présentaient à tour de rôle, tout en gardant en incrustation la première.

— À ton avis, fit Harold, la sixième ?

— Peut-être aussi la quatre, mais nous n'avons pas effectué toutes les vérifications.

Movane se sentit obligée de se tourner d'un quart vers la nouvelle venue, laquelle ne retenait qu'une chose de cette scène, les deux se tutoyaient.

— Ce que vous voyez défiler sont des images de récupération.

— Trop modeste, précisa Harold admiratif, Movane préfère ne pas préciser que ce sont des images virtuelles. Arrachées par elle à l'atmosphère de cette pièce. Des pensées erratiques qu'elle capture comme avec un filet.

— Nous voici en pleine magie noire, ricana Louria.

— Sauf que ces pensées figurent maintenant sur cet écran et sont enregistrées dans la mémoire profonde. Toi-même avec ton scepticisme tu pourras les consulter sans évoquer Belzébuth.

— Il y a ici comme un trop-plein d'émotions, précisa Movane avec lassitude, et je n'ai fait que les prendre en charge. J'en suis moi-même saturée, je ne suis plus qu'une outre remplie de larmes. L'amour de cette femme pour cette gosse cataleptique est total, exclusif. Et le plus inattendu, le plus étrange, est qu'Hillary communique avec cet être à l'encéphalogramme plat. En fait, c'est la mère qui puise dans les très vagues sensibilités d'Every et essaye de combler ses manques sensoriels par ce qu'on pourrait appeler des interfaces, comme dans l'informatique. Ces interfaces seraient donc des manifestations d'amour, des câlins virtuels, des mots tendres, oh, à peine une demi-douzaine, mais répétés à l'infini, à satiété. Et ils tournent encore en rond dans ces deux compartiments. Avec ces différentes manifestations s'enchaînent d'autres émotions qui ne sont pas destinées à la petite fille, mais que sa mère ne peut maîtriser. Hillary déborde en quelque sorte d'émotions, et parmi celles-ci il y a sa passion pour l'informatique, son acharnement à découvrir ce virus venu

d'Altaï.

— Un beau fatras, lâcha Louria, pour masquer son propre trouble.

Au fur et à mesure que Movane essayait d'expliquer cette irréalité, elle se sentait bizarrement envahie elle-même par un malaise, croyait recevoir des flashes informes qui paraissaient vouloir éclore dans son cerveau en images plus précises, mais se heurtaient à son matérialisme.

— Oui, approuva de façon surprenante Movane, c'est un fatras, mais c'est toujours ainsi quand une forte personnalité reste enfermée, s'isole et n'occulte plus ses pensées, ses émotions et jusqu'à son corps. Dès que je suis entrée ici et que je me suis concentrée, j'ai flairé l'odeur de sa transpiration et encore plus. Jusqu'à l'odeur de son shampoing et de son déodorant intime. Je suis un réceptacle malheureusement ouvert aux reliquats physiques, comme aux fragments spirituels.

— Vos fameuses particules, essaya encore de plaisanter Louria qui avait soudain une furieuse envie de sortir, de s'échapper.

Elle ne savait de qui, de la Struble ou de cette Movane, s'était libérée une telle pression. Le mot pressurisé lui venait en tête.

— Nous avons repéré deux éléments de connexion douteux, juste comme vous entriez, continuait Movane, le quatre et le six. Hillary les avait en quelque sorte marqués. Dans ce que j'ai capté dans cet endroit parmi les cinquante et une pièces de ce puzzle, ils étaient comme phosphorescents, voyez-vous. Et comme nous n'avons pas fini notre examen, j'espère qu'il y en aura d'autres.

— Je suis dans mon propre labo, murmura Louria, je vais essayer de travailler de façon plus...

Elle allait dire normale, mais biaisa :

— De façon plus orthodoxe, comme je l'ai toujours fait.

Dans la cursive elle crut qu'elle allait tituber pour rejoindre son travail et dut s'appuyer au mur. Plusieurs personnes qui la croisèrent se retournèrent pour la suivre d'un regard perplexe. De plus elle parlait toute seule et ne cessait de se répéter, comme pour durcir sa volonté :

— Si seulement je parvenais avant eux à la solution, si seulement...

CHAPITRE 12

Souffrait-il de ce l'on appelait vulgairement la gueule de bois, avait-il d'autres raisons de se fâcher, mais lorsque Gislake lui annonça avec une tranquillité relative qu'il n'était pas question pour lui de décoller comme prévu, Maljory entra dans une fureur telle que ses compagnons durent le retenir pour l'empêcher de se ruer sur le pilote et de le frapper.

— C'est du sabotage pur et simple. Vous n'avez aucune raison de déclarer forfait. Ou alors c'est du chantage, j'ignore pourquoi, à moins que je ne le sache trop bien. Vous avez comploté de vous enfuir loin de notre concession pour rejoindre vos amis aux Kerguelen ou ailleurs. Mais je ne suis pas dupe, je ne l'ai jamais été depuis que je vous ai rencontré pour la première fois, alors qu'on venait de vous retrouver dans une minable station en bordure de la forêt saccagée.

— Quand vous serez calmé, je vous donnerai toutes les explications nécessaires sur mon refus. Je ne sais pas si vous serez en état de les comprendre.

— Arrêtez-le, cria Maljory, flanquez-moi ce traître dans une cellule et qu'on prépare son interrogatoire musclé, hurlait-il, toujours immobilisé par son entourage.

Il y avait autour d'eux des cercles concentriques dont le dernier, à près d'un kilomètre du centre, était noir d'habitants du pays. « Noir » étant une expression pour remplacer « beaucoup », car ces gens-là habillés de couleurs vives formaient comme une couronne fleurie. Ensuite il y avait le long des barbelés un détachement de la police locale. Puis les officiels, les notables de cet endroit étaient regroupés entre les gardes du corps de Maljory et ce dernier. Au centre, donc, il y avait le dirigeavion et tous les passagers. La plupart avaient dormi à bord. Il semblait que le Maître Suprême par intérim y ait couché lui aussi, peut-être en compagnie de la jolie hôtesse avec laquelle il avait dansé toute la soirée. Mais de toute façon, lorsque Gislake avait quitté l'appareil pour déclarer qu'il refusait de piloter, tout le monde s'était regroupé au-dehors.

Dans la nuit, après que Gislake lui ait fait part de sa décision sans appel, Ann Suba était ressortie pour se rendre dans le lieu de la réception avec Keverny. Elle aurait peut-être aussi prévenu Maljory, mais celui-ci avait disparu ainsi que la jeune femme qu'il serrait de près.

— J'ai ressenti, moi aussi, ce ballant déjà au décollage. Gislake a

compensé avec les réacteurs de bâbord. On pouvait alors penser que la rétro réaction avec le mur ne se passait pas normalement, mais quand nous nous sommes posés ce fut évident. Il y a une charge qui se déplace, semble-t-il.

— Pouvez-vous en informer...

Elle ne prononça pas le nom de Lien Rag, mais Keverny comprit le sens de sa demande.

— Je peux essayer. Nous avons décidé d'être prudents durant ces différents exercices de vol. Jusqu'à la fin des essais.

La précipitation de Gislake à déclarer qu'il ne décollerait pas, avant d'être assuré que l'appareil était bien équilibré, aurait empêché Ann Suba de questionner Keverny pour savoir s'il avait pu entrer en liaison avec Lien Rag, si le chef mécanicien avait été visible. Il n'était pas là et elle ignorait où il se trouvait. Peut-être était-il resté endormi dans sa cabine.

— Vous pouvez me foutre en tête, me faire supporter le troisième degré, je continuerai de refuser de me mettre aux commandes. Il y a une soixantaine de personnes à mon bord et je suis responsable de leur vie.

Le plus stupéfiant était que nul n'avait exécuté les ordres de Maljory. Tout son entourage observait un silence embarrassé, certains regardaient leurs pieds ou le vol de quelques oiseaux dans le ciel, mais aucun n'avait fait mine de bouger, de vouloir saisir Gislake.

Ce fut ce triste constat de son impuissance présente qui calma sur-le-champ l'ingénieur général. Il prononça quelques mots inaudibles et on le libéra. Il se redressa et retrouvant une certaine morgue pria Gislake de s'expliquer.

— Je me suis rendu compte à l'atterrissage, hier, que l'avion avait tendance à pencher sur bâbord, et si je ne m'étais pas méfié nous aurions pivoté, lancés encore à trois cents kilomètres à l'heure au moment où nous touchions la piste. Le déséquilibre serait devenu catastrophique. L'appareil aurait basculé sur son aile, celle-ci aurait été arrachée et la carlingue aurait heurté violemment le sol, se déchiquetant avant que la vitesse ne soit réduite à zéro. Nous l'avons échappé belle et je ne suis pas sûr de renouveler cet exploit une seconde fois, tant au décollage qu'à l'atterrissage.

Maljory resta de marbre, mais Ann Suba qui commençait de bien le connaître comprit qu'il ne savait que dire, que faire. Et tout son entourage copiait son mutisme et son immobilité. Les cercles concentriques, gagnés à leur tour par une impression de malheur à venir, se figeaient, y compris celui le plus fourni des autochtones aux vêtements bariolés.

C'est alors que de l'aile bâbord provint une sorte de raclement. Une trappe s'ouvrit et une échelle télescopique descendit lentement vers le sol. Keverny rampa hors de cette trappe et l'emprunta avec précaution. Il s'arrêta à mi-

descente pour regarder tout ce monde rassemblé, eut une hésitation, sourit puis gagna le sol.

— J’ai trouvé, dit-il.

Gislake le regardait, la bouche et les yeux ronds. Keverny portait une combinaison blanche tachée d’huile et de graisse.

— Toute la nuit j’ai travaillé là-dedans, déclara-t-il à voix haute. J’avais l’impression que quelque chose clochait à bâbord et j’ai trouvé ce que c’était. Deux élingues d’un réservoir de carburant s’étaient relâchées, et si nous avions décollé elles se seraient rompues et nous aurions piqué du nez.

— Comment pouviez-vous le savoir ? s’étonna Maljory, incrédule.

— Je suis chef mécanicien et copilote, et j’ai bien senti que ça bougeait quelque part. Hier au soir j’ai décidé d’en avoir le cœur net. J’ai passé la nuit là-dedans et je vous le dis, c’est pas confortable du tout avec des entretoises, des élingues et tout un bastingue.

— Et vous avez effectué des réparations durant des heures, sans seulement une boîte à outils, sans besoin d’aide ?

Tranquillement Keverny défit le haut de sa combinaison et découvrit une ceinture chargée d’outils de toute nature.

— Les élingues étaient intactes, les ridoirs relâchés seulement, et j’ai pu travailler juste avec une clé anglaise. Je crois qu’on pourrait procéder à un essai, mais sans embarquer de passager.

— Bien sûr, ricana Maljory, vous, le pilote et peut-être Ann Suba ?

— Vous aussi si vous êtes prêt à risquer votre peau, lança Keverny un peu trop cavalier.

— Ma peau, comme vous dites, m’importe peu et je serai donc à bord avec trois de mes amis.

Ses amis n’étaient pas ceux de son entourage, mais trois des gardes du corps qui se figèrent au garde-à-vous.

— Comme vous voudrez, mais l’accord de notre pilote est indispensable.

— J’ai toute confiance en toi, dit Gislake, et nous pouvons effectuer un petit essai, on décolle, on fait deux petits tours et on revient se poser. Si tout va bien on poursuivra notre petite randonnée aérienne.

Ils paraissaient tout à fait d’accord ces deux-là, pensa Ann Suba qui se sentait quelque peu isolée. Sa seule certitude était que jamais ces deux élingues ne s’étaient relâchées. Keverny avait consciencieusement sali sa combinaison, mais n’avait rien fait d’autre que de rentrer en contact avec Lien Rag. Elle savait même désormais comment il procédait. Il utilisait cette trappe

de l'aile pour pénétrer dans les arcanes de l'appareil. Depuis l'intérieur de l'aile ils avaient dû installer un passage secret pour pouvoir se rencontrer. Elle pensait que c'étaient les réservoirs clandestins qui avaient provoqué ce ballant suspect. Peut-être que celui de bâbord n'avait pas la même quantité d'huile que celui de tribord. Pour garder l'équilibre ils devaient être les deux sollicités en même temps, et les vannes électroniques étaient là pour qu'aucune différence de poids ne se produise.

Au moment où elle embarquait, Maljory, avec une galanterie ironique, lui assura qu'il préférerait qu'elle reste à terre :

— Je ne voudrais pas vous entraîner dans une catastrophe, si celle-ci devait se produire, ma chère voyageuse. Vous êtes tellement précieuse que ce serait un crime de vous mettre en danger.

— Je ne suis pas plus importante que vous, voyageur Grand Maître.

— Vous êtes irremplaçable, ce qui n'est pas mon cas.

Son entourage qui l'accompagnait jusqu'à l'escalier d'accès murmura des protestations, mais il escalada les marches, disparut à l'intérieur de l'appareil. Ils durent tous s'éloigner au maximum.

Ann Suba fut soudain envahie d'une grande impression de tristesse. Elle pensait que ses deux compagnons allaient profiter de l'occasion pour s'enfuir. Keverny disposait d'une arme avec laquelle il n'hésiterait pas à abattre les trois gardes du corps. Il préserverait la vie de Maljory, mais en ferait un otage. S'il avait rencontré Lien Rag durant la nuit au sujet du déséquilibre du dirigeavion, celui-ci avait pu révéler l'existence des réservoirs auxiliaires clandestins. Étaient-ils ennuyés qu'elle ait été écartée par Maljory, persuadé que sans elle ses deux suspects ne tenteraient pas une éventuelle désertion ? Maljory se trompait, Gislake aimait trop son dirigeavion pour le laisser aux mains des Aiguilleurs et Keverny, d'un esprit encore plus rebelle, n'hésiterait pas une seconde. S'ils réussissaient dans leur folle entreprise, qu'adviendrait-il d'elle, Maljory disparu ?

Et soudain elle comprit que cette histoire de déséquilibre et d'élingues faisait partie d'un plan préconçu. Ils connaissaient l'existence de cette réserve d'huile.

CHAPITRE 13

— Non, ma chère fiancée, vous ne pouvez rester dans vos paperasses et laisser Toz sans votre compagnie. Il est amoureux de vous, et ne travaille pour nous que parce que vous êtes à proximité. Cette opération que nous allons entreprendre sur cette immense réserve de matériel ferroviaire est trop importante pour que nous ne prenions pas toutes les mesures, même les plus étonnantes, comme celle qui consiste à laisser ce brave pilote se bercer d'illusions. Il s'imagine qu'il pourrait roucouler tranquillement avec vous, voire peut-être envisager de s'enfuir en vous enlevant ? Mais nous veillerons à ce qu'il ne puisse mettre son projet à exécution, et même nous saurons l'en décourager.

— Si vous vous montrez trop sévère, il est assez cabochard pour refuser ensuite de piloter malgré les menaces. Je le connais assez pour l'affirmer.

— Ne vous inquiétez pas, nous avons déjà prévu un dispositif qui lui conviendra parfaitement et qui, peut-être, nous permettra d'envisager un avenir plus serein en ce qui le concerne.

Intriguée, elle préféra cependant ne pas demander de précisions. Lon Kwantu, par contre, l'assura de sa grande admiration et de sa profonde satisfaction :

— Vous effectuez un travail énorme et je suis vraiment enchanté de voir que notre grand projet, couvrir une bonne partie de l'ancienne Mongolie avec nos réseaux, est déjà en si bonne voie.

— Sur les plans, précisa-t-elle.

— Oui, mais les contacts que vous avez avec les chefs des petites tribus sont d'une grande habileté, et ces braves gens sont tout à fait séduits par votre accueil et votre gentillesse. Ils n'ont pas l'habitude, eux qui ne sont à la tête que de quelques dizaines de bergers, d'être aussi bien considérés. Ils sont flattés, et la pensée qu'une ligne de chemin de fer traversera prochainement leur petit territoire les rend fous de joie.

Elle restait sur ses gardes, mais Lon paraissait sincère. Depuis qu'elle avait en partie décidé que son avenir était peut-être plus assuré dans cette région que dans la Patagonie occidentale, elle s'attachait de plus en plus, non seulement à ses travaux, mais aussi aux gens qui l'entouraient, à tous ceux qu'elle devait diriger, affronter, avec qui elle partageait le mouton et le riz sous des yourtes lamentables, parmi des dizaines de gosses dépenaillés mais joyeux.

— Si je n'étais pas la fiancée d'un grand seigneur de la guerre, dit-elle intentionnellement, je n'aurais pas bénéficié de tant de facilités. Mais je dois vous avouer que j'aime ce que je fais, et même que ça me passionne.

— Nous pourrions donc envisager le mariage pour les mois qui arrivent, ceux du printemps, bien que le froid revienne et couvre la steppe de glace.

— J'en serais heureuse, s'entendit-elle dire.

Et lorsque Lon la quitta, elle se demanda si c'était bien elle qui avait fait cette déclaration inouïe. Comment pouvait-elle envisager de devenir l'épouse d'un vieillard impuissant qui déjà la faisait surveiller étroitement ? Comment pouvait-elle envisager de renoncer au corps des hommes, surtout à ceux des guerriers de ce pays, si beaux, si athlétiques ? Elle laisserait Toz gamberger tout son saoul sur leur éventuelle fuite future, alors qu'elle deviendrait une épouse enviée mais malheureuse. Frustrée ?

Bien sûr, la Patagonie occidentale lui paraissait lointaine et beaucoup plus dangereuse que ce pays. Même si elle était un jour accusée d'adultère, car elle pensait qu'elle finirait par tromper Lon, elle aurait vécu des moments agréables. Là-bas, elle serait toujours sous la menace d'un Mataxa et aussi de la Caste du Sud. Mataxa ne renoncerait jamais à se venger. Elle avait froidement assassiné les jumelles maquerelles qui la contraignaient à se prostituer, et il ne le lui pardonnerait pas. Marina Estaban lui avait promis une protection policière, mais elle ne lui faisait pas entièrement confiance. Cette jolie jeune femme amoureuse de Lien Rag lui avait proposé une fortune si elle ramenait un dirigeable à Punta Arenas. Elle tiendrait sûrement parole, mais peu à peu la protection policière diminuerait de vigilance, disparaîtrait complètement et elle aurait tout à craindre de Mataxa et des siens. Même après des années apparemment tranquilles.

Toz réussit à la voir dans sa yourte de travail, un soir où, les employés étant partis, elle travaillait seule.

— Nous nous envolons dans quatre jours. Nous serons nombreux au départ avec ces ouvriers chargés de fixer les élingues sur la première locomotive à gruter, mais nous nous arrangerons. Nous serons seuls avec les stagiaires et je me charge d'eux. En vérité, c'est toi qui les obligeras à pénétrer dans une cabine où nous les enfermerons jusqu'à ce que nous puissions les larguer au-dessus d'un endroit satisfaisant, en dehors des localités et des réseaux. Je sais que tu peux te servir d'un pistolet mitrailleur et que tu ne manques pas de sang-froid quand c'est nécessaire.

— Que feras-tu de Qan qui nous accompagnera ?

— Celui-là je le liquide. De la sorte nous n'aurons pas la possibilité de nous rendre en cas de gros ennuis. Nous serons forcés d'aller jusqu'au bout de notre plan.

— C'est ton plan, pas vraiment le mien.

Il s'énerva, lui fit remarquer que depuis quelque temps elle était réticente. Elle faillit lui répondre qu'elle se trouvait très bien dans la situation actuelle et qu'elle était même prête à épouser le seigneur de la guerre Kwantu. Mais elle n'en fit rien. Il partit furieux et elle resta à sa table de travail, réfléchissant. Toz la gênait de plus en plus.

CHAPITRE 14

Une nuit, le train-palais de la junte de Bakouninograd s'embrasa spontanément et les quelques personnes qui dormaient-là n'eurent que le temps de s'enfuir. La population de la station essaya d'approcher du sinistre, mais les sections de la Sécurité l'en empêchèrent. La plupart des habitants entretenirent l'espoir que quelques-uns de leurs terribles dirigeants n'aient pu se sauver à temps. Mais dès le lendemain les cinq membres de la junte apparurent sur les grands écrans installés sur les quais, ainsi que sur les postes de télévision individuels, et furent unanimes à déclarer que l'incendie était dû à des malfaçons et que les ouvriers chargés de l'entretien seraient sanctionnés. Autrement dit les malheureux seraient emprisonnés pour de longues années et certains seraient sûrement exécutés.

Le lendemain de cet incendie, Kurty se présenta chez Letton Frikla. Les vigiles l'escortèrent jusqu'au vieillard, sans chercher à masquer leur haine. L'infirme, dans son fauteuil, lui apparut comme encore plus délabré.

— C'est vous qui avez détruit le train-palais du gouvernement ?

— Bakounine n'aurait jamais accepté un gouvernement, fût-il démocratique, lui répondit Kurty. Vous usurpez une idéologie que vous n'avez même pas essayé de comprendre, tant votre soif de pouvoir était grande. Ce train-palais volé dans une autre province de la Transeuropéenne devait disparaître, comme vont disparaître les cinq membres de cette junte ignoble.

— Toute cette horreur pour venger une putain sans conscience qui exploite le peuple bien plus que ceux que vous condamnez.

— La Machine recherche la vengeance, alors que moi je veux libérer les habitants de Bakouninograd de ces cinq tyrans. Vous avez une belle occasion de vous en tirer en bonne santé, si vous acceptez de collaborer avec moi. Sinon je trouverai autre chose.

Le vieillard roula vers sa réserve d'alcool et se prépara un verre, sans en proposer à Kurty.

— Vous n'êtes pas curieux de savoir quel sera votre rôle futur ? Futur, mais immédiat. Vous allez suggérer aux cinq tyrans de venir vous rencontrer ici, car vous avez une communication importante à leur faire.

— Ils ne viendront pas.

— Vous saurez les convaincre.

— S'ils viennent ici, ils seront arrêtés et jugés. Le pouvoir de la River Station Company veut récupérer l'ancienne GSS depuis toujours, et mes amis se méfient.

— Que proposez-vous ? Je vous échange leurs vies contre votre tranquillité dans ce beau train d'habitation luxueux, GSS libérée, vous n'aurez plus rien à craindre de moi ou de la Locomotive.

— Je ne suis pas prêt à vous accorder ma confiance. Ils ne viendront pas, mais vous, vous pouvez aller chez eux.

— Et tomber dans un piège que vous et vos complices auriez préparé ? Je suis désolé, mais vous n'avez que quelques heures à profiter de ce merveilleux train d'habitation. Juste quelques heures, le temps de vous réfugier dans un traintel de deuxième classe. Si vous choisissez un train-palace, nous le détruirons. Vous n'avez désormais plus le droit de vivre aussi somptueusement. Autre chose, soit vous licenciez la plus grande partie de vos hommes de main, soit ils connaîtront un sort fatal. À vous de choisir. Je vous recommande le traintel du quai des Souvenirs.

— Quoi, ce cloaque, vous n'y songez pas ?

— Mais si, ces quelques heures que je vous donne, ce sursis s'achèvera quand la nuit tombera.

— Comment avez-vous pu, depuis Jurassic Company, détruire le palais gouvernemental de Bakouninograd ? N'allez pas me dire que c'est grâce à ce satellite qui serait encore exploitable deux millénaires après sa mise en orbite, je ne vous croirai pas. Votre Locomotive pirate a forcément quitté la Jurassic pour se rapprocher de Bakouninograd. À l'insu du gouvernement de River Station. Vous allez au-devant de gros ennuis.

— Nous avons passé un accord avec ce gouvernement, fit Kurty tranquillement. Dernièrement, j'ai eu une rencontre secrète. En échange de la destruction du régime autoritaire de cette Compagnie, nous aurons le droit de séjourner ici. Six mois durant. Bien entendu, je les ai mis au courant de votre véritable rôle dans cette concession. Ils se doutaient vaguement que vous n'étiez qu'un vulgaire espion et non un réfugié, mais ne pensaient pas que vous prépariez la déstabilisation de cette Compagnie.

Le vieillard se mit à hurler que jamais il n'avait eu cette intention, et alertés par ses cris, trois de ses hommes pénétrèrent dans le compartiment-salon, braquant leurs armes sur Kurty.

— Retirez-vous, lança-t-il sur le même ton furieux. Je vous appellerai, si j'ai besoin de vous.

Puis d'un ton plus calme :

— C'est vous qui avez inventé ça. Il n'a jamais été question que nous

interventions ici, mon rôle était de prévoir suffisamment à l'avance les intentions du gouvernement de River Station. Nous savons qu'ils veulent annexer l'ancienne GSS, mais ils attendent le moment favorable. Nous ne sommes pas assez puissants pour envisager une invasion de cette Compagnie.

— Le nombre de réfugiés, plus ou moins clandestins, se monte à plusieurs milliers, et la plupart sont venus pour renverser le gouvernement actuel. Ils ont été envoyés par vos cinq dictateurs, mais leurs familles sont retenues comme otages à Bakouninograd. Ils sont donc forcés à faire un travail détestable. Et c'est vous qui chapeautez ces activités, fournissez l'argent.

— Je ne peux accepter vos conditions. Je veux rester ici le reste de ma vie qui ne s'annonce pas très longue. Je suis prêt à licencier les deux tiers de mes gardes du corps, mais c'est tout. En échange je peux vous livrer un secret que je suis le seul à détenir. Vous pourriez assez facilement mettre la main sur les cinq dictateurs que nous appelons là-bas les Anarques.

— Je vous écoute.

— Les Anarques se retrouvent tous ensemble une fois par semaine dans un lieu secret, pour rompre avec la vie austère, monacale qu'ils paraissent mener au vu et au su de la population. Mais chaque semaine ils rejoignent séparément un train mystérieux qui durant toute la nuit roule en dehors de la station, dans la concession qui s'étend autour. Ils y boivent, y rencontrent des filles superbes, mais également s'empoignent comme de vulgaires truands, la plupart du temps au sujet du partage des bénéfices. Bénéfices représentés par les taxes et les impôts. Je ne vous dirai le jour, puis le plan du trajet, que si j'ai votre parole que je peux vivre ici et garder le tiers de mon effectif de sécurité.

Kurty souriait avec une sorte de compassion.

— Et vous espérez me vendre ça ?

— Je vous assure que c'est la vérité.

— Comment l'auriez-vous su ?

— Le mécanicien de la locomotive de ce train de plaisir. C'est toujours le même et c'est mon neveu. J'étais surpris depuis des mois, du temps où je vivais à Bakouninograd, que chaque semaine il disparaisse tout un après-midi et toute une nuit. Il habitait non loin de chez moi et me rendait de grands services, vu mon handicap. À plusieurs reprises je l'ai appelé chez lui et sa femme m'a dit qu'il était indisponible comme chaque...

Il sourit.

— Je vous échange le jour contre la promesse que ce train d'habitation restera ma propriété.

— Trop cher. Disons que le jour représente cinq gardes du corps que vous pourrez employer à votre service.

— Le tiers, c'est dix gardes du corps, précisa Letton Frikla.

— Vous pouvez d'ores et déjà en conserver cinq si vous me dites le jour en question.

— Le mercredi.

— Maintenant, quai de départ et l'itinéraire.

— Ces deux données changent chaque semaine et même mon neveu n'en sait rien à l'avance.

— N'êtes-vous pas en train de tricher ?

Frikla sourit et fit pivoter son fauteuil dans un sens et dans l'autre, comme s'il s'amusa.

— Je suppose que vous avez résolu ce problème, dit Kurty, sans montrer l'agacement que ce mouvement de fauteuil lui procurait.

— Nous ne sommes que lundi, dit le vieillard, ce qui nous laisse bien du temps pour la discussion.

Kurty le quitta sans avoir rien obtenu d'autre de lui, sinon un rendez-vous pour le lendemain, mardi, il contacta la Locomotive, plus particulièrement le central des investigations extérieures qui, depuis le début de ses rencontres avec Letton Frikla, travaillait sur la biographie du bonhomme. Sur son mobile, il reçut toutes les indications utiles qu'il lut avec attention.

— Letton Frikla, directeur adjoint des services de la Traction de Grand Star Station du temps de la présidence de Floa Sadon, admis à la retraite juste avant la chute de celle-ci. Converti aux idées nouvelles des groupes révolutionnaires.

À sa demande, le central rechercha quelles étaient les attributions particulières de Frikla, et la réponse fut celle qu'il pressentait.

— Il dirigeait plus particulièrement le parc des motrices, qu'elles soient électriques, diesel ou vapeur. Il établissait ses plannings sur une semaine entière et selon la qualité des trains, choisissait la locomotive. Par exemple, les wagons de marchandises avaient droit à l'électricité, question de puissance facile à obtenir, les omnibus n'avaient droit qu'à la vapeur obtenue avec un charbon de très mauvaise qualité. Ou du bois des forêts subglaciaires.

— Peut-on savoir quelle était la qualité de ses relations avec le personnel ? Excellentes, assez bonnes, exécrables ?

— Excellentes, semble-t-il.

CHAPITRE 15

Leur rupture fut consommée lorsque Louria comprit qu'Harold raccompagnerait Movane à son traintel. Il ne passerait pas la nuit dans le train du ministère de la Recherche, dans la cabine qu'ils partageaient l'un et l'autre. Elle disposait de la sienne propre, mais la pensée d'y dormir seule, d'y passer la nuit à imaginer les amours de son amant avec cette fille la faisait grelotter. Elle alla dîner à la cafétéria, retourna dans son propre labo. Elle n'accepterait jamais ces opérations de charlatan auxquelles Harold Kowning accordait sa confiance. Quel naïf, voulait-elle penser, mais quelque chose persistait à lui souffler qu'elle était dans l'erreur avec son orthodoxie. Pourquoi délaissait-elle cette imagination qui lui avait permis d'identifier, comme étant un Bulb, cette nébuleuse, à laquelle ses collègues n'attachaient qu'une indifférence méprisante. Même Charlster avait fait la moue avant d'accepter la réalité.

Au bout de deux heures, elle décida de vérifier les connexions numérotées quatre et six, par pure curiosité se dit-elle. Mais tout de suite, quand elle eut la quatre sur l'écran, elle sut qu'effectivement il y avait anomalie et que celle-ci était difficile à repérer. Une anomalie qui agaçait plus la sensibilité que l'intellect pur et dur.

Elle finit par quitter son siège, trop nerveuse pour poursuivre ses investigations. Le virtuel la révoltait. Et pourtant au bout d'un quart d'heure elle était de nouveau devant son écran, fascinée. La connexion six lui procura, elle aussi, le même type de malaise. Elle ne pouvait en détacher les yeux, et pourtant si mentalement et en toute lucidité elle faisait le bilan des éléments de composition, elle ne trouvait rien d'insolite ou de superflu. Tout paraissait en ordre, mais l'ordinateur, quand on avait fait défiler les cinquante et une connexions sélectionnées, avait écarté ces deux-là.

L'appel du service de sécurité du sas la fit sursauta, comme surprise en pleine spéculation ésotérique.

— Edgon Kowning désire parler à son fils Harold Kowning. Nous lui avons dit qu'il était absent du train, mais il a décidé de vous demander audience.

— Je suis trop occupée pour... Non, laissez-le entrer. Dites-lui qu'il me trouvera dans mon propre laboratoire.

Elle appréciait le père d'Harold. C'était un escroc spécialiste des arnaques électroniques, mais peu important. Elle le trouvait réconfortant, plein d'humour et sans complications.

— Les fameuses connexions ? Oui, je sais, elles occupent mon fils et cette fille Movane. Hillary a renoncé pour accompagner sa petite à l'hôpital. Tuberculose, hein ? Elle n'en rate pas une, la pauvre.

Il approcha de l'écran qui présentait les éléments éclatés de la connexion.

— Vous savez ce que j'éprouve, maintenant et sans me laisser le temps d'analyser mon impression ? J'éprouve comme une nausée infime. L'impression que quelque chose me reproche d'avoir mangé trop goulûment. Or, je suis à jeun.

Louria apprécia cette analyse brute, car c'était ce qu'elle ressentait aussi.

— Il n'y a pas qu'une énergie électronique là-dedans. On dirait qu'il y a plus que ça. J'ai l'impression que ça palpite de vie quelque part. Mais je ne parviens pas à voir où.

— Vous parlez de nausée, moi j'éprouve un trouble, mais qui effectivement pourrait être de la nausée. Harold m'avait communiqué l'image éclatée de la six et de la quatre, et j'ai soudain éprouvé le besoin de venir ici pour les contempler en vrai.

Il s'assit devant l'écran et utilisa la loupe pour vérifier tous les éléments un par un. Il marmonnait entre ses dents et elle lui demanda ce qu'il disait.

— On dirait qu'il y a là-dedans une sorte de désespoir.

— Je ne comprends pas.

— Notre sentiment de nausée viendrait d'une impossibilité à porter secours à quelqu'un... Ou à quelque chose.

— Comment peut-on porter secours à quelque chose, voyons ? protesta-t-elle.

— Toujours aussi réaliste, pas vrai ? Et pourtant vous êtes aussi atteinte par ce sentiment. Je ne dis pas que c'est un sentiment d'impuissance, pas du tout. Au contraire, en ce qui me concerne j'éprouve une sorte de culpabilité d'être incapable de déchiffrer un appel déchirant. Voilà le mot, déchirant.

— N'exagérez-vous pas un brin ?

Il se leva, recula jusqu'à la porte. Elle crut, désolée, qu'il se fâchait et allait partir, mais il ne quitta pas le labo, contemplant l'écran.

— Si je m'éloigne, je n'éprouve plus rien, donc c'est un appel extrêmement faible et c'est ce qui est significatif, car d'après Harold son propre malaise restait aussi évident quand il s'éloignait de plusieurs mètres. Pour ne plus l'éprouver, il devait quitter le labo et cela pas plus tard qu'hier. Donc j'en déduis que cet appel au secours faiblit de plus en plus.

— Maintenant, se moqua-t-elle, il s'agirait d'un SOS lancé par une des

particules évoquées par Movane Marqua ?

— Ma chère Louria, vous êtes irrémédiablement terre à terre et ne pouvez accepter l'irrationnel. Mais ce que vous refusez est là, et je suis même sûr que ce n'est pas aussi irrationnel que vous le pensez.

— Bon, d'accord, je fais un effort, mais c'est quoi ?

— Nous le savons tous, un virus qui depuis toujours fut introduit dans le système informatique terrestre, certainement même avant la glaciation. Ce virus a été enfoui avec tout le reste, avec les logiciels et toute la batterie électronique qui faisait partie du système. Il a survécu, je ne sais pourquoi, et a contaminé de plus belle le système quand nous l'avons exhumé des GED et des GID. Des gisements économiques diversifiés pour le matériel, des gisements intellectuels pour la compréhension littéraire.

— Un virus qui serait en train de mourir ?

— C'est cela même.

— La seule façon de le faire mourir, c'est de supprimer l'énergie qui l'alimente.

— Quel type d'énergie a pu maintenir en vie ce virus enfoui sous des mètres et des mètres de glace ? Vous savez très bien qu'il n'y en avait pas le moindre milliwatt ?

— C'est bien pourquoi votre théorie est fausse. Ce virus a hiberné.

— Je ne vous le fais pas dire.

Elle rougit violemment de s'être laissé entraîner à utiliser des mots concernant surtout des êtres vivants, et non un bug virtuel.

— Je ne devrais pas utiliser ce mot d'hiberner, mais le virus fut mis en sommeil, en quelque sorte, non alimenté il ne réagit plus.

— Dans le langage commun, un virus c'est bien une bactérie ? Un microbe ?

— Oui, et après ?

— Imaginez que les logiciels, les e-gènes d'Altaï aient obtenu dans leurs recherches un microbe capable de s'accrocher à un microprocesseur, à une puce, à n'importe quel assemblage électronique et y trouve sa substance même.

— Le délire de Movane Marqua nous gagne tous, et nous finirons tous en asile psychiatrique sous peu.

— Vous avez étudié l'histoire des laboratoires lunaires installés avant la glaciation. Pourquoi ce choix ? Parce que les recherches qui s'y déroulaient étaient extrêmement dangereuses et ne devaient sous aucun prétexte produire

des virus nuisibles pour l'humanité. Le vecteur principal d'une épidémie, c'est tout de même l'atmosphère, et la Lune n'en avait aucune. C'était un milieu neutre, favorable à des expériences effrayantes.

— Et vos savants lunaires auraient trouvé des virus capables de se nourrir de puces, par exemple ?

— Pas exactement. Peut-être faudrait-il recomposer l'une de ces connexions, rassembler les éléments dans leur support. Si par hasard, une fois cette reconstitution faite, nous n'éprouvions plus cette étrange sensation proche de la nausée et suscitant un sentiment de culpabilité...

— Deux choses différentes, l'une physique l'autre mentale.

— C'est vrai, un appel au secours peut engendrer les deux. Où se trouve donc cette connexion décortiquée dont nous n'avons sous les yeux que les images ?

— Dans le labo central où des techniciens électroniciens les ont toutes les deux démontées.

— En ce moment ils sont rentrés chez eux et il n'y a personne. M'aiderez-vous à la recomposer pour que nous puissions en avoir le cœur net ? D'accord, ma théorie est farfelue, mais pourquoi ne pas la mettre en pratique ? Vous cafouillez depuis des jours et des jours sans obtenir le moindre résultat.

— Je vous suis. Mais je n'y connais rien en démontage et remontage de ces choses-là.

— Faites-moi confiance.

Il fallut faire appel au chef du service de sécurité pour déverrouiller le labo-atelier des électroniciens, et Louria dut, malgré son titre de directrice, signer une décharge en l'absence d'Harold, le véritable patron du train-laboratoire annexé au train du ministère de la Recherche et de la Réforme universitaire.

Les connexions quatre et six étaient évidemment décortiquées et mises dans un réfrigérateur.

— Je suppose qu'Harold ne sera pas très satisfait en apprenant ce que nous avons fait, mais je n'ai pas envie de le déranger en ce moment.

— Bien entendu, vous êtes le complice de ses infidélités parce que vous avez l'impression de vous retrouver un peu dans le comportement de cavaleur de votre fils.

— Pas du tout, et en vérité je ne l'approuve pas du tout, mais vous avez tout fait pour qu'il en arrive là. Je ne vais pas faire votre procès, mais vous savez fort bien ce que je veux dire par là. Maintenant nous allons travailler, vous et moi, en essayant d'oublier nos problèmes sentimentaux.

CHAPITRE 16

Le dirigeavion roulait vers le bout de la piste et son nez commençait de se soulever. Dans la foule chacun retenait son souffle, y compris les gens rassemblés plus loin, au-delà des cercles de sécurité, et qui pourtant ignoraient que l'appareil pouvait à tout instant basculer sur la gauche, pivoter et s'écraser dans les serres voisines.

Ann Suba n'avait jamais éprouvé à tel point ce sentiment de solitude totale, sans espoir, désespérante. La cohorte des ingénieurs Aiguilleurs fidèles à Maljory se tenait loin d'elle, comme si elle était une pestiférée, et les gardes ne lui avaient jamais adressé la parole. Elle ne savait même pas où elle se trouvait, le nom de cette localité ayant été tenu secret par ordre de l'ingénieur général qui pensait ainsi empêcher le pilote et le chef mécanicien de s'orienter. Il était assez stupide pour le croire, alors que l'un et l'autre disposaient à bord de quoi faire un point excessivement précis.

Les poitrines se libérèrent toutes en même temps, en un grand soupir, dans une multitude d'haleines blanchies par le froid expulsées des milliers de bouches. Puis ce furent des cris, des bravos, et les Aiguilleurs se regardèrent en souriant, mais plusieurs restaient graves. L'appareil fonçait droit devant lui, Ann Suba savait que c'était le sud, et il prenait de la vitesse. Ainsi allégé il pourrait facilement atteindre les huit cents kilomètres à l'heure.

Voilà, pensa-t-elle, ils s'enfuyaient. Keverny avait dû mettre en joue Maljory et son entourage. Au besoin il avait peut-être abattu quelques récalcitrants, elle l'en sentait, sinon capable mais bien décidé à le faire en cas de danger. Elle imaginait Gislake aux commandes, ivre de liberté, l'ayant complètement oubliée. Elle avait cru le soumettre à son art d'amoureuse expérimentée, mais son amour du dirigeavion était le plus fort.

Les acclamations avaient cessé, et maintenant chacun tendait le cou pour essayer de suivre encore le point noir qui s'enfuyait vers l'horizon bas. Côté Aiguilleurs il y eut des mouvements divers, des chuchotements. Eux aussi commençaient à craindre ce dont Ann Suba était pleinement certaine.

L'un des ingénieurs, sanglé dans son uniforme noir et argent, s'approcha d'elle. Elle se rappelait vaguement son nom, Petterson. Oui, c'était cela, Grand Maître en second Petterson.

— Voyageuse Suba, avez-vous remarqué une anomalie lors du décollage de cet appareil ?

— Pas la moindre. Le ballant a été supprimé.

— Le pilote a-t-il pu s'en rendre compte assez rapidement ?

— Je le pense.

— Alors pourquoi s'éloigne-t-il jusqu'à disparaître totalement ? Notre système de localisation l'a perdu, et a dû passer le relais à un autre radar situé à deux cents kilomètres. En un quart d'heure cet appareil a presque franchi cette distance. Ne trouvez-vous pas que c'est tout à fait inutile d'aller aussi loin ?

— C'est le Grand Maître qui donne ses instructions à bord du dirigeavion, moi je suis restée à terre.

Il resta un peu coi, puis lui tourna le dos pour rejoindre ses compagnons.

Que pouvaient-ils faire ? Prévenir les stations les plus lointaines ? Mais aucune n'était équipée de DCA, certainement. Durant la guerre entre les Aiguilleurs et les troupes de Lienty, la Caste s'était rapidement adaptée au tir contre les hydravions qui bombardaient ses positions, mais c'était plus au nord, dans une zone bien délimitée. Et le dirigeavion était en ce moment en train de foncer vers le sud, vers la Patagonie, à des milliers de kilomètres de là. À bord, s'ils n'étaient pas ligotés à leur siège, les Aiguilleurs, y compris Maljory, étaient morts. Pourquoi ce dernier aurait-il été épargné ? Peut-être pour lui arracher des précisions sur la disparition de Lascasas, son chef suprême.

Et Lien Rag ? Se doutait-il qu'il était malgré lui entraîné dans une tentative d'évasion ? Depuis les profondeurs de sa cachette, pouvait-il s'en rendre compte ? Cette fuite ne signifiait-elle pas la fin de ses ambitions folles ? Comment réagirait-il dès qu'il comprendrait que ses anciens amis, Keverny et Gislake, le trahissaient pour rejoindre la liberté ?

Elle vit les gardes manœuvrer de façon à former un cercle autour d'elle, un cercle de grand rayon, mais dans lequel elle était tout de même prisonnière. Le Grand Maître en second, Petterson, peut-être nouveau responsable au bénéfice de l'âge ou de sa longévité dans la fonction, venait de prendre cette décision conservatoire, mais qu'aurait-elle pu faire ? Croyait-il, cet imbécile, qu'elle allait se mettre à courir pour se réfugier où ?

Et puis elle réalisa qu'il y avait toute cette foule composée surtout d'indiens et de métis, qui en quelque sorte encerclait elle aussi le terrain, les installations et la petite troupe d'Aiguilleurs. Pour la Caste ils représentaient désormais une énigme dangereuse, car dans le nord ils avaient combattu avec acharnement et continuaient à le faire pour conserver leur liberté. Ils avaient maintenu les frontières de leur territoire après le départ des troupes de Lienty. Ce dernier leur avait laissé des armes plus sophistiquées que celles qu'ils détenaient clandestinement. Ils disposaient de trains, et surtout d'un pays gros producteur de vivres.

Les gardes Aiguilleurs venaient de prendre leurs armes en main. Certains étaient équipés de pistolets mitrailleurs de modèle classique, d'autres de mitrassiles de format réduit. Les trois quartiers-maîtres de commandement disposaient de rayonnants paralysants.

Pour l'instant, aucune décision n'avait été prise et la scientifique commençait de comprendre pourquoi. Ce terrain d'atterrissage avait été aménagé dans une zone isolée, très loin d'une agglomération, en pleine campagne au milieu d'une population autochtone paysanne. Maljory avait ordonné que l'atterrissage et le décollage s'effectuent dans la plus grande discrétion vis-à-vis des stations où le corps des Aiguilleurs était grandement représenté, avec certainement des éléments restés fidèles à Lascasas et aussi des impératifs de la CANYST.

Et dans cette solitude n'existait aucun moyen de transport suffisant pour évacuer tous ceux que le dirigeavion avait déposés là. Les quelques officiels venus rencontrer Maljory avaient utilisé leurs draisines personnelles, trop petites pour embarquer la quarantaine de personnes quelque peu désorientées. Peut-être que Maljory avait prévu tous les détails d'un atterrissage et d'un décollage, mais avait négligé les aléas de l'aventure. Méfiant de nature, même obsédé par le soupçon, il n'avait pas un instant pensé que les circonstances le livreraient corps et biens à ces deux personnages qu'il méprisait quelque peu. Il avait laissé Ann Suba en otage, mais n'avait pu faire moins que d'embarquer dans un appareil qui pouvait à tout instant s'écraser au sol. Le matin même, en arrivant sur le terrain, il ne se doutait pas que Gislake commencerait par refuser l'envol, que Keverny trouverait l'origine du ballant, et que par précautions il devrait laisser à terre les trois quarts de ses effectifs, en sus de la scientifique. Maintenant, s'il était encore en vie, il devait apprécier amèrement l'astucieux plan utilisé par le pilote et le chef mécanicien.

— Voyageuse Ann Suba, avez-vous une idée de ce qui se passe en ce moment dans cet appareil que vous connaissez bien, puisque vous en êtes l'instigatrice ?

— Instigatrice, protesta-t-elle, vous voulez dire la créatrice. Ce mot d'instigatrice laisse supposer que je me suis livrée à une opération délictueuse et que j'ai enfreint des lois précises.

— Exactement, voyageuse, les lois de la CANYST.

— Je vous fais remarquer que si vous me reprochez le dernier travail que j'ai effectué sur cet appareil, c'est sur ordre du Maître Suprême Maljory, lui-même.

— Maître Suprême par intérim, dit Petterson, de plus en plus rigide dans son uniforme, le regard haineux derrière sa cagoule antifroid.

— Les doutes vous rongent-ils Grand Maître en second, que vous vous

rappeliez que la CANYST a encore quelques fidèles ? Pourtant vous avez été l'un des plus proches collaborateurs de voyageur Maljory.

— Répondez à ma question sans autre commentaire. Que peut-il bien se passer en ce moment dans cet appareil ?

— Je l'ignore. Est-ce que les radars le suivent encore ? Peut-être que le pilote s'est illusionné sur la disparition du déséquilibre et qu'ils ont dû faire un atterrissage de fortune quelque part, voire se sont crashés.

— Notre radar, ici, les a perdus, fit Petterson sèchement.

La parabole était installée sur un vieux wagon faisant partie des bâtiments de cet aéroport minable.

— Il est possible, poursuivit-elle pour gagner du temps sans même savoir ce qu'elle en ferait, que le pilote et le chef mécanicien aient décidé de poursuivre le vol pour vérifier certains points du fonctionnement de l'appareil. Que ce soit les trains ou les appareils volants, il y a toujours des problèmes.

— Bientôt ils manqueront d'huile pour le retour. Nous avons calculé la quantité exacte pour franchir au maximum les cinq cents kilomètres qui nous séparent de la prochaine étape. Puisque notre radar ne porte qu'à deux cents kilomètres, votre dirigeavion les a dépassés, et je me demande si leur retour sera possible.

— Je crains que non, dit-elle, dans le but de l'amadouer, mais il restait plein de morgue et n'ouvrait que très peu les lèvres pour en laisser glisser les paroles, comme s'il répugnait à ce qu'elles soient destinées à cette femme suspecte.

C'est alors qu'un Aiguilleur très agité arriva en courant, mais fut intercepté par les gardes. Il se mit à crier :

— On a le truc à nouveau sur l'écran.

Tout d'abord soulagée, Ann Suba se demanda ce qui était advenu de Keverny et surtout de Gislake. Ils avaient certainement raté leur coup et avaient dû rebrousser chemin sous la contrainte. Qu'advierait-il d'eux et aussi d'elle ?

CHAPITRE 17

Très vite elle se rendit compte que les visites de Toz s'espaçaient, et que s'il était forcé de venir sous la yourte où elle travaillait, il ne cherchait plus à lui parler en aparté. Il ne venait que pour recevoir les instructions et surtout préparer le grand voyage jusqu'à ce dépôt ferroviaire, mais sans faire une quelconque allusion à leur projet de fuite. Intriguée, ce fut elle qui un soir réussit à le coincer dans une ombre entre les yourtes, pour lui rappeler qu'ils devaient s'enfuir tous les deux en Patagonie. Elle n'y songeait guère, mais ne pouvait supporter que Toz, de son côté, semble se résigner comme il paraissait également ne plus éprouver de désir pour elle. Et ça, elle jugeait que c'était inadmissible de la part d'un homme qu'elle faisait attendre depuis des années.

— Tout est prêt ? lui demanda-t-elle, alors qu'ils étaient à côté de l'enclos des chameaux.

Leur odeur forte les drapait de façon assez déplaisante et il lui reprocha d'avoir mal choisi l'endroit.

— Justement personne ne vient par là, leur fumier est entassé derrière toi.

— C'est dangereux de nous isoler, si nous étions surpris...

— Je t'ai posé une question, est-ce que tout est prêt pour notre projet ? Tu ne comptes pas tout de même rester pilote grutier toute ta vie ? Car les Kwantu te réservent ce rôle, transporter des éléments ferroviaires encore de longues années, des dizaines d'années, car leurs réseaux se répandront sur toute la Mongolie et même au-delà ? C'est ça ton ambition actuelle ? Tu as peur ou quoi ?

Il protesta vaguement, puis à voix presque inaudible dit qu'ils n'avaient pas assez bien préparé leur projet et qu'ils devaient refondre le tout pour ne prendre aucun risque.

— Tu es vraiment un froussard, lui dit-elle, incapable de te lancer carrément dans une telle aventure. Je me souviens de ton attitude, quand nous avons atteint la banquise de la mer de Weddell où j'avais une réunion avec les différents représentants de l'hémisphère Sud. Tu aurais pu décider de rester sur place, de ne pas rejoindre la Compagnie du Consortium des Bonzes, mais ton caractère pusillanime l'a emporté sur le désir que tu avais de rester avec moi.

Il l'injuria et s'en alla. Elle ne pouvait lui courir après, mais elle était tout de même vexée. Elle se souvint que son futur époux, Lon Kwantu, avait parlé

d'un procédé pour contraindre Toz à rester sur place et à continuer de gruter des locomotives, des rails, des wagons, une partie de sa vie.

Ce ne fut que lorsque la grande expédition vers le sud-est de la concession de China Voksal fut prête, qu'elle comprit comment les Kwantu s'étaient débrouillés avec Toz. Il y avait dans l'équipage une stagiaire de plus, une très jolie fille qui n'avait rien d'une Mongole. Elle était grande, avec une peau très blanche et des yeux bleus. Elle venait, lui dit-on, du Caucase.

— Le pays des plus belles femmes du monde, affirma Qan, quelque peu muflé, en la regardant. Et de plus elle montre une véritable volonté pour le pilotage du dirigeable. Elle dispose déjà d'un capital de connaissances scientifiques excellent et nous pensons que bientôt elle pourra se débrouiller seule avec un appareil. Dans ce cas, nous en reconstituerons un autre qui nous permettra de parcourir les réseaux de façon plus confortable qu'en train. Et du ciel nous pourrions mieux étudier la configuration des terrains pour de futures implantations.

Lorsqu'elle embarqua pour l'expédition secrète, elle découvrit que cette fille, Olga Lubianova, se tenait aux côtés de Toz et surveillait les filtres à hélium, un poste qu'elle aurait pu également tenir. Le pilote lui adressa à peine un sourire indifférent et elle préféra se retirer dans sa cabine. Mais au bout d'une demi-heure, elle ne put résister à sa curiosité et réapparut.

Les autres stagiaires la regardaient en se moquant dans une langue proche du mongol officiel, mais appartenant à l'un de ces idiomes de la région. Elle essaya de ne pas y prêter attention, mais c'était assez agaçant, et lorsque Qan sortit de sa cabine il lui sembla que son sourire se nuancait d'une ironie insupportable.

— Que pensez-vous de cette nouvelle stagiaire, ma chère ? Elle est passionnée par la conduite de cet appareil, contrairement à nos stagiaires qui sont assez rétifs. Que voulez-vous. Ils sont tous nés durant le réchauffement, alors que les trains et tous les systèmes mécaniques, scientifiques, informatiques avaient disparu. Ils appartiennent à des tribus riches, mais n'ont appris qu'à monter à cheval, tirer à la carabine, et savent mener un troupeau, traire une brebis ou une chamelle, mais c'est tout. Nous les avons trop brutalement transplantés à bord de ce dirigeable, mais ils n'en ont tiré aucun profit. Pourtant ils ont lu les descriptifs, les instructions spécifiques, mais en vain.

— Comment une Caucasienne peut-elle se trouver dans cette région ? s'étonna-t-elle, en essayant de cacher son ressentiment.

— Sa famille y vivait depuis de longues années, et quand le réchauffement est venu elle a décidé de rester. Le père était le plus important chef de station de la Mongolie extérieure. Quand il mourut, la mère rejoignit l'ancienne Sibérienne, mais Olga préféra rester à l'université pour enseigner. Au bout de

deux ans elle avait décidé de rejoindre China Voksal où on lui proposait une chaire de sciences physiques, mais nous avons su l'intéresser à notre projet, et la voilà désormais incorporée à l'équipage.

La nuit arriva brusquement, comme toujours, et dès lors le pilotage devint encore plus difficile. Songe était assez forte pour calculer les positions géographiques, mais apparemment Toz n'avait pas besoin d'elle. C'était un pilote hors pair et elle le reconnaissait volontiers, même si l'homme ne l'intéressait que médiocrement. Du moins jusqu'à ce que cette créature trop belle et trop jeune ne se trouve soudain à ses côtés. Du coup elle ne savait plus si elle avait réellement envie de rester auprès des Kwantu et d'épouser l'aîné des deux frères. Bien sûr, la Patagonie occidentale était une terre dangereuse pour elle, à cause de ce Mataxa qui ne renoncerait jamais à se venger, mais avec l'aide de Marina Estaban elle pourrait peut-être assister à son arrestation et même à sa liquidation. La livraison du dirigeable lui rapporterait une véritable fortune, et pour cause. Dans sa rivalité avec la Patagonie orientale, le président Reiner l'emporterait grâce à ce moyen exclusif de transports. Un appareil capable d'emporter cinq cents tonnes de marchandises pouvait bouleverser l'économie d'un pays en servant de modèle pour la construction de plusieurs autres engins. Et en cas de conflit, malgré leur vulnérabilité, ils pouvaient ravitailler les troupes où qu'elles soient.

Elle pourrait prélever sur cette somme importante de quoi payer des tueurs à gages qui se chargeraient de l'élimination de Mataxa. Ce dernier disparu, il serait peu probable que la Caste du Sud reprenne elle-même la volonté du disparu. Elle avait bien d'autres problèmes à affronter en ce moment. La vie à Punta Arenas, pour ce qu'elle avait pu en juger, n'était pas si désagréable, même si elle n'atteignait pas en richesse celle de Magellan Station. Seulement, jamais Leonora Cabana, la présidente, n'accepterait qu'elle y séjourne. Et de même les Kerguelen, avec Liensun Rag président, lui étaient interdites.

N'empêche, elle sentait pousser en elle le désir violent de supplanter la Caucasienne, de captiver à nouveau Toz pour retourner là-bas. Elle lui ferait miroiter, en dehors des plaisirs qu'elle pouvait lui faire connaître, la possibilité de devenir le grand patron de la flotte des dirigeables patagons.

Dans l'obscurité du poste de pilotage où seuls les écrans diffusaient une lumière verte qui sortait de l'ombre les visages de Toz et de cette Olga, elle pensa s'imposer pour donner quelques conseils, lorsqu'elle vit la tache blanche de la main du pilote folâtrer sur la croupe bien ronde de la Caucasienne.

Elle faillit s'élancer pour le frapper, mais finit par reculer au plus profond de l'obscurité. Plus loin les stagiaires jacassaient dans leur langue incompréhensible, et Qan s'était isolé dans sa cabine, certainement pour boire de l'alcool, enfreignant la religion de sa tribu. Elle savait depuis quelque

temps qu'il aimait les boissons fortes et s'en cachait.

D'un seul coup elle décida de pénétrer dans sa cabine sous prétexte d'obtenir un verre de vodka. Il la désirait malgré le tabou de la fratrie, et elle pouvait faire de lui, à son insu, un complice habile.

Le trajet allait durer jusqu'à minuit environ, et le grutage s'effectuerait jusqu'à l'aube, tardive en ces régions, c'est-à-dire vers neuf heures du matin.

CHAPITRE 18

Parce qu'il était très prétentieux, Letton Frikla reconnut sans aucune réticence qu'effectivement il avait toujours eu d'excellentes relations avec son personnel du parc des motrices.

— Ils m'aimaient beaucoup et je les soutenais quand ils avaient des ennuis, même si on les accusait d'avoir commis une faute. Ils s'en souviennent encore. Je n'ai jamais pris envers eux aucune sanction injuste et je les faisais participer à l'élaboration de leur emploi du temps.

— Donc, vous avez gardé avec eux des relations fréquentes. Et sans le vouloir ils sont, en somme, vos complices, vous renseignent quant au choix de la locomotive de ce train de plaisir qu'empruntent les Anarques ?

Dégringolant de son rôle de bon patron, refroidi par cette mise au clair de ses soi-disant bons sentiments, le vieillard lui lança un regard mauvais, mais Kurty s'en moquait. Il n'avait aucune envie de le ménager.

— Et de votre neveu, le mécanicien, que pouvez-vous obtenir ? Indépendamment de son lien de parenté, le croyez-vous capable d'assumer l'exécution d'une opération dangereuse ? En échange de quoi ?

— Il héritera de moi, de ce train-habitation et de mon argent, riposta Letton Frikia de méchante humeur. Et ma fortune n'est pas à négliger. Ce sera mon seul héritier.

— Peut-être, si les autorités de River Station n'ont rien à vous reprocher et ne vous frappent pas d'une lourde amende pour votre double jeu. Votre neveu héritera, oui, mais vous risquez de devenir centenaire à vivre ainsi dans le confort et le luxe, pouvant vous payer les soins les plus onéreux, les services de personnes dévouées.

— Je ne peux pas faire mieux.

— Combien faudrait-il prévoir pour qu'il accepte de collaborer avec les opposants ? En argent liquide ou en exigences particulières ?

Son vis-à-vis, vaguement dédaigneux, secoua la tête en haussant les épaules.

— Il acceptera certainement de l'argent, peut-être exigera de l'or pour une opération personnelle, mais sans vouloir se lier avec les rebelles. Je ne crois pas qu'il sera effrayé. Que voulez-vous de lui ?

— Qu'il franchisse de nuit l'une des écluses de Bakouninograd, quand les

Anarques seront ivres d'alcools et de voluptés, et qu'il pénètre dans la concession de River Station où nous l'attendrons.

— Vous délirez complètement, c'est tout à fait impossible. Une seule écluse pourrait s'ouvrir, à condition de maîtriser son personnel, mais c'est illusoire. On ne peut sortir de cette station sous aucun prétexte. Il fut un temps où l'ancienne GSS a failli se vider de plus de la moitié de ses habitants, avant que les cinq dictateurs n'y mettent le holà. Des délégations commerciales y sont admises après de multiples vérifications. Des ambassades quelquefois, mais elles sont soigneusement filtrées. Le plus souvent, lorsqu'ils ne peuvent refuser certains contacts, ils reçoivent les délégations à bord d'un train qui paralyse l'accès de la seule écluse ouverte.

— Je peux ouvrir l'écluse ouest et aussi l'écluse sud-ouest. Je peux agir sur les aiguillages. Nous avons un dispositif qui nous permet d'assurer notre priorité sur tous les systèmes habituellement utilisés.

— Peut-être que vous pouvez le faire, mais dans le cas présent il n'y a plus d'aiguillage.

Kurty encaissa très mal cette information. Des études très précises, sérieuses, avaient été regroupées et la voix synthétique de Mylord le lui avait annoncé. Le central des investigations extérieures avait donc fait un travail incomplet.

— Il n'y a plus d'aiguillages sur le périphérique extérieur où le train de la débauche, comme je l'appelle, circule dans la nuit du mercredi au jeudi. Inutile de songer à faire sortir ce train-là du territoire de la station. Même si mon neveu est prêt à le faire, faute d'obtenir la voie, il sera paralysé.

— Un instant.

Il posa une question sur son mobile, patienta quelques secondes, examina l'écran. La réponse fut presque instantanée. Il vit apparaître le plan de la station, avec trois écluses en bon état de fonctionnement, en tira une éprouve qu'il tendit à Letton Frikla.

— Prenez votre loupe pour l'examiner. La taille en est forcément réduite. Mais le résultat est parfaitement décryptable.

— Je n'ai jamais rien vu de tel que cet appareil, fit l'infirme émerveillé. Je donnerais cher pour disposer du même mobile. Voyons cette photographie... Mais c'est un trucage. Il n'y a jamais eu ces deux aiguillages-là. Depuis vingt ans les aiguillages des deux écluses ont été supprimés et n'ont jamais été rétablis.

— Ils y sont, dit Kurty, mais si vous regardez bien ils ne sont pas vraiment raccordés au moment de passer le sas de sortie. Je crois que vous pouvez trouver les gens qui se chargeraient de cette besogne. Nous raccorderons les deux écluses à titre préventif.

— Que croyez-vous, que le régime des Anarques est bon enfant ? Personne n'acceptera cette opération. Personne n'a envie de payer cette audace de sa vie.

— Je vais vous payer pour mettre en œuvre l'équipe que vous choisirez vous-même. Je vous fournirai le matériel indispensable. En échange, vous conserverez cette unité d'habitation, mais elle seule pour le moment. Nous marchanderons ensuite les autres pour d'autres services.

— Non, c'est inutile d'y songer. Si vous pensez utiliser mes gardes du corps, je m'y refuse, c'est trop dangereux. Les surveillances électroniques et humaines sont trop efficaces.

— Même si j'augmente votre unité d'habitation d'une de celles que vous avez mises en location ? Vous aurez besoin de revenus, par la suite.

— Même si vous me rendez le train au complet, je ne pourrai rien faire. Mon neveu, lui, acceptera très certainement de conduire le train de débauche, celui des Anarques, hors du périphérique s'il y a un aiguillage, et je peux ajouter que même si ce dernier est manuel, il se débrouillera, mais c'est tout ce que je peux obtenir.

— Tant pis pour vous, dit Kurty, maîtrisant mal sa colère, je vous ai offert une occasion inespérée, mais par la suite je ne vous ferai pas de cadeau, vous savez.

— Vous pouvez essayer de forcer la seule écluse ayant un aiguillage, mais je ne vous cache pas que le personnel a reçu l'ordre formel de faire sauter le tout en cas de tentative d'évasion. Si vous découvriez les explosifs et les neutralisiez, ce serait peut-être la meilleure solution.

Le soir même, depuis son traintel, Kurty eut une longue conversation avec l'Executive Board, l'état-major de la Locomotive pirate. Il mit les choses au point au sujet des écluses non raccordées mais difficiles d'accès.

— Je sais que j'ai donné ma parole que la Locomotive ne roulerait pas dans la concession, dit Kurty, la régulation locale nous fixera les zones où nous pouvons nous rendre, mais je crains qu'elle nous refuse l'abord de Bakouninograd. Ce que je cherche à faire, c'est d'implanter un aiguillage annexe, durant la nuit, sur le périphérique de Bakouninograd.

— Cette perspective a été étudiée et elle ne peut être réalisée.

— Vous avez édifié un pont de vingt kilomètres environ pour franchir le détroit de Gibraltar, et vous ne pouvez pas installer un aiguillage provisoire ?

— Il nous faudrait un accès et il n'y en a pas pour notre locomotive. Les deux rails de la voie sont coincés entre deux murs qui ne laissent que deux mètres de large, alors que nous en développons beaucoup plus. Nous pouvons nous approcher au maximum, c'est-à-dire à moins de cent mètres de l'écluse,

mais il faudrait du personnel pour transporter le matériel nécessaire, mouler un aiguillage en résine bactérienne.

— Je peux essayer de recruter ce personnel que je dirigerai moi-même. Combien faudrait-il de personnes ?

— Au moins six. Il y a le moule de l'aiguillage qui bien que pliable pèse son poids, et aussi les deux réservoirs à dos contenant la résine. Trop lourds pour un seul homme. Il faut aussi en prévoir un troisième en cas d'ennuis.

— Faut-il un apprentissage ?

— En principe, oui. Le plus difficile est la mise en place du moule qui doit se raccorder de façon précise au périphérique. Mais comment ouvrirez-vous l'écluse qui est un sas verrouillé, d'après ce que nous en savons ?

— Je l'ignore.

— Le mieux serait de faire sauter le train en question. Dès que nous aurons les caractéristiques, son trajet, nous programmons la mise à feu et il sera atteint sans préjudices pour les autres convois.

— Non, je refuse d'aller aussi loin. Il y a à son bord des gens qui ne méritent pas de mourir ainsi. Riva Station ne pourrait approuver une solution aussi extrême.

Kurty sentit l'incompréhension de l'Executive Board.

— Je ne suis pas aussi intraitable que mon père Kurts, vous devriez en être conscient depuis que je suis à votre bord. Vous devrez donc en tenir compte à l'avenir.

— Votre solution est dangereuse et difficile à mettre en œuvre. Nous vous aurons prévenu.

Il arrêta l'échange et s'allongea sur sa couchette. Il devrait peut-être renoncer à agir ce mercredi-là, reporter d'une semaine l'exécution de son projet. Dès le lendemain il relancerait Frikla qui aurait peut-être une suggestion. Lui aussi allait gamberger toute la nuit, effrayé à l'idée de perdre son train d'habitation.

CHAPITRE 19

La *Chimère* des Simone suivait la même route que la *Salamandre*. Fleur se rendait compte que la banquise côtière avait fortement progressé, parfois sur des dizaines de kilomètres, très plate, très homogène, mais elle restait trop fragile pour qu'un réseau de chemin de fer puisse y être installé.

— Centdix, le nouveau président des Simone, est certainement amoureux de toi, lui assura Farnelle, c'est pourquoi il est dans notre sillage. Il n'y a qu'à voir les regards langoureux qu'il t'adresse. Il n'a aucune raison de naviguer vers la banquise de Ross. Je ne pense pas que son voilier ait besoin d'huile avec le moteur nucléaire qui le propulse.

— De plus, il a une épouse et déjà un enfant, s'amusa Fleur, et ce n'est pas du tout mon type, même si je fais abstraction de sa petite taille.

Fleur put constater combien Farnelle était amoureuse de son baleinier, celui que quelques années auparavant commandait son ami Kurty et où elle-même avait connu des heures exaltantes dans les eaux dangereuses de la Ceinture de Feu. À cette époque c'était un garçon grave, silencieux, quelque peu refoulé, même, mais un excellent capitaine. Le renflouement de la Locomotive pirate l'avait peu à peu transformé en un être que Fleur ne comprenait plus. Il se nourrissait de fantasmes, d'illusions, paraissait rencontrer des souvenirs obsédants, voire des fantômes dans les multiples coursives de cette machine que pour sa part elle jugeait infernale. Lorsque dernièrement elle avait rejoint son père Lien Rag qui se cachait dans une autre machine, elle avait à nouveau éprouvé une peur ancestrale, celle qu'on devait connaître dans les tréfonds mystérieux des anciens châteaux forts médiévaux. Voilà, la Locomotive géante était un château horrifant sur rails.

— Évidemment, lui confiait Farnelle, je rêve moi aussi de partir au loin chasser le cachalot comme vous le faisiez ton ami et toi, mais je sais que c'est peine perdue. Je voudrais éprouver, avant de devenir vieille, ce goût étrange de la chasse aux monstres de plusieurs centaines de tonnes, le goût de la grande aventure dans des parages où nul n'a envie d'aller, sauf les fous et les aventuriers. Déjà Kurty, lui-même, a dû y renoncer et je n'ai aucune chance. Je suis vouée à faire ces navettes entre la banquise de Ross et Cooktown. Ton ami, lui, n'a pu envisager d'accomplir à longueur d'année les mêmes aller-retour.

Lors de ses escales aux Kerguelen, Farnelle ne rencontrait presque jamais le président Liensun, mais elle pouvait donner à Fleur quelques nouvelles de son demi-frère, essayant de ne pas libérer les sentiments réservés qu'elle

éprouvait pour le personnage.

— Tu sais très bien qu'il vit de façon quelque peu scandaleuse, avec une maison toujours pleine de jolies filles où il invite des amis bizarres pour des fêtes que l'on dit crapuleuses, mais je n'y ai pas assisté. Je ne sais ce que peut en penser le nonce apostolique qu'il a installé lui-même dans la capitale, ce que ton père n'aurait peut-être jamais accepté de faire. On dit que ce prélat, Éloi de la Compassion, est d'une extrême indulgence envers un homme qui lui a permis de représenter la papauté dans la capitale. Je retrouve bien là l'habileté politique des Néos.

— Mon père a connu le pape actuel dans sa jeunesse, alors qu'il n'était que frère Pierre, missionnaire que ses supérieurs préféraient voir loin d'eux, d'abord en Transeuropéenne où il essayait d'évangéliser les Roux, mais en réalité il les espionnait, espérant découvrir ce qu'était leur religion secrète et surtout la Voie Oblique. Il fut une époque où les Hommes du Froid furent déclarés sans âme par le pape, et mon père s'est toujours demandé si ce n'était pas sur la foi d'un rapport secret de frère Pierre, d'où sa méfiance par la suite. Plus tard ils se rencontrèrent à nouveau sur le réseau du Cancer, dans le Nord Pacifique.

— As-tu des nouvelles plus récentes de Lien Rag ? Là-bas aux Kerguelen on commence de raconter qu'il est bien vivant, et que c'est lui qui désormais dirigerait la Caste du Sud des Aiguilleurs.

Fleur ne savait qu'une chose, le dirigeavion en partie reconstruit après son terrible crash, mais sans la structure dirigeable, avait effectué un vol d'essai de deux cents kilomètres environ. Maljory persistait dans son intention de disposer de cet appareil pour assurer son pouvoir sur les derniers hésitants au sein de la Caste. Ces renseignements lui venaient du président Reiner en partie, mais surtout des Simone qui possédaient des antennes extrêmement puissantes pour capter tous les messages radio qui s'échangeaient jusqu'à des milliers de kilomètres.

Un matin, Farnelle, qui lui apportait chaque jour son petit déjeuner comme une mère aimante l'aurait fait, lui annonça que le lendemain soir ils seraient en vue de la banquise de Ross, et Fleur sentit son cœur battre plus fort à la pensée que Jdriège serait là-bas pour l'accueillir. Elle avait toujours pensé qu'il s'agissait là d'un cliché pour des dialogues sentimentaux de roman ou de télévision, mais elle éprouvait vraiment cette sensation.

— La banquise de Ross s'étend très loin de l'inlandsis, au point que l'on a du mal à distinguer la baie où sont établis les éléphants de mer, et on a dû creuser un chenal d'accès comme à Cooktown. On utilise de vieilles barges pour cela et on emploie un personnel pas très fiable, des trimardeurs de tout poil. Tu sais que Lienty s'est entretenu avec moi avant que nous ne levions l'ancre, et devine ce qu'il m'a demandé de te proposer ? Il n'a pas osé t'en

parler lui-même, pensant que j'aurais une meilleure approche. Il s'imagina que tu le tiens à distance. Il souhaite que tu diriges cette station de chasse.

Fleur resta silencieuse, ne sachant que répondre sans se montrer trop agressive. Il était vrai qu'elle était quelque peu déçue par son oncle.

— Tu crois qu'il n'a pas fait le maximum pour retrouver ton père ? C'est bien ton sentiment ?

— C'est ça, mais d'autre part je suis de plus en plus persuadée que mon père ne voulait pas être retrouvé. Et qu'il y a en fait réussi. Non, ce n'est pas exactement la cause de ma froideur à son égard. Disons que je suis également déçue par son goût pour le pouvoir, et surtout pour sa mainmise sur Channel Drake. J'ai comme l'impression qu'il veut faire de ce bout de terre un territoire indépendant, dont évidemment il prendra la direction. Il veut se séparer de mon frère Liensun et cela je peux le comprendre et l'admettre, mais agir ainsi c'est déclarer plus ou moins ouvertement que mon père ne reviendra jamais revendiquer sa part. Ils ont vécu des moments si terribles dans le Bulb que je pensais que leur solidarité et leur amitié seraient éternelles. Je suis un peu stupide de ne pas voir les choses de façon plus réaliste.

— Tu as peur qu'il vous spolie tous ? Le Channel rapporte tout de même beaucoup d'argent.

— Pour l'instant nous avons accepté, sauf mon frère Liensun, de renoncer aux royalties parce que le chenal est moins fréquenté avec la progression des banquises, mais je ne pense pas qu'il en profitera pour dénoncer le contrat d'association. Pour moi, il ne s'agit pas seulement de toucher de l'argent. Dans le fond, je n'ai pas besoin de grand-chose, et même si nous ne sommes pas toujours d'accord je sais que Liensun ne me laissera pas dans la misère. Il m'a même proposé plusieurs places dans l'administration de son territoire. J'ai effectué ma mission au sujet des voleurs de krill et grâce à Jdriège et ses amis, elle fut une réussite. Je ne pense pas que les contrebandiers reviendront de sitôt, mais ils finiront par oublier les menaces qui pèsent sur eux et essayeront dans quelques années de pêcher du krill pour leurs élevages de baleines. Tout ça pour expliquer ma position actuelle.

Le lendemain après-midi, Farnelle fut sur la passerelle à donner ses ordres dans le mégaphone, et Fleur la regarda avec admiration et tendresse. Elle avait été comme une mère pour elle, surtout après la disparition de la sienne.

Elle aimait cette silhouette dégingandée, sans grande beauté, mais qui resplendissait de volonté et d'affection pour les autres. Elle avait osé, elle aussi, aimer un Roux, et en avait eu des jumeaux dont l'un, Gdami, était toujours en vie et péchait dans la mer de Weddell.

Comme elle l'avait espéré, Jdriège était à l'entrée du long chenal et un marin lui jeta une corde qu'il saisit pour se hisser à bord. Farnelle le serra dans ses bras, toujours aussi maladroite en apparence, mais c'était une

impression seulement.

CHAPITRE 20

L'appareil apparut alors que le ciel nuageux semblait vouloir s'éclaircir, mais ce n'était qu'une illusion, comme toujours. Au-dessus de la couche brumeuse il y avait encore de longues coulées de poussières lunaires qui empêchaient le soleil de percer. Mais malgré son réalisme scientifique, Ann Suba y vit un clin d'œil optimiste.

L'atterrissage fut une parfaite réussite et les témoins applaudirent, excepté le cercle des Aiguilleurs dont les visages étaient tendus. Le dirigeavion réussit à pivoter au bout du terrain malgré la faible largeur, mais Gislake était un maître pilote aux exploits passés bien connus. Le gros dirigeavion revint vers eux à petite vitesse et sa masse était si puissante, si écrasante, qu'Ann sentit un flottement chez les ingénieurs et les gardes, comme s'ils se retenaient de déguerpir. Les réacteurs s'éteignirent peu après et elle constata que les quatre fonctionnaient à merveille sans le moindre raté. Comme Gislake avait pris son temps pour les éteindre, elle pensa qu'il disposait de suffisamment d'huile et elle pouvait se poser la question sur les raisons qui les avaient retenus, Keverny et lui, de prendre la voie de la liberté.

La porte proche du cockpit s'ouvrit et l'escalier se recomposa aussitôt. Ce fut Maljory qui apparut tout en haut et leva le pouce en signe de satisfaction. Ce long essai s'était donc passé au mieux et il paraissait enchanté.

D'un seul élan, toujours aussi flagorneurs, les ingénieurs qui une demi-heure auparavant se demandaient peut-être s'ils devaient rester fidèles à ce nouveau Maître Suprême, se précipitèrent au pied de l'escalier que Maljory descendait lentement, comme pour mieux savourer ce retour triomphant. Ann rejoignit le groupe et entendit l'ingénieur général vanter l'excellence du trajet.

— Nous avons même effectué quelques manœuvres audacieuses en cours de route, comme couper successivement les réacteurs, n'en gardant qu'un seul pour vérifier la stabilité de l'appareil, et je peux vous assurer que ce fut parfait. Nous disposons là d'un nouveau mode de transport qui nous rendra les plus grands services. Il était temps que notre corporation s'oriente vers de nouveaux moyens, avant que le reste du monde ne nous dépasse en progrès techniques. Et je peux d'ores et déjà vous révéler que je songe à créer une école d'Aiguilleurs du ciel. J'ai découvert que cette corporation existait autrefois et qu'elle obtenait des résultats excellents. Les plus grands spécialistes en sortaient très bien préparés pour organiser le trafic sur les routes aériennes.

Était-il stupide, ou au contraire très habile, de prononcer des mots comme

celui de route, de ciel, nouveau mode de transport devant ces ingénieurs Aiguilleurs confinés encore dans leur conservatisme pur et dur ?

— Je vous demande de ménager un accueil sympathique aux deux hommes qui ont apporté toute leur collaboration à cet essai réussi, une fois que mes compagnons de voyage seront descendus et qu'ils apparaîtront en haut de l'escalier.

Ni l'un ni l'autre ne s'y attendaient et lorsque quelques applaudissements polis saluèrent leur apparition, ils se retournèrent d'un commun mouvement pour regarder derrière eux quel personnage avait droit à cette réception. Puis ils sourirent quelque peu ironiquement et Keverny, toujours aussi facétieux, leva les deux bras au-dessus de sa tête pour se serrer les mains en signe de triomphe. Ce ne fut que médiocrement apprécié et les Aiguilleurs tournèrent le dos pour suivre Maljory. Ce dernier s'éloignait vers les wagons d'équipement de la base aéronautique, puisqu'il fallait bien lui donner ce nom, pour si modeste qu'elle fût.

Ann Suba resta seule à les attendre.

— Ce fut long, dit-elle, je ne pensais pas vous revoir ce jour même.

— Nous avons folâtré, dit Keverny gaiement, nous leur en avons donné pour leur prix.

— Et vous êtes revenus ici.

— Eh oui, où vouliez-vous que nous allions sinon ?

— Je pensais... commença-t-elle.

Keverny eut une moue d'avertissement et elle comprit que si les ingénieurs avaient suivi Maljory vers les bureaux et les compartiments de réception, les gardes, eux, restaient à côté pour les surveiller.

— Je crois que Maljory offre un pot et j'ai envie de me saouler la... Excusez-moi.

— Pour quel motif, votre réussite ou au contraire la non-réussite d'autre chose ?

— Il y a des deux, reconnut le chef mécanicien.

— Vous êtes bien silencieux, dit-elle à Gislake, qui malgré le froid vif venait de retirer son casque-cagoule et respirait à fond l'air glacé descendant des Andes.

— On aurait réussi, dit-il, mais nous ne voulions pas vous sacrifier à notre envie pourtant puissante, je vous l'assure.

Elle marcha à ses côtés. Il faisait de grandes enjambées furieuses et elle avait du mal à rester à sa hauteur.

— C'est très touchant de vous être abstenu pour moi.

En même temps elle surveillait discrètement les gardes qui les accompagnaient à moins de quelques mètres. Elle se demanda s'ils ne disposaient pas d'audiophones miniaturisés.

— Seulement je ne vous crois pas. Vous me bluffez poliment, mais il y a autre chose.

— Bien sûr qu'il y a autre chose, Lien Rag, murmura Keverny d'un ton résigné, et tant qu'il sera planqué dans cet appareil nous ne pourrons jamais foutre le camp de ce putain d'endroit, je vous le dis.

— Mais comment a-t-il pu ?...

— Plus tard.

Ils pénétrèrent dans le grand espace fait de plusieurs compartiments aux cloisons abattues. Les ingénieurs formaient un groupe très serré devant le bar, comme pour leur en interdire l'accès, et ce fut Keverny qui décida d'intervenir. Il leur tourna le dos et bascula en arrière, pesant sur les épaules de deux Aiguilleurs occupés à bavarder ou à faire semblant, et choqués par cette impudence ils s'écartèrent, croyant qu'il tomberait, mais il réussit la performance d'avancer à l'oblique, jusqu'au bar contre lequel il put enfin appuyer ses reins. Ils l'avaient suivi et déjà Gislake, saisissant un plateau de canapés, le présentait à leur compagne. Keverny, lui, s'empara d'une bouteille de vodka et saluant ses voisins choqués, il ouvrit de nouveau le passage aux deux autres. Ils s'installèrent à une table à l'écart pour boire et manger.

— Ici, c'est leur domaine, prévint Ann Suba. On profite de tout ça et puis on retourne à l'appareil.

Ils pouvaient entendre Maljory pérorer d'une voix très aiguë, et Ann Suba se demanda s'il ne se remettait pas en débitant sans arrêt des paroles stupides, de la plus grande peur de sa vie.

— Il a eu les chocottes, précisa Keverny, comme répondant à sa réflexion muette. Je me demande même s'il n'a pas fait dans sa combi, car il s'est précipité soudain vers les toilettes. Il n'était pas le seul, d'ailleurs, et ces grands gaillards hiératiques, plombés par leur quant-à-soi et leurs uniformes à la con, ne se privèrent pas de fréquenter ces lieux. Heureusement qu'il y en a plusieurs, sinon c'était la catastrophe nauséabonde.

— On a un peu pirouetté, dit Gislake. Avec un seul réacteur c'est du gâteau, mais encore m'a-t-il fallu récupérer l'appareil en chute libre. C'était assez spectaculaire et en dessous il y avait une assez grande station qui nous attendait pour un crash sans précédent. Keverny m'assure que déjà les habitants fuyaient par toutes les écluses de sortie.

— Comme des rats quand un chat pénètre dans leur nid.

— Étant donné l'état de nos compagnons, poursuivit Gislake, on n'aurait eu aucun mal à les maîtriser sans qu'ils puissent réagir, ajouta-t-il dans un souffle à peine perceptible.

— Ouais, soupira Keverny, c'était envisageable.

Il se leva d'un bond et se débrouilla pour revenir avec un autre plateau et une autre bouteille de vodka. Les ingénieurs commencèrent à se retourner pour les dévisager avec beaucoup de sourcils froncés et de regards durs. Ils finirent par ne plus les observer, écœurés par Keverny qui les saluait en souriant, comme s'il était un robot aux gestes répétitifs.

Et puis soudain ils s'ouvrirent en deux groupes, laissant une allée pour le Grand Maître Maljory qui se dirigeait vers eux, un verre à la main.

— Permettez-moi, mes amis, de porter un toast à votre santé, car sans vous, sans vos multiples talents, nous n'aurions jamais connu une telle soirée.

— Vous entendez ces grincements de dents ? demanda Keverny, la bouche apparemment fermée.

Ils se levèrent, leur verre à la main et trinquèrent avec l'ingénieur général qui ensuite les contempla avec satisfaction.

— Nous en avons connu de rudes aujourd'hui et je crois que je n'oublierai jamais cette journée.

— Nous non plus, assura Keverny avec la même chaleur, et notre amie voyageuse Suba qui se rongait les sangs, pensant que nous nous étions écrasés quelque part, s'en souviendra également. Elle ne pouvait pas se douter que nous effectuions quelques cabrioles pour bien nous assurer que tout était parfait. Nous espérons que nous ne vous avons pas causé quelques ennuis physiologiques, car beaucoup de gens ne supportent pas le mal de l'air.

Stupéfait par ce rappel ironique, Maljory ouvrit la bouche, mais préféra tourner les talons. Ils se rassirent et Ann Suba conseilla à Keverny de se modérer un peu jusqu'à la fin de la soirée.

— Ne partons pas les trois ensemble. Je vais me retirer la première et je vous attendrai dans ma cabine pour des explications plus précises.

Elle quitta la table, se rapprocha du groupe. Comme tout à l'heure les Aiguilleurs faisaient mine de ne pas la voir et s'aggloméraient en une seule masse. Elle profita d'un court silence pour lancer :

— Voyageur Maître Suprême, je me retire car ma journée fut très épuisante en émotions diverses. Peut-être moins fortes que celles que vous avez connues à bord, mais tout de même angoissantes. Bonsoir à tous.

Toujours aussi satisfait de l'essai, ou peut-être déjà ivre, Maljory se précipita pour lui baiser la main. Un haut-le-cœur de protestations secoua

l'assistance.

Ann sortit donc et regagna l'appareil au pied duquel veillaient deux gardes, alors que deux autres marchaient inlassablement autour. Lorsqu'elle fut dans sa cabine du second pont supérieur, elle regarda par le hublot et aperçut les feux des Indiens toujours regroupés au-delà des barrières de sécurité.

Elle se dévêtit, enfila une robe de chambre et attendit ses deux compagnons avec une grande impatience. Le peu que les deux hommes avaient pu lui dire l'énervait au plus haut point, et elle se demandait comment Lien Rag avait eu la possibilité d'intervenir pour leur interdire de voler droit vers le sud.

— S'est-il douté de quelque chose ? Lors du premier vol il ne s'est pas manifesté et soudain il intervient, et ces deux-là obtempèrent.

CHAPITRE 21

Vers minuit, ils marquèrent une pause et Edgon lui proposa d'aller voir à la cafétéria s'ils pouvaient récupérer de quoi manger et boire.

— Mais c'est fermé depuis une demi-heure.

— On se débrouillera.

Il la fit asseoir et il s'activa pour revenir avec un plateau de petits sandwiches, de la vodka-orange et du vin de serre.

— Je me demande s'il est fabriqué vraiment avec du raisin, dit-il après l'avoir goûté.

Elle mordit dans un double pain à la viande froide et finit par apprécier ce médianoche en compagnie de cet homme singulier. Parfois il l'avait agacée, mais elle lui reconnaissait de grandes qualités humaines, même s'il avait quelque peu négligé l'enfance d'Harold.

— Comment pouvez-vous affirmer que le petit malaise que nous éprouvons en regardant cette connexion éclatée s'apparente à un appel au secours, une sorte de SOS ? Pourquoi prêtez-vous à ce matériel électronique des sentiments humains ? Déjà, j'ai toujours regretté que l'on donne le nom de puce à un microprocesseur.

Puis elle pouffa :

— Je mélange tout, les sentiments humains et ceux d'une puce. C'est de votre faute. Moi je n'ai pas eu cette impression, auriez-vous plus de flair ?

— Je suis un imaginaire et un grand sentimental... Mais reprenons tout, car votre cafouillage entre l'humain et l'animal m'a soudain interpellé, comme disent les pseudo-intellos... Il y a quelque chose là-dessous.

— Nous avons remonté la connexion, mais nous n'avons rien remarqué et ne sommes pas plus avancés. Demain les techniciens seront furieux de notre intervention.

Il se servit un peu de vodka-orange, la sirota, le regard dans le vague. Elle aurait grignoté toute la nuit en compagnie d'Edgon, oubliant de réfléchir et aussi de penser qu'Harold et Movane étaient sûrement en train de faire l'amour. C'était une très jolie fille, certainement portée sur le plaisir, et elle se demanda si elle-même parvenait à s'abstraire complètement de ses obsessions professionnelles quand elle était dans les bras d'Harold. Avait-il eu conscience qu'une part d'elle-même se tenait à distance de leurs jeux

érotiques ?

— Louria, vous avez quelque part une brochure sur la composition exacte de ces connexions ?

— Non, mais dans le labo des électroniciens vous devriez en découvrir.

— Pas sûr. Ce ne sont pas des créatifs, juste des techniciens réparateurs, en quelque sorte, qui ont les schémas de toutes les pièces en tête. Mais on peut quand même essayer. Ou alors on cherche dans les archives.

Elle abandonna à regret son plateau de canapés pour le suivre tout en mangeant. Elle était comme une petite fille qui accompagne son père partout, en se goinfrant sans arrêt. Si elle devait compenser son abandon par de la boulimie, elle savait qu'elle serait sur une pente catastrophique.

Ils passèrent deux heures à rechercher les explications les plus précises qui soient sur le type de connexions qui les intéressait, mais ils pataugèrent dans un fouillis invraisemblable. Depuis que les premiers éléments d'électronique avaient été retrouvés dans les GED, il semblait que personne ne se soit soucié durant un siècle d'effectuer un semblant de classement.

— Si vous voulez mon avis, l'informatique n'a guère évolué et tout ce que nous avons fait au lieu de faire fonctionner nos méninges, c'est de rechercher les GED et les GID dans tous les recoins de la terre. Comme des archéologues, ou des paléontologues, plutôt, qui sont pris d'une fièvre de fouille, mais contrairement à eux, nous aurions dû inventer au lieu de nous fier à ce que nos lointains ancêtres avaient trouvé ou amélioré. Voulez-vous que je vous dise, nous sommes des minables, nous vivons de restes, d'ordures, comme des animaux répugnants.

— Je vous en prie, Edgon, je viens de manger plus qu'il ne fallait. Épargnez-moi votre indignation.

— Il y a quelque part... Attendez, trouvons l'adresse de l'usine qui fabrique ces connexions. Si nous devons réveiller le président-directeur général, nous le ferons. Je vais me gêner, tiens ! Tous des paresseux qui ne font que des copies des copies, et sont prêts à le faire encore un siècle durant.

Ils finirent par dénicher l'usine et tout d'abord n'obtinrent même pas le numéro du grand patron, jusqu'à ce que Louria monte sur ses grands chevaux pour menacer le pauvre type, qui avait pris l'appel, des foudres de l'amiral Kinnjone. Dans la minute qui suivit, elle eut un certain Apprety, le grand maître des lieux qui, très humble, dit que le schéma des connexions en question allait apparaître sur leur écran une fois qu'il aurait l'indicatif du site. Puis Edgon intervint pour exiger que toutes les opérations de la fabrication soient clairement indiquées.

— N'en oubliez aucune, c'est une affaire d'État.

Dans les deux minutes suivantes, ils eurent un lent défilé des différentes étapes de la fabrication, puis de la mise en bloc des éléments constitutifs.

— Il faut reconnaître que le montage s'effectue dans d'excellentes conditions prophylactiques, fit remarquer le père d'Harold.

Le personnel était habillé de blanc, portait des cagoules, des chaussons spéciaux.

— Ils sont enveloppés comme des bonbons de luxe fit Edgon. À cause de la poussière et des substances nocives. Je croquerais bien un de ces bonbons, par ailleurs, dit-il en pointant le doigt sur une jeune femme aux formes agréables sous son ensemble strict de protection.

— Les étapes sont tout de même nombreuses en milieu stérile, et pourtant regardez les chiffres, il y a au rebut dix pour cent environ de la production rejetés par les vérificateurs.

Lorsque la connexion était regroupée dans un contenant fait d'une matière transparente, elle ne quittait plus un tunnel de réfrigération. Un cadran indiqua que la température y était constante à quatre degrés. Le tapis roulant emportait ces minuscules boîtes vers un endroit différent, et le cycle allait bientôt prendre fin sans qu'ils aient pu surprendre la moindre anomalie.

— Nous recommencerons l'examen autant de fois qu'il le faudra, dit Edgon, aussi acharné qu'elle. Il faut que je prévienne Cristella. Je lui ai seulement annoncé que je sortais fumer un cigare sur les quais, et depuis elle doit m'attendre.

Lorsqu'il revint, Louria était devant une image qu'elle avait fixée pour mieux la regarder, sans vraiment comprendre ce qui se passait. Son compagnon, lui-même, resta incapable d'en trouver le sens.

— Vous avez dû sauter une image précédente, non ?

Elle revint en arrière et elle comprit son erreur.

— N'est-ce pas une sorte de nettoyage ? Ce sont des mains gantées de femmes qui passent par ces sortes de chatières rendues étanches grâce à ce diaphragme en caoutchouc.

— Ce n'est pas un nettoyage, elle dévisse quelque chose, un tout petit embout d'un millimètre de diamètre à peine. Presque invisible et sur lequel seules des mains très fines peuvent opérer. Vous savez que ce type de main aux doigts très fins me fait rêver.

— Vous m'expliquerez pour quelle raison plus tard, mais je ne crois pas qu'elle soit convenable. Pourquoi dévissent-elles cet embout ?

— On doit avoir la réponse plus loin.

Ils retournèrent sur l'image qui les avait intrigués et ce fut encore Edgon

qui repéra le miniflexible, de la grosseur d'une hampe creuse de plume minuscule.

— Un tuyau, dit Edgon, qui doit envoyer un gaz neutre dans la connexion pour que les éléments soient parfaitement isolés de toute corruption.

Frustrée, Louria passa à l'image suivante et découvrit une curieuse machine dotée d'une sorte de piston.

— Voilà autre chose, dit-elle.

— Erreur de ma part. Dans l'écran précédent on n'injectait pas du gaz neutre, au contraire on effectuait le vide et c'est cette pompe qui effectue l'opération.

— Le vide c'est mieux que le gaz neutre ?

— Je l'ignore, murmura Edgon, visiblement ailleurs. Et puis soudain il prononça un mot qu'elle ne comprit pas tout de suite.

— Que dites-vous ?

— Anaérobie ? Pourquoi n'y avons-nous pas pensé plus rapidement ?

Elle ne comprenait toujours pas ce qu'il voulait dire.

CHAPITRE 22

Lorsqu'on frappa, elle alla ouvrir, son verre d'alcool à la main, et sourit.

— Je vous attendais, dit-elle amusée. Je trouve qu'il vous a fallu un certain temps, plus quelques verres de vodka pour oser affronter le tabou. Moi je risque d'être décapitée, mais connaissez-vous le destin des frères accusés d'adultère sur l'épouse de l'aîné ?

— Nous n'en sommes pas encore là, murmura-t-il, surpris de tant de franchise brutale.

— Inutile de provoquer, entrez donc et refermez la porte derrière vous.

Il s'exécuta, s'appuya contre le battant, la regardant d'un air perplexe.

— C'est pour quoi ? demanda-t-elle féroce, pour un service rapide ou une prestation plus raffinée ?

— Je vous en prie, murmura-t-il.

Il se redressa, respira à fond comme s'il essayait de libérer ses poumons d'un début d'asphyxie.

— Ce n'est pas seulement un désir physique.

— Tous les hommes disent la même chose.

— Je vous en prie, cessez de vous exprimer comme...

— Une prostituée, mais vous me considérez comme telle. Vous me respecterez tant que je résisterai, mais ensuite, si nous sommes découverts, vous m'accuserez de provocation, de m'être comportée comme une courtisane nymphomane ou quelque chose dans ce goût-là.

— Mon frère est impuissant.

— L'âge, mais avec de la patience on peut tout de même y remédier.

— Non, il est émasculé. Depuis dix ans. Une morsure de chameau.

Elle le regarda les yeux ronds, puis éclata de rire, dut mettre la main sur sa bouche pour ne pas être entendue, mais elle ne pouvait plus se dominer. Elle imaginait les dents longues et jaunes d'un chameau croquant allègrement la virilité de son fiancé. Qan n'avait pas l'air d'apprécier sa gaieté et la regarda avec reproche et tristesse.

— Un chameau extrêmement vicieux...

Elle n'en pouvait plus et lui fit signe de ne plus parler. Un chameau vicieux, comment pouvait-il en rajouter stupidement de la sorte ?

— Nous l'avons abattu... En fait nous lui avons tranché une patte et l'avons abandonné dans le désert.

Elle se retint de demander s'ils avaient pu lui faire restituer le butin de son crime. Le sort de la bête la calma plus que la compassion pour l'homme ainsi mutilé.

— Je voulais que vous le sachiez. Vous pouvez maintenant rompre vos fiançailles en exigeant que Lon soit examiné par un chaman. Non pas un médecin, car dans notre droit tribal c'est le chaman qui doit faire l'expertise.

— Vous êtes vraiment d'une grande solidarité fraternelle et d'une sollicitude à mon égard vraiment touchante, ironisa-t-elle. Lorsque je vous ai vu, je me suis dit que vous aviez bien fait de passer ma porte et que nous allions nous occuper gentiment durant une bonne heure, avant de nous retrouver au-dessus du grand gisement ferroviaire clandestin. Mais vous avez tout gâché, en quelque sorte, en me mettant au courant de l'infortune de Lon. Je me dis que lui ne vous aurait jamais trahi de la sorte.

— Je ne pouvais pas me résigner à vous voir convoler avec lui. Je suis peut-être odieux, mais je suis amoureux de vous.

— Vous avez surtout envie de passer un petit moment agréable en ma compagnie. Vous avez dû vous renseigner sur moi depuis longtemps, et vous n'ignorez rien de mes petits secrets que vous devez considérer comme des turpitudes, je suppose.

Il secouait la tête avec indignation et de ce fait elle fut conduite à considérer différemment le fier seigneur de la guerre. Jusque-là il jouait les cyniques dédaigneux, mais il n'était plus qu'un homme en pleine force de l'âge, prêt à se jeter à ses pieds. Elle connaissait bien les excès romantiques des amoureux mongols vantés par les poètes. Ces cavaliers intrépides, ces guerriers sans pitié, pouvaient se montrer de véritables jouvenceaux en face de la personne aimée. Mais elle ne se sentait pas à même d'apprécier cette sorte de parade amoureuse, pour aussi touchante qu'elle fût, et Qan ne l'aurait tentée que très peu de temps. En définitive, Lon lui aurait paru plus intéressant.

Ils furent sur le site avec une certaine avance, preuve que Toz ne s'était pas laissé retarder par la belle Caucasienne. Les ouvriers, devant placer les élingues sur la locomotive qui serait la première hissée, descendirent avec l'ascenseur. Lon les dirigeait. Ils emportaient aussi un câble pour immobiliser le dirigeable. Il n'y avait pas suffisamment de glace sur cette colline béante d'une grande faille, pour que les ancrs chauffantes puissent effectuer la même opération.

S'ils n'avaient pas gagné du temps lors du trajet, ils auraient dû renoncer à gruter la locomotive cette nuit-là, car elle était très mal placée sur une voie de garage située sous un repli de la roche. Il était impossible de la faire rouler vers un endroit plus accessible. Sa mise en chauffe aurait demandé au moins douze heures. Elle était abandonnée là depuis vingt ans et l'on ignorait dans quel état se trouvait la mécanique à vapeur, et surtout la chaudière. On descendit un gros treuil à huile qui ronronna durant deux heures pour tirer cette masse de trois cents tonnes le long de rails rouillés. Les roues tournaient difficilement, bloquées par une gangue ferreuse.

— Si d'ici une heure nous ne l'avons pas grutée, nous renoncerons, déclara Toz, qui correspondait par radio avec Qan. Le jour va venir et nous avons une heure de trajet pour quitter le territoire de China Voksal. Si nous dépassons ce délai, nous serons repérés et l'on retrouvera l'emplacement de ce dépôt de matériel ferroviaire.

Songe avait fini par rejoindre le pilote dans le cockpit, en dépit de la présence d'Olga Lubianova qui ne paraissait pas ennuyée par sa présence, au contraire. Grâce à un petit écran et une caméra, ils pouvaient suivre les efforts de ces dix hommes essayant d'extraire la loco d'une montagne de matériel plus ou moins récupérable.

— Il faudra des mois pour remettre cette machine en état et il est possible que la chaudière soit percée. Et dans ce site je crois que c'est tout à l'avenant. Pour rénover ce matériel il faudrait des machines ultramodernes. Or il n'y aura qu'une main-d'œuvre abondante, certes, mais bien démunie.

— Les gens viendront de toutes parts pour obtenir ce travail, pour si pénible qu'il soit, et vous assisterez à un miracle. Je puis vous assurer qu'ils parviendront à restituer cette loco dans l'état où elle se trouvait en sortant des ateliers.

Elle ne s'attendait pas à ce qu'une Caucasienne défende avec autant de fougue la population locale. Elle savait qu'avant la glaciation les Sibériens marquaient le plus grand mépris pour les populations du sud de la Compagnie.

Lorsque enfin la loco fut plus accessible, on remonta le treuil et les élingues furent fixées. Toz était apparemment très inquiet et avant toute chose il gonfla au maximum à l'hélium les ballonnets, inquiet de hisser une telle masse. Ils navigueraient à près de cinq mille mètres d'altitude et cinquante mètres plus bas se balancerait cette motrice quelque peu antique. Le ballant serait effrayant dans les remous des ascendances. Lon Kwantu ne pouvait songer utiliser autre chose que la vapeur ou le diesel, dans une contrée aussi démunie où les gens dans la plupart des campements se chauffaient à la tourbe, parfois même à la crotte de chameau et de cheval. Mais quel orgueil ne manquerait-il pas de retirer de son triomphe, le jour où cette machine roulerait sur le premier réseau de sa Compagnie en herbe. Les gens de

l'Ecuadorian Eastern Company l'apprendraient vite et en seraient abasourdis. Elle pensa que même émasculé par les dents d'un chameau, Lon conservait une volonté intacte. Elle n'avait plus envie de rire de lui, mais souriait parfois avec une sorte de tendresse.

Elle pensait que Toz se rendait désormais compte, après ce premier vol d'importance, que toute évasion serait plus compliquée qu'il ne l'avait imaginé lorsqu'il en parlait. Elle était finalement assez soulagée de ne plus y songer elle-même.

Lorsque la machine s'arracha du sol, le dirigeable perdit quelques mètres d'altitude, mais les reprit tout aussitôt.

— Simple mouvement élastique, fit Toz, nerveux.

Les ouvriers remontèrent à bord et aussi les stagiaires qui avaient été embauchés pour la manœuvre. Pour s'évader, à condition que les réservoirs soient remplis à ras bord, il aurait fallu filer une fois la loco suspendue dans les airs, quitte à s'en débarrasser plus loin. Elle imaginait, non sans complaisance, la stupeur épouvantée des habitants d'une région quelconque voyant tomber du ciel une machine de trois cents tonnes.

S'il était possible de lâcher les élingues, le manque d'huile pénaliserait cette tentative. Toz, comprenant qu'elle n'avait plus envie de quitter la Mongolie et surtout la tribu de Lon Kwantu, ferait-il part de son projet à la belle Olga Lubianova ? Il avait pu se rendre compte que la Caucasienne était, elle-même, très attachée à cette région. Et qu'elle refuserait d'être sa complice.

Le dirigeable lança ses moteurs et commença de naviguer avec un très fort ballant au début. Il faudrait atteindre une vitesse très régulière pour que la loco arrête de se balancer dans tous les sens. Le pire serait si elle se mettait à tourner au risque d'emmêler les élingues. Celles-ci froteraient les unes contre les autres, s'useraient jusqu'à se rompre.

— Ce sera extrêmement juste de quitter la zone d'influence de China Voksal dans les temps. Mais espérons que les témoins de notre passage ne trouveront aucun moyen de communication pour donner l'alerte, disait Toz à Qan Kwantu d'un ton assez mécontent, trouvant le programme établi par le cadet de la famille trop étriqué et pensant qu'ils auraient dû partir beaucoup plus tôt la veille.

— Inutile d'avoir des regrets, la prochaine fois nous ferons différemment, fit Qan très fataliste.

CHAPITRE 23

Lorsque le messenger envoyé par Letton Frikla frappa à son compartiment de traintel, il était déjà réveillé et réfléchissait à la façon dont il s'y prendrait pour attaquer les Anarques. Le messenger, un des gardes du corps, lui remit un pli du vieillard. Ce dernier écrivait qu'il avait peut-être trouvé le moyen d'en finir avec les cinq dictateurs de Bakouninograd.

Kurty éprouva tout de suite une méfiance pour ce revirement, en quelque sorte. Jusque-là, le soi-disant réfugié s'était surtout ingénié à lui démontrer que toute tentative pour détourner le train des cinq hommes, se heurtait à des impossibilités.

— Vous avez le moyen d'ouvrir une des écluses ? demanda-t-il d'entrée, quand il fut en face du vieillard toujours installé dans son fauteuil électrique.

— N'allez pas plus vite que le délai de réflexion nécessaire.

— Vous me réveillez très tôt pour qu'on me remette un pli et vous n'avez même pas un projet parfaitement développé pour approcher de ces cinq gangsters ?

— Je crois que vous allez être obligé d'embaucher du personnel, c'est-à-dire la moitié de mes hommes, plus quelques autres que l'on recrutera dans cette station.

— Je n'ai pas envie de me lancer à l'assaut de ce train de la débauche, fit Kurty, trouvant que cette appellation avait quelque chose de dérisoire, alors que cinq authentiques criminels se trouvaient à bord de ce convoi personnel.

— Laissez-moi vous expliquer le plan que j'ai conçu cette nuit où je n'ai guère dormi. J'ai eu un contact prolongé avec mon neveu, et il m'a confirmé ce dont je me doutais depuis quelque temps.

Il roula vers une table basse, plus longue que large, où était déployé un plan précis de la station de Bakouninograd.

— Ceci, cette double ligne rouge, n'est autre que le périphérique qui suit très exactement le contournement de la station à la limite de ses confins, c'est-à-dire de sa verrière. Les Anarques n'ont jamais rétabli les dômes en altuglas. Ils avaient autre chose à faire de l'or qu'ils ont ramassé au cours des années de rapines, durant la Révolution. Celle-ci a commencé bien avant le réchauffement. Pour se procurer un trésor de guerre, des bandes armées attaquaient les trains-banques, les trains du Trésor public, enfin tous les convois soupçonnés de transporter de l'argent. Surtout de l'or, même si les

billets n'étaient pas méprisés. Mais quand tout le système de la Transeuropéenne s'effondra, les billets papiers n'eurent plus cours. Les cinq dictateurs avaient fini par devenir les propriétaires d'une immense fortune, équivalant à plusieurs années de rentrées fiscales de l'ancienne Compagnie.

Il resta pensif durant de longues secondes, et Kurty, moqueur, lui demanda s'il regrettait de ne pas avoir pu profiter de cette manne.

— Je n'étais pas encore intégré à la communauté anarque. Ce n'est que plus tard que mes compétences furent enfin reconnues et que je pus réintégrer ma place de directeur adjoint du parc des motrices. Moi seul connaissais assez bien le dispatching et aussi la façon de séduire le personnel spécialiste de ces machines. Ces gens-là se tenaient dans une réserve prudente, je dirais même inquiète, et j'ai réussi à leur redonner confiance pour qu'ils acceptent à nouveau de reprendre leur travail ancien.

— Mais de quelle utilité sont ces motrices, puisque les cinq Anarques forcent la station à vivre dans une économie restreinte ? Sans relations avec les autres, ou si peu.

— Il existe quand même un trafic. C'est-à-dire que deux convois sortent chaque jour par la seule écluse ouverte, et deux autres y pénètrent. En plus nous recevons entre deux et quatre trains étrangers, surtout des trains de marchandises. Enfin il y a une activité que j'ai développée avant de me retirer de la vie active...

— Je croyais que vous étiez un réfugié, releva Kurty, très attentif à ces explications.

— Je le suis officiellement. Je n'avais pas envie de passer ma retraite dans cette forteresse, dans cette sorte de bagne sur lequel règnent les cinq déments. J'ai obtenu l'autorisation de venir m'installer ici...

— À la seule condition d'y créer une agence de renseignements au bénéfice des Anarques ?

— C'était la seule façon de m'évader officiellement.

— Vous ne jouissez pas seulement d'une retraite, même si elle est méritée, vous disposez aussi de beaucoup d'argent rien qu'à voir la façon dont vous vivez. Votre train de vie est d'un luxe assez rare dans cette Compagnie.

— J'ai reçu des fonds très importants pour créer cette agence, reconnut Letton Frikla, le regard fuyant.

Kurty comprenait maintenant la raison de ce revirement du bonhomme. En participant à la liquidation des cinq dictateurs, il espérait récupérer, à titre personnel, la propriété de ce train d'habitation et de tous ses investissements dans River Station.

— Vous parliez d'un service que vous avez créé ?

— Oui, il s'agit de la réparation à prix modique des motrices, depuis la simple draine jusqu'aux monstres fonctionnant au diesel ou à l'électricité. Non seulement River Station, mais beaucoup d'autres micro-compagnies ne disposant pas d'ateliers spécialisés, nous envoyaient leurs locos et d'ailleurs elles continuent.

— Pour en revenir à votre plan que je ne connais pas encore, si nous allions plus loin ?

— Eh bien, le train de la Débauche, comme je le surnomme, effectue donc à vitesse réduite le trajet circulaire du périphérique, en passant à la limite de la jonction de la verrière avec le sol. Pour économiser sur le verre on a élevé jusqu'à quatre mètres de haut une muraille qui devait faire le tour complet de Bakouninograd, et quand je parle de muraille, celle-ci est digne de celle d'une forteresse monstrueuse. Imaginez une épaisseur de dix mètres, des barbelés, des projecteurs et des caméras. Du moins quand elles veulent bien fonctionner, car les Anarques manquent de l'argent nécessaire pour entretenir le système. Les jolies filles qu'ils font venir d'un peu partout, les vins fins produits à prix d'or dans des serres, les nourritures rares absorbent une partie du budget et pour rien au monde ces cinq rapaces ne toucheraient à leur trésor. Celui-ci doit être en réalité investi dans d'autres stations, dans d'autres Compagnies et même, me suis-je laissé dire, dans la Compagnie du Consortium des Bonzes et dans la Panaméricaine.

Voyant l'impatience agacée de son visiteur, il pointa son doigt tremblant sur un point précis, un aiguillage qui éclatait la ligne du périphérique en plusieurs voies.

— Le commando que nous allons constituer avec la moitié de mes gardes et une poignée de voyous prêts à tout, recrutés dans les confins de River Station, vont pénétrer jusqu'ici et verrouilleront cet aiguillage primordial. Une fois que le train de la Débauche sera passé. Ici, à un kilomètre environ, vous voyez qu'il existe un aiguillage qui dessert quatre voies intérieures très importantes.

— Attendez, comment allez-vous verrouiller ces aiguillages ?

— Le système électronique a des défaillances. J'ai dans mon équipe plusieurs spécialistes en électronique, justement.

— Mais vos gardes du corps sont payés par les Anarques ?

— Non, ils sont payés par moi et n'ont guère envie de retourner à Bakouninograd, si vous voulez le savoir. Ils se sont installés ici, en partie dans ce train-habitation, avec pour la plupart une famille créée avec des femmes de River Station.

— Vous mettez les deux aiguillages en panne, et puis ?

— Ici le gigantesque mur qui devait ceindre la station s'interrompt, et

pour cause. En profondeur, le dégel a fait remonter l'eau d'anciens marécages et pour creuser des fondations il faudrait investir une fortune. Et là, ignoré de tout le monde, existe un aiguillage manuel et une ligne qui n'est jamais utilisée, et qui contourne la partie dépourvue de mur pour pénétrer à nouveau dans la station. Cette voie était celle du chantier du mur, mais quand les marécages se sont reconstitués, on a tout abandonné, y compris ces rails provisoires.

— Provisoires ? Juste bons pour soutenir un wagon-grue, en quelque sorte ?

— Le train de la Débauche est léger, avec un diesel récent acheté à prix d'or aux ateliers du Consortium des Bonzes, et des wagons en aluminium. Mais je connais bien mes cinq bonshommes. Lorsqu'ils découvriront que tout le système des aiguillages télécommandés est en panne, ils n'hésiteront pas et ordonneront que leur convoi emprunte ces rails de chantier pour contourner par l'extérieur les limites de la station, mais toujours dans leur concession, afin de pénétrer à nouveau dans la cité par l'écluse principale. Soit une longueur de deux kilomètres que mon neveu, mécanicien de la machine, parcourra avec une extrême prudence.

Il eut un rire caverneux, désagréable aux oreilles.

— Nous avons mis au point un scénario. Lorsqu'on lui demandera de manœuvrer l'aiguillage manuel, il protestera, fera part de ses doutes sur l'implantation fragile de cette voie, rappellera qu'elle repose sur des blocs de béton creux qui flottent sur les marécages, et qu'au passage ces flotteurs risquent de s'enfoncer. Bref, il fera toute une comédie, mais les cinq, crevant de trouille, passeront outre. Bien sûr, les gardes du corps descendront à terre et escorteront comme ils le peuvent le convoi, jusqu'à ce qu'il pénètre à nouveau dans la station. Entretemps vous aurez tout loisir de vous occuper de ces Anarques. Et c'est pourquoi vous aurez besoin du reste de mes gardes et des voyous des confins. Il faudra anéantir la garde officielle, pénétrer dans le convoi et liquider les bonshommes.

— Ils seront accompagnés de gens innocents, les jeunes femmes, entre autres, protesta Kurty, puis le personnel domestique et le personnel ferroviaire, dont votre neveu.

— Il stoppera le convoi sous prétexte qu'il a l'impression que la loco s'enfonce. Il descendra accompagné des deux gardes qui en général le surveillent dans le poste de pilotage. Mais c'est alors que l'attaque débutera. Les deux gardes l'abandonneront pour rejoindre les leurs et il en profitera pour filer.

— Il franchira le marécage comment ? La surface de l'eau doit être gelée ? Sur une faible épaisseur, mais tout de même...

— Il m'a dit qu'il se débrouillerait, et m'a parlé d'une combinaison

étanche, de celles que les égoutiers utilisent pour descendre dans les profondeurs du réseau des eaux usées. Une combi gonflable qui permet de flotter. Il gagnera la rive à un kilomètre de là, environ. Deux de mes hommes et les voyous porteront les mêmes. Et justement, tout cela coûtera fort cher et je me suis permis d'établir une sorte de devis préalable, car je ne peux assumer seul la dépense.

— Malgré votre fortune ? s'indigna Kurty. Vous allez gagner dans l'opération la libre propriété de cet immense train-habitation, une unité d'un luxe tel que je n'ai pas encore vu le même sur les quais de cette station. J'ai estimé qu'il comportait plusieurs dizaines de compartiments logements, peut-être même plus de cinquante.

— Ma fortune consiste surtout en biens immobiliers et en loyers qui me sont plus ou moins bien réglés en fin de mois. Je veux bien endosser pour ma part cinquante pour cent, mais je vous demande d'assumer le reste et sans attendre, si nous voulons opérer la nuit prochaine.

CHAPITRE 24

Le premier, Keverny se glissa dans la cabine d'Ann Suba et le temps d'échanger quelques chuchotements, Gislake les rejoignit. Elle pensa que si quelqu'un les avait surpris, les gardes qui veillaient sur l'appareil ne cessaient de faire des rondes, elle acquerrait la réputation d'une adepte des partouzes à trois. Et lorsqu'elle évoqua en un éclair les images douteuses qui envahiraient les esprits de ces gardes, elle fut quelque peu troublée, se demandant si elle aurait aimé que ce fût la seule raison de leur réunion.

Mais le sérieux de Gislake essayait de disperser toute équivoque, alors que Keverny souriait finement, comme si lui aussi avait les mêmes pensées.

— C'est simple, dit le pilote, Lien Rag a compris que nous allions tenter de fuir. Il savait que la quantité d'huile attribuée par Maljory était plus importante que la première fois et que nous pouvions, en vol économique, atteindre une zone lointaine. De là un message radio qui forcément aurait été enregistré par une station néo et retransmis, et aurait alerté soit Lienty, soit Reiner, lesquels, à l'aide d'un hydravion, auraient pu nous ravitailler en huile. De quoi du moins franchir une autre étape, quitte à renouveler l'opération plus bas, vers le sud. C'étaient nos intentions, avec toutefois le danger que les services secrets de Magellan Station, dirigés par les Aiguilleurs, ne captent l'un des appels et ne décident d'intervenir. Mais c'était tout de même un risque limité.

— Il avait depuis des mois bidouillé les liaisons informatiques de l'appareil et d'un seul coup sur chacun de nos écrans, celui de Gislake comme sur le mien, il nous a avertis que jamais il n'accepterait d'abandonner la mission qu'il s'était imposée, celle de détruire non seulement Lascasas, mais également la Caste du Sud, compléta Keverny.

— Et de quoi vous a-t-il menacés ?

— De couper notre alimentation en huile si nous ne reprenions pas la route vers le nord. Et pour nous le prouver, c'est ce qu'il a fait en partie. C'est alors que successivement les réacteurs se sont arrêtés et que nous avons commencé à partir en vrille.

— Maljory, lui, reste persuadé qu'il s'agissait d'essais pour s'assurer que l'appareil fonctionnait de façon impeccable, ricana Keverny. Désormais il en est intimement persuadé, car la trouille qu'il a éprouvée lui laissera un souvenir qui ne s'effacera jamais. Et tous ceux qui se trouvaient dans la cabine des passagers conserveront toute leur vie le même.

— Crois-tu que je risque d'oublier un jour cette dégringolade de mille mètres en tournoyant, avant que je puisse relancer les réacteurs ? Ce fut épouvantable, si vous voulez savoir.

Elle voulait bien les croire et préférait ne pas avoir connu ces moments de terreur.

— Il était prêt à sacrifier sa propre vie, murmurai Gislake, et je ne l'ai jamais connu sous cette apparence d'un homme aussi exalté. Fanatique.

— Ce long séjour dans les entrailles de l'appareil, dans la demi-obscurité, la solitude, le froid le plus souvent, les obsessions ressassées, peut expliquer son état, murmura Ann, mais moi-même je me demande ce qu'est devenu l'homme que j'ai connu, autoritaire parfois mais tolérant, plein de cette indulgence qu'un homme ayant connu le pire peut seul posséder sans ostentation.

— Chaque fois que nous décollerons, il nous avertira sur écran que nous avons intérêt à observer strictement le plan de vol, sans quoi il récidivera, gémit Gislake.

— Non, peut-être pas, car il sait que Maljory n'apprécierait pas vraiment et se poserait tout de même des questions. On ne peut chaque fois qu'on prend l'air s'amuser à des cabrioles aussi dangereuses. Nous avons prouvé que l'appareil est en excellent état, les facéties sont terminées et le Maître Suprême par intérim songe déjà à la suite de son programme politique, très certainement, essaya de le rassurer le chef mécanicien.

— Je ne peux non plus l'affirmer, fit Ann Suba, car la démence de Lien me paraît presque irréversible et par là même son cerveau ne peut accepter une remise en cause de son déterminisme.

— Nous ne pourrons jamais nous évader, donc, et peut-être que le choix du dirigeavion est un mauvais choix. Nous pouvons envisager d'autres voies pour rejoindre le genre de vie qui fut le nôtre il y a maintenant pas mal de temps. Pour ma part, continua Keverny avec un sérieux qu'il cachait le plus souvent sous des plaisanteries, je ne me sens pas capable d'accompagner Lien Rag dans sa folie ambitieuse, et encore moins de supporter la suffisance de Maljory et de toute son équipe d'Aiguilleurs.

Même Gislake fut sensible à ce cri du cœur.

— Il me sera difficile de songer à abandonner l'appareil, murmura-t-il. Pour l'instant, allons nous coucher et essayons de réfléchir pour mettre au point une décision commune.

— Un moment, dit Ann Suba, vous ne pouvez sortir ensemble.

Elle quitta la chambre et vit qu'à chaque bout de la coursi veillait un garde, ce qui était assez inhabituel. Elle alla chercher du café et du thé à un

distributeur, puis retourna dans sa cabine.

— Je crois que vous serez bloqués ici cette nuit, murmura-t-elle à son retour, ne parvenant pas à cacher le trouble qui l'avait envahie devant cette évidence.

Furent-ils eux-mêmes perméables à l'équivoque de la situation ? Elle eut l'impression que, le premier, Keverny en était conscient, alors que Gislake paraissait mécontent d'être privé de sa couchette.

CHAPITRE 25

Elle n'avait jamais été intéressée par la biologie et le mot lui parut tout d'abord inconnu, deux secondes seulement, le temps qu'elle le décompose.

— Anaérobie, répéta-t-elle, c'est quelque chose, un être vivant qui peut vivre sans oxygène, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais été bien douée pour cette partie de la science.

— Il n'y a pas que des êtres vivants. Il existe des moteurs qui n'ont pas besoin d'oxygène. Ceux qui propulsaient certains vaisseaux spatiaux, autrefois, s'en passaient. Mais dans le cas présent il s'agit certainement de bactéries anaérobiques. Et vous comprenez pourquoi nous éprouvons un sentiment bizarre, je devrais dire impression, car je n'ai aucune affection particulière pour les bactéries, ces sales bêtes.

— N'oubliez pas que certaines fabriquent des médicaments, des résines et toutes sortes de choses indispensables.

— Ouais, mais elles tuent et deviennent virus, et un virus a gangrené notre système informatique, héritier du système informatique de nos ancêtres du XXI^e siècle. Et depuis nous sommes les sujets, en quelque sorte, des e-gènes d'Altaï, ce rocher minable réchappé de l'explosion.

— Hé, ne vous mettez pas en colère puisque nous commençons à y voir plus clair.

— Je suis en colère depuis que vous avez émis l'hypothèse qu'il existait des logiciels biologisés, c'est-à-dire capables de vivre indépendamment des utilisateurs, autrement dit nous autres, les humains, et aussi capables de se reproduire et encore plus capables de foutre la merde dans notre monde qui n'est déjà pas des plus confortables ni des plus sympathiques. Voilà pourquoi je suis en colère et je vous jure que si vraiment une bactérie anaérobique fréquente nos connexions, nos logiciels et tout le fourbi informatique, elle va le sentir passer.

Elle riait doucement de tant de fougue agressive.

— Nous allons en effet nous en occuper, dit-elle. Je crois qu'il nous faudra un bon ou une bonne bactériologiste, évidemment. Mais on peut déjà envisager un plan de lutte et aussi un plan de rénovation.

— Hé doucement, je ne vous suis plus, je cafouille un peu. Moi, en dehors des microprocesseurs...

— Et du fourbi informatique.

— Pardon, électronique, je suis un peu perdu. Qu'envisagez-vous ? De remplir ces connexions d'oxygène pur pour faire crever plus vite ces foutues bactéries ?

— On pourra déjà trouver un gaz neutre dans lequel elles ne pourront survivre longtemps.

— Ça existe ce gaz ?

— Je n'en sais rien, les bactériologistes nous le diront.

— Oui, mais pour le réseau déjà en place, hein ? On ne va pas recharger des millions, des milliards d'éléments en gaz bactéricide ?

— Non, mais un antivirus sera injecté dans les réseaux.

— Vous croyez que vraiment ces anaérobies ont pu remonter les réseaux de fils à l'ancienne, de fibres comme il y en a de plus en plus ? Et les échanges radio, hein ? Les anaérobies auraient circulé sur les ondes hertziennes ?

— Bien sûr, murmura-t-elle, c'est très difficile à concevoir, mais peut-être existe-t-il des centres diffuseurs de bactéries. Je veux dire par là que les échanges radio entre centraux informatiques sont nombreux, mais ensuite il faut bien une installation moins virtuelle, quelque chose de matériel.

— Et comment retrouver ces centres ?

— En épluchant un très grand nombre de connexions et autres éléments. Des milliers, s'il le faut. Ou peut engager tous les spécialistes de Salt Lake Station pour effectuer ce travail en un temps record. Maintenant nous savons ce que nous cherchons. Chaque connexion recevra une bouffée d'oxygène pur, et au microscope géant nous avons quelque chance de découvrir le minuscule cadavre de la bactérie gangreneuse.

— Bactérie gangreneuse. C'est pas mal ça. Seulement nous n'avons pas été foutus d'en trouver trace même avec le puissant microscope de la Navale, vous savez cet appareil qui nécessite plusieurs niveaux, un wagon haut de douze mètres environ pour lui tout seul.

— Il va falloir trouver tout de même. Je me demande si l'on ne peut pas commencer une culture bactérienne à partir d'un élément informatique. On plonge la connexion, ou quoi que ce soit d'électronique, dans un de ces bouillons qui les excitent follement et les amènent à se multiplier à l'infini en un temps record. Quand nous en aurons des millions, des milliards qui grouilleront dans une petite coupelle d'un centimètre cube, nous les découvrirons alors avec un microscope normal.

— Beurk, des milliards de microbes dangereux, faudra faire ça en milieu stérile et bien protégé. Après tout, comment appelait-on dans le temps les

ordinateurs ? Des cerveaux électroniques ? Pourquoi ces foutus bestioles ne s'attaqueraient pas à nos propres matières grises, hein ?

— J'y ai souvent pensé, car je suis certaine que dans tes laboratoires millénaires de ce rocher lunaire, Altaï, les logiciels biologisés poursuivent sans relâche des recherches tous azimuts et toutes dirigées contre l'homme qui persiste encore à les coloniser.

— Vous ne croyez tout de même pas qu'ils en seraient déjà arrivés là, et que nous ne serions que des robots soumis à leur bonne volonté ?

— Je ne suis pas certaine de pouvoir vous rassurer sur ce point-là.

— Il y a donc urgence à découvrir la bestiole pour la décortiquer et trouver la parade.

— Grâce à vous, Edgon, nous avons fait un pas de géant. Je n'en attendais pas tant avant des mois.

— Ouais, mais ça me rend malade de peur.

CHAPITRE 26

Songe reprit son poste alors que au-dehors des dizaines d'ouvriers travaillaient des douze heures par jour à remettre en état la vieille machine ramenée par la voie des airs. Lord Kwantu ne voulait pas la faire rénover sur le chantier même du futur réseau sud-nord, de crainte que les espions de l'Ecuadorian Eastern Company ne signalent sa présence à la direction, autrement dit cette jeune femme aux dents bloquées par un appareil redresseur qu'elle avait affrontée là-bas à China Voksal, Tsi Nan. Pour se moquer d'elle. Songe l'accusait de s'être abîmé la dentition à force d'ambition fanatique, mais elle savait qu'elle était terriblement efficace et dangereuse. Elle avait dû refuser ses avances, mais elle ne pensait pas que cette fille fût une lesbienne militante. Elle manipulait tout le monde, et s'il lui fallait coucher, peu lui importait le ou la partenaire. Elle devait s'agiter beaucoup depuis que Songe avait accompagné Lon Kwantu au-delà de la frontière de Mongolie. Et elle savait d'expérience qu'il était difficile d'envoyer des observateurs secrets. Les commandos venus du sud étaient tous attaqués et détroussés. Les seigneurs de la guerre prétendaient qu'il s'agissait de bandes incontrôlables, de criminels, mais personne n'était dupe. Tsi Nan tout autant que ses confrères. Mais elle avait sûrement trouvé des Mongols, travaillant dans China Voksal et rentrés au pays, susceptibles de la renseigner sur les projets de la famille Kwantu.

Toz poursuivait seul, désormais, le grutage clandestin dans le sud-est de la concession China Voksal. Toujours en compagnie de la belle Caucasienne dont, apparemment, il était amoureux fou. Pendant plusieurs semaines elle ne le vit que très rarement, n'échangea avec lui que des paroles convenues.

Et puis il commença entre deux grutages moins éloignés à venir la voir, lui apportant même des fleurs qu'il avait découvertes dans un endroit perdu où des wagons attendaient depuis vingt ans, sur quelques kilomètres de rails. Il était descendu à terre pour vérifier leur état avant de les soulever, craignant qu'ils ne se démantibulent une fois en l'air, et c'était là qu'il avait découvert cette rareté, des fleurs poussant dans un recoin plus tiède que le reste du sol. Les petites secrétaires de Songe poussèrent des gloussements d'émerveillement lorsqu'il les déposa sur son bureau. Elle les prit pour les respirer, mais leur parfum s'était envolé avec le vent glacé de la steppe.

— Pourquoi moi ? dit-elle, alors qu'Olga Lubianova les apprécierait bien plus, elle qui est vraiment amoureuse de ce pays.

— Tu ne les apprécies donc pas, murmura-t-il déçu.

— Mais si. Cependant je suppose qu'elles sont un à-valoir sur le service

que je peux te rendre.

— Non, tu te trompes, j'avais seulement envie de te voir. Le dirigeable est au sol pour quelques réparations de l'enveloppe qui donne des signes de faiblesse. Il faudra certainement la changer. Le séjour long de plusieurs années dans des caisses n'a pas été aussi protecteur que l'on croyait. Le deuxième appareil est en cours de montage, mais je crois qu'on devra me donner l'enveloppe qui lui était destinée. Il y a aussi des ballonnets qui ont des fuites.

— Donc, murmura-t-elle, ces réparations sont arrivées opportunément, car sur un long voyage les dégâts, auraient pu mettre la vie des passagers éventuels en péril ?

Il hocha la tête. Voulait-il lui faire admettre qu'il avait reporté la date d'une évasion future pour cette raison ? Elle ne comprenait pas très bien où il voulait en venir.

— Les stagiaires commencent à se former, je suppose ?

Il haussa les épaules, dit à voix basse qu'ils étaient nuls, mais qu'il en espérait d'autres qui avaient fait des études plus sérieuses dans des universités de la Compagnie du Consortium des Bonzes.

— Je ne savais pas que des étudiants mongols étaient admis là-bas.

— Il y a un accord des Kwantu avec les Bonzes de cette Compagnie, à l'insu de Tharbin évidemment.

Il disait vrai, le Consortium, depuis pas mal de temps et déjà lorsqu'elle travaillait pour le président, commençait à prendre ses distances avec lui.

Il se pencha vers elle qui jugea cette attitude aussi imprudente qu'inconvenante. Elle allait reculer son siège pour montrer aux petites secrétaires, aux dessinateurs, qu'elle prenait ses distances avec ce malotru, lorsqu'elle l'entendit qui murmurait :

— As-tu vraiment renoncé à rejoindre la Patagonie occidentale ?

Elle en fut stupéfaite et scandalisée.

— Parce que c'est moi qui aurais renoncé ? souffla-t-elle en espérant que personne ne pouvait entendre, ne remuant pas les lèvres car un assistant projectionniste, sourd et muet de naissance, pouvait lire sur le mouvement des bouches.

Il se redressa, dit qu'il ne voulait pas la déranger davantage. Il fut suivi par les regards des petites jeunes filles qui devaient le trouver très séduisant. Toutes mouraient d'envie, malgré leur appréhension, de voler en sa compagnie, même brièvement.

Y avait-il entre Olga Lubianova et lui quelques tiraillements ? N'était-il

pas parvenu à engager la conversation sur une fuite à deux vers d'autres horizons ? Elle aurait pu le mettre en garde, lui révéler que la Caucasienne aurait pu, si elle l'avait voulu, quitter les régions mongoles, mais qu'elle était depuis son enfance fortement attachée à ce pays. Le pilote de dirigeable manquait parfois de subtilités, surtout avec les femmes.

CHAPITRE 27

Visiblement, Maljory et son équipe ne mettaient aucun empressement pour embarquer à bord de l'appareil. Une partie des gardes avait passé la nuit à l'intérieur, mais Maljory, certainement désireux de séjourner le plus longtemps possible sur la terre ferme, avait choisi le cantonnement des wagons beaucoup moins confortable, mais d'apparence plus rassurante pour lui.

L'appareil roula le plus près possible de la pompe d'approvisionnement, mais on avait dû, déjà la veille, rajouter des tuyaux pour remplir les réservoirs.

Il y eut une nouvelle discussion entre Keverny, Gislake et Maljory sur la quantité de fuphoc allouée. Le pilote et le chef mécanicien avaient étudié la topographie des zones à survoler et relevé une photocopie de cette région, preuve à l'appui. Le pilote essayait de convaincre le Grand Maître de la nécessité d'éviter certains endroits.

— Vous avez là un ensemble industriel, une fonderie si je lis bien les indications, et plus loin des hectares et des hectares, pour ne pas dire des kilomètres carrés de serres chauffées à plus de vingt degrés certainement. Nous aurons de nombreuses ascendances, ce qui pourrait être profitable, mais avec le vent de sud-est annoncé par la météo, je refuse de suivre l'itinéraire arrêté. Nous effectuerons un détour sur cette ancienne zone indiquée friches industrielles, mais désertique aujourd'hui.

— Non, fit Maljory, vous n'avez pas vu le signe, là ?

— Il est vraiment minuscule. Ah, bon, je comprends. Site interdit, activité radioactive. C'était quoi, une centrale ?

— Ça ne vous concerne pas.

— Donnez-moi mon nouveau plan de vol.

— Il n'y en aura pas d'autres. Vous volerez à quinze mille pieds.

— Nous serons secoués comme dans une centrifugeuse, je vous préviens.

— Faites ce que je vous dis.

Lorsque Maljory monta à bord, Ann Suba remarqua qu'il était d'une pâleur cadavérique et elle n'en hésita pas moins à l'interpeller :

— Puis-je savoir pourquoi j'ai été sous surveillance toute la nuit ? Chaque fois que je me levais et sortais dans le couloir, il y avait un de vos sbires à

chaque bout de la cursive.

— Ce ne sont pas mes sbires, mais des agents de la Sécurité des Aiguilleurs. Je ne vous faisais pas surveiller.

Il la prit par le bras et l'entraîna loin de son entourage.

— Je vous faisais protéger, dit-il très bas.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez me signifier par là. Suis-je en danger ?

— Le succès du vol d'hier, la démonstration des possibilités de ce merveilleux appareil suscitent des... comment dire ?

— Des jalousies ?

— Pas exactement. Je suis tenu à la plus grande discrétion, mais pour être franc, disons que certains n'ont jamais voulu croire que nous réussirions à reconstituer cet appareil et à obtenir de lui les mêmes performances qu'il démontrait autrefois. Nous avons tous les quatre réussi au-delà de tous les espoirs et surtout, ne l'oubliez jamais, au-delà de tous les pessimismes. C'est tout.

Il rejoignit sa place et elle gagna la sienne. Elle se souvenait de l'attitude des Aiguilleurs la veille, surtout de celle des ingénieurs. Ils n'avaient que froidement applaudi et par la suite, lors de la réception, ils avaient essayé par tous les moyens de les rejeter en dehors de leur cercle regroupé autour de Maljory. Alors que ce dernier, mal remis de ses émotions, pérerait avec enthousiasme.

Son rôle consistait en quelque sorte à jouer l'hôtesse de bord et à surveiller les messages qui pouvaient apparaître sur les écrans. Pour l'instant, seul Keverny recevait les messages radio. Elle profita d'un moment d'inattention de Maljory, en train de s'arrimer avec grand soin à son siège, pour mettre ses amis en garde contre son entourage, et en particulier les ingénieurs. Keverny pourrait lire l'avertissement sur son écran.

Ceci fait, elle rejoignit son siège, fixa son harnais alors que les réacteurs commençaient de rugir. Leur étape serait de cinq cents kilomètres ce jour-là.

CHAPITRE 28

— Vous avez trouvé le virus ? demanda Harold, qui les regardait comme s'ils étaient en train de faire une bonne blague tous les deux, une nuit, seuls dans ces labos.

— C'est Edgon qui, d'un seul coup, s'est écrié comme Archimède le fit avec Eurêka, lui ce fut Anaérobie.

— Anaérobie, répéta Harold.

— Ça concerne des bactéries vivant sans oxygène, lui précisa Movane, tout aussi stupéfaite. Mais comment avez-vous pu aller aussi vite ?

— Mais en êtes-vous sûrs ?

— Non. Mais c'est l'hypothèse la plus digne d'intérêt que nous émettons depuis ces semaines passées à chercher la petite bête, si j'ose dire.

Harold secouait la tête, non seulement sceptique mais à la limite de l'indignation.

— Voyons, une bactérie anaérobique, un virus... C'est du concret, comprends-tu ? C'est un être vivant d'une taille d'un micron en général, un seul chromosome et qui bouffe. Le contraire du virus, du bug qui fout en l'air nos réseaux. On va se foutre de nous quand on déclarera que le fameux bug, pressenti par la grande scientifique Louri Finister, n'est autre qu'un microbe anaérobique qui se planque dans tous les éléments connus d'un système informatique.

— Je te trouve non seulement sceptique mais offensant pour les longues heures de recherches que nous avons passées, Louri et moi, dans ce foutu train-laboratoire sinistre. Je crois que tu es jaloux. Ça te défrise qu'associé à une jolie chercheuse très célèbre, un escroc en informatique, également ton père, fasse cette découverte.

— Vous l'avez vue cette bactérie ? demanda Movane avec moins d'agressivité, mais toujours un brin d'incrédulité.

— Non, elle n'a jamais été vue, même par le fabuleux microscope de la Navale.

— Je pense à une culture, dit Louri. Mais pour préparer celle-ci il faut que nous découvriions ce que cette chose-là mange. Elle peut utiliser la photosynthèse pour absorber des aliments indétectables par nous, elle peut aimer la pourriture, mais ce n'est pas le cas des connexions. Donc, je pense

qu'elles ont été conditionnées pour se contenter de ce que l'on trouve dans ce type de connexion. Elle peut très bien se nourrir de silicium, si on l'a déterminée de la sorte.

— Tu me décris une bactérie ordinaire, mais tu oublies quelque chose, le virus e-gène venu d'Altaï enregistre des informations, les transmet à ses créateurs, et ceux-ci lui donnent des ordres pour bidouiller nos réseaux. Et un animal, que dis-je, un être vivant d'un micron serait capable de faire tout ça à notre insu ?

— Certainement pas, approuva Louriya, refusant d'entretenir la polémique, mais il est possible qu'une concentration de bactéries puissent le faire. N'oublie pas qu'en batterie elles fabriquent des médicaments, et surtout des matières premières, des alliages acier-élastomère et des résines qui sont utilisées comme acier. Avec des avantages énormes.

— Oui, mais je n'ai jamais entendu parler de bactérie téléphoniste, lança Harold, toujours aussi furieux.

— Regretterais-tu par hasard d'avoir abandonné ton laboratoire très tôt hier dans l'après-midi ? Nous, nous avons continué de travailler. Moi d'abord, et je ne te cache pas que lorsque ton père s'est présenté, j'étais folle de joie. Il y a dans toutes les expériences un catalyseur sans lequel on n'aurait pas de résultats, et ton père, non seulement en a tenu le rôle avec une grande modestie, mais de plus il a eu ce mot génial qui a vraiment été la délivrance. J'étais résignée au renoncement à cause du prix de revient, et d'un coup nous pouvons disposer enfin d'un élément pour relancer toute notre recherche.

Harold les regarda l'un après l'autre, comme s'il allait se jeter sur eux. Louriya ne comprenait pas la raison de cette fureur. Jamais son ami n'avait cherché à briguer la place d'honneur dans les succès, et brusquement il ne supportait pas ce qui n'était pour l'instant qu'une hypothèse, prometteuse certes, mais fragile.

— Je n'ai pas vraiment envie de triompher, commença-t-elle, pour atténuer la tension. C'est une hypothèse, je me répète sans la moindre fausse modestie, mais tout de même si Edgon a été conduit à penser qu'il s'agissait d'une bactérie anaérobie, c'est que tout le processus de fabrication de ces connexions nous y conduisait sans que nous le sachions. J'ai réveillé en pleine nuit le grand patron de l'usine où on assemble ces relais, il m'a envoyé ce film tourné dans ses ateliers pour que nous nous rendions compte de toutes les opérations, même des plus ordinaires. Nous avons même failli ne pas voir le tout petit téton, je crois qu'il ne fait même pas un millimètre de diamètre, et nous aurions pu prendre la pompe qui fait le vide pour une simple machine soufflant les dernières poussières. Moi, la première, je me demandais ce qu'elle fichait là, cette machine avec un piston, car dans mon train-labo polaire nous avons un engin plus sophistiqué, mais l'usine en question n'a pas

encore renouvelé ses machines. Tu devrais visionner ce film, Harold, et tu admettrais mieux notre théorie.

— J'ai autre chose à faire, déclara-t-il avec hauteur, que de traquer la bestiole. Moi je cherche un virus, un de ceux que l'on peut projeter dans l'espace. Tes bactéries ne peuvent voyager sur les ondes depuis Altaï.

— Pour la bonne raison qu'elles étaient déjà sur Terre et hibernaient en quelque sorte dans les GED. Si je me souviens bien, c'est toi-même qui avais émis cette idée d'une hibernation du virus.

Il tourna les talons et quitta le bureau de Louria. Movane, ennuyée, soupira :

— Il est obsédé par ce virus et la nuit il a des cauchemars.

CHAPITRE 29

Lorsqu'ils abordèrent les marécages, Kurty apprécia la prévoyance de Letton Frikla au sujet des combinaisons étanches et isothermiques. Cette eau noire, zébrée de reflets gris provenant des projecteurs installés sur le mur d'enceinte de Bakouninograd, lui apparut tout d'abord sinistre, et en plus elle devait être glacée s'il en jugeait par les plaques de gel qui flottaient à la surface.

Les spécialistes chargés de mettre en panne les deux importants aiguillages étaient sur place depuis la fin de l'après-midi. Il ignorait comment ils avaient pu y accéder, mais il pensait que ces techniciens, revêtus eux aussi de combinaisons spéciales, avaient dû pénétrer dans le site par les égouts. Grâce à sa cagoule qui filtrait non seulement l'air mais pouvait l'alimenter en oxygène durant une heure, il n'avait aucune idée de l'odeur du marais. Cependant il était certain que les égouts de la cité s'y jetaient. Il basait son raisonnement sur le fait qu'aucun train d'habitation ne stationnait à moins de deux kilomètres, et même les marginaux n'approchaient pas de cet endroit. Et peu après l'un de ses compagnons, un garde du corps de Frikla, jura : « Ça schlingue dur. » L'homme avait relevé la visière de sa cagoule, pour la rabaisser aussitôt.

Par radio, il indiqua l'endroit où le très ancien aiguillage manuel se trouvait, et après avoir pataugé dans la fange écumeuse du marécage, ils approchèrent de la courte bande de terre recouverte d'une couche de glace et découvrirent les deux rails ayant servi pour le chantier du mur de clôture. Par chance, l'absence du mur sur une bonne distance, et de ce fait l'absence de projecteurs, leur permettait de s'approcher dans l'obscurité.

Kurty se demandait si le plan du petit vieux dans son fauteuil électrique avait tenu compte de tous les aléas et impondérables. Le neveu mécanicien du train avait donné une fourchette de quinze à vingt hommes de la police embarqués dans le train de la Débauche. Mais pourquoi pas trente ? Il y avait cinq Anarques à bord. Cela ne faisait que six policiers par dictateur. En général les hauts personnages des diverses Compagnies, même des plus minables, s'entouraient d'une garde prétorienne bien plus importante.

Évidemment, on allait abattre ces gens-là sans trop de scrupules. Les hommes de Frikla avaient pour mission de les liquider silencieusement et de ne se servir de leurs armes de poing qu'en dernière extrémité.

— Les sas d'accès seront certainement tous verrouillés, avait pensé tout haut Kurty.

— Mon neveu peut les déverrouiller depuis la motrice. C'est prévu en cas de déraillement, mais il devra suivre tout un protocole et se débarrasser des deux gardes qui ne quittent jamais le poste de pilotage.

— Il va les tuer ?

— Non, il va leur demander de manœuvrer l'aiguillage sous prétexte qu'il est trop dur pour lui. Il va leur encombrer les mains avec des outils nécessaires en cas de résistance du levier, et des produits pour un dégrippage rapide.

— Un signal sonore ou lumineux doit donner l'alerte en cas d'ouverture prématurée des sas.

— C'est prévu. Il suffit de neutraliser un court-circuit.

— Votre neveu est bien téméraire, remarqua Kurty, il prend les plus grands risques, peut-être même plus dangereux que ceux que nous allons courir, nous, dans les marécages.

— Il est mon héritier unique, ça le stimule et puis je lui ai promis une prime de cent mille dollars panaméricains dont vous lui verserez la moitié.

— Vous nous coûtez cher, voyageur Frikla.

— La vengeance n'a pas de prix, répliqua le vieillard. Mais moi, à votre place, j'aurais laissé faire la Locomotive pirate. Étant donné la démonstration qu'elle m'a imposée sur ses possibilités illimitées de destruction, il ne serait rien resté de nos cinq Anarques et nous serions bien tranquilles en ce moment, vous et moi, en train de siroter une vodka de vingt ans d'âge que je réserve pour les grandes occasions.

— Et par là même des centaines de gens auraient été tués, peut-être même votre neveu.

À quoi le vieillard marmonna quelque chose. Kurty crut comprendre : « Ce ne serait pas une grande perte pour moi. »

Il employait son neveu dans une opération qui pouvait s'avérer mortelle, et il ne paraissait pas vraiment l'estimer. C'était un curieux bonhomme et son grand âge ne justifiait pas son comportement.

Ils remontèrent les deux rails jusqu'à ce qu'une grande zone illuminée les arrête en bordure. Les gardes s'assirent tranquillement, comme s'ils venaient de faire une petite promenade et prenaient un peu de repos. Ils étaient très calmes, silencieux, mais certainement à l'affût des bruits et du moindre mouvement suspect dans les parages.

Kurty savait qu'à partir de dix heures du soir toute circulation était suspendue dans la station. Les draisines, les tramways ne pouvaient plus rouler, aussi ce train qui circulait sur le périphérique était-il facilement

repérable au bruit.

— Les gens doivent s'étonner que tous les mercredis soir un train mystérieux s'amuse à faire, à plusieurs reprises, le tour de ville.

— Pas du tout. Les autres jours un train blindé de surveillance effectue le même parcours toute la nuit. Ce train-là roule aussi lentement que celui des Anarques, les policiers sautent en marche pour interpeller les sans domicile fixe assez fous pour rompre la loi du couvre-feu. Ils les malmènent et les forcent à courir pour rejoindre le train qui continue de rouler au pas.

— Vous avez réponse à tout, lui avait lancé Kurty, agacé.

— Depuis que je suis dans River Station, je veille à penser à tout effectivement, car la moindre erreur, le moindre faux pas me seraient fatals.

— Vous êtes sûr que parmi vos gardes il n'y a pas deux ou trois types qui vous surveillent et envoient des rapports aux Anarques ?

— Si, mais je les ai repérés et ils ne participeront pas à l'opération en question. Ce soir-là je les occuperai avec une autre mission, bien plus excitante pour eux. Aller attaquer tout un groupe de réfugiés arrivés depuis peu dans la station et qui s'amusent à répondre à des interviews fréquentes. Comme prochainement ils doivent participer à une grande émission télévisuelle sur la situation dans la station de Bakouninograd, j'ai pensé que mes patrons seraient satisfaits de savoir que nous les avons suffisamment intimidés pour les faire renoncer à ce show.

— Il ne vous arrive pas, quelquefois, de vous juger ignoble quand vous faites votre bilan moral ?

— Bien sûr que si, mais ainsi je survis.

— Sans cauchemars, sans remords ?

Letton Frikla avait paru réfléchir à la question, avant de secouer la tête.

— Pas vraiment. Je me dis que si je m'abstiens, je serai tué et que mon successeur sera contraint de faire la chose que j'ai refusé d'accomplir. À quoi servira donc ma mort, je vous le demande ? À rien du tout.

CHAPITRE 30

Ce fut un vol vraiment tranquille et les craintes de Gislake au sujet des ascendances, si elles furent vérifiées ne secouèrent l'appareil que durant une dizaine de minutes. De quoi, bien sûr, épouvanter Maljory et sa bande, mais qui laissèrent le trio indifférent. Ils avaient connu d'autres turbulences bien plus sérieuses et même effroyables, lorsque des vents dépassant les trois cents kilomètres les obligeaient à fuir sans plus se soucier de leur destination, et qu'ils se retrouvaient à deux, trois mille kilomètres de leur lieu d'arrivée, avec les réservoirs d'huile bien épuisés. Mais à l'époque ils disposaient de la structure dirigeable et parvenaient toujours à s'en tirer sans trop de mal. Même un atterrissage au moyen de cette structure n'était pas un drame. Les ancres chauffantes agrippaient la glace en profondeur, et s'il en fallait une douzaine pour assurer la sécurité, elles étaient disponibles.

Pendant ces dix minutes de tangage, Ann Suba s'activa, apporta les sacs prévus pour les estomacs fragiles, des médicaments, des serviettes humides.

— Si vous les aviez vus, raconta-t-elle ensuite à ses deux compagnons, comme ils étaient humbles, fragiles, enfantins, ces ingénieurs orgueilleux et ces gardes féroces. Et que je leur tamponne les tempes avec un linge mouillé, et que je les aide à avaler un comprimé, et que j'emporte sans dégoût les sacs écœurants. Ils ont des regards de chiens battus, mais reconnaissants. Seulement, lorsque le calme revient la métamorphose est instantanée, ils se caparaçonnent à nouveau d'une dignité offensée.

L'atterrissage fut parfait sur une piste enfin de la bonne longueur et entourée par des trains-bureaux, des trains-habitations donnant à l'endroit une allure plus adaptée à l'aviation. Ils furent même surpris par la spontanéité du personnel de cet endroit qui pouvait très bien être appelé un aéroport. Il y avait beaucoup de monde, des gens jeunes qui avaient l'air émerveillé de découvrir enfin ce mode de transport révolutionnaire, dans le bon sens du terme puisqu'il mettait fin à des siècles de domination de la CANYST. Ce furent en tout cas les premières impressions d'Ann Suba et des deux hommes. Lorsque Maljory parut en haut de l'escalier, il fut acclamé et applaudi, mais leur trio le fut également et cette fois sans la moindre réticence.

— Maljory est au sein de ses partisans les plus évolués, remarqua Gislake, alors que jusqu'à présent c'était assez mitigé comme engagement. Ces gens-là ont fait un travail considérable avec la piste et l'environnement. Mais la piste est vraiment du velours et le décollage sera une formalité.

Une réception était prévue et pour l'occasion on avait dressé une immense

tente non loin de la station ferroviaire, et c'était la première fois que dans le milieu Aiguilleurs on se préparait à ce genre de soirée. D'ordinaire, pour respecter la loi, on s'entassait dans des wagons dont on avait supprimé les cloisons, mais c'était toujours aussi étiqué, étouffant.

Lorsque Ann Suba se dirigea vers une boutique de vêtements, elle fut priée par un simple civil de se rendre dans le bureau principal, car le Grand Maître désirait s'entretenir avec elle.

— Je vous suis, mais est-ce que cette boutique ferme tôt ?

— Vingt-deux heures, la rassura le garçon très aimable.

Lorsqu'elle entra dans le grand compartiment-bureau, Maljory se leva, lui désigna un fauteuil, lui proposa une vodka-orange qu'elle accepta. Il lui apporta son verre, revint occuper son siège.

— Je souhaite que cette nuit vous dormiez dans le traintel voisin qui ne porte pas le titre de train-palace, mais le mériterait. Vous y disposerez d'une suite avec une luxueuse salle de bains, un salon et un personnel à votre entière disposition.

— J'en suis ravie, dit-elle, effectivement enchantée.

— Vos deux compagnons resteront à bord, ainsi qu'une partie des gardes, dit Maljory sèchement. Je ne souhaite pas que ce qui s'est déroulé la nuit dernière se renouvelle et ne devienne une tumeur qui scandalise ma suite.

Elle comprit sur-le-champ ce qu'il insinuait, et dans un premier temps elle songea à se défendre avec indignation. Mais du fait de son caractère indépendant, elle décida de le choquer encore plus.

— Vous faites allusion au fait que j'ai passé toute la nuit avec mes deux compagnons ? Pourquoi ne pas l'exprimer plus clairement, je ne vois pas en quoi je dois des comptes à votre entourage sur ma vie privée.

Il ne s'attendait pas à une telle contre-attaque, lui le grand chef habitué à répandre l'hypocrisie et à accepter celle des autres.

— Je ne vois pas ce qui est choquant, à moins que votre suite n'estime qu'un être humain d'un certain âge n'a pas droit à ces plaisirs qu'ils jugent avec indulgence quand ils sont pratiqués par des plus jeunes.

— Je vous interdis de parler de la sorte, dit-il en se soulevant avec colère pour se rasseoir aussitôt, comme incapable de poursuivre avec un peu de franchise. Votre vie privée... dans notre milieu... Vous ne pouvez braver notre morale... Nous n'avons jamais été les témoins...

— Ni même les acteurs ? Comme c'est dommage. Si vous saviez comme c'est excitant. D'ordinaire on parle de deux femmes et d'un homme isolés dans leur intimité, mais évidemment une femme et deux hommes est une

figure qui ne manque pas d'interpeller les personnes trop puritaines.

Il bredouilla quelque chose qu'elle ne comprit pas du tout.

— Je suis désolée, dit-elle, non par votre accusation, mais par une grande déception. En atterrissant ici nous avons rencontré des gens jeunes, charmants, qui me paraissaient bien décidés à rompre avec les impératifs désuets de la CANYST et de votre société ferroviaire. Ils vous suivent avec enthousiasme parce que vous êtes porteur d'un grand espoir, et vous me donnez la preuve désolante que vous n'avez pas du tout l'intention d'aller aussi loin. Votre dissidence apportait déjà un peu d'air frais, mais voilà que vous retournez à vos vieilles lunes et que vous avez peur d'une trop grande liberté dans tous les domaines. Pour vous, avoir rénové le dirigeavion et voler avec suffisent à montrer votre volonté de changement. Vos fidèles de cette station vous ont acclamé, mais ils attendent d'autres hardiesses. Vous devez vous dépouiller de vos certitudes dépassées, mon cher. Je vous remercie de votre offre de coucher dans un train-palace cette nuit, mais je préfère ma cabine du dirigeavion, et si j'ai envie que mes deux compagnons me rejoignent, ce n'est pas vous qui m'en empêcherez, à moins que vous ne postiez des gardes devant chacune de nos trois cabines.

— Consentante ou pas, vous occuperez cette suite. Je ne veux plus que mon entourage entretienne des rumeurs qui pourraient devenir une opposition insupportable.

— Écoutez-moi, cher voyageur, si vous persistez je refuserai d'aller à votre réception et mes deux compagnons en feront de même. Et si vous nous y forcez, nous créerons le scandale, je vous laisse imaginer tout à loisir comment nous pourrions exhiber notre goût prononcé pour la luxure.

Il la laissa aller, visiblement morfondu.

CHAPITRE 31

Les gros diesels ronronnaient parfaitement à moins de cent mètres d'eux et, éclairés par un projecteur portatif, deux hommes, certainement les gardes qui surveillaient le pilote, s'occupaient à déverrouiller le vieil aiguillage. On pouvait les entendre discuter avec une certaine colère, car ils ne parvenaient certainement pas à manœuvrer le levier.

Le commando s'était glissé en dehors des zones de lumières et allait envahir les wagons où les Anarques devaient festoyer avec les jolies filles. Il y en avait une quinzaine chaque fois, d'après les renseignements envoyés par le neveu, et toutes venues de loin. Letton Frikla, qui voyait des actes criminels partout, affirmait que ces filles ne ressortaient plus de Bakouninagrad et étaient soit liquidées soit vendues à des souteneurs étrangers.

Les premiers gardes devant protéger le convoi, en cheminant à pied sur l'étroit remblai entre le mur et les marécages, descendaient des deux wagons qui leur étaient réservés, l'un en queue de train, l'autre au centre. Ils ne pouvaient occuper que la partie droite de la voie, l'autre étant trop restreinte à cause des barbelés. Ils venaient de découper dans cette barrière épaisse une ouverture si étroite que lorsque l'aiguillage donna enfin le passage, les griffes de fer crissèrent le long des wagons de façon crispante, faisant grincer les dents de tout le monde.

Dans la zone d'ombre, longue d'une vingtaine de mètres, les hommes de Frikla et les voyous de River Station firent un carnage silencieux. Grâce à des lunettes spéciales incorporées à sa cagoule, Kurty, écœuré, put suivre le travail professionnel de ces tueurs.

Pendant ce temps le deuxième commando pénétrait dans le train qui roulait à cinq kilomètres-heure. Le neveu allait-il sauter en marche ou bien continuerait-il, au risque d'être soupçonné sinon de complicité mais d'indifférence à ce qui se passait dans les wagons et dont il pouvait avoir les échos ? Mais une fois les Anarques morts, qui prendrait le pouvoir pour sanctionner les survivants ? Suivrait une période de véritable anarchie, non idéologique celle-là, non virtuelle, qui fournirait un bon prétexte à River Station pour intervenir au nom du droit d'ingérence.

Quelqu'un, peut-être le chef du commando opérant à l'intérieur du train de la Débauche, annonça que c'était terminé et qu'il n'y avait aucune perte à regretter. C'est alors que des rafales éclatèrent, les gardes des Anarques s'étant rendu compte qu'ils étaient tranquillement poignardés par des agresseurs survenus dans leur dos. Il y eut des répliques, les micro-missiles

fulgurant dans la nuit comme des lucioles.

Ce fut bref et un silence lourd, et malgré tout tendu, plomba le coin. Ce n'était pas du tout le calme après la tempête, mais une sorte de trêve haletante, estima Kurty qui s'attendait à une catastrophe. Le train venait de stopper et curieusement les lumières des wagons filtraient à travers les stores baissés. Il imagina des compartiments-lits avec salle de bains, salon et tout ce que l'industrie ferroviaire avait pu fabriquer avant le réchauffement pour le confort le plus luxueux des riches voyageurs. Quoique les vraiment riches de cette époque possédaient tous leur petit train personnel, surtout de grandes draisines-limousines ou encore des mobil homes motor, MHM comme on les désignait alors.

— Ranaldo Pinker, le neveu de voyageur Letton, est sous notre protection, entendit Kurty dans son oreillette. Il est indemne.

Ce qui fit sourire Kurty, imaginant la déception de l'oncle qui avait sûrement souhaité que le garçon n'en réchappe pas.

Le chef du commando annonça que les femmes trouvées dans le convoi voulaient demander l'asile politique, ce qui avait le don de l'amuser.

— Je ne vois pas en quoi le fait de sucer un Anarque vous implique dans la politique du bonhomme. Nous les laissons dans le train, qu'elles se débrouillent.

Kurty, indigné, intervint :

— Que vont-elles devenir ?

— Rien n'est prévu par voyageur Letton Frikla.

— Pouvez-vous entrer en communication avec lui ?

Son interlocuteur hésita.

— Sachez que je ne participerai pas aux frais que cette expédition a nécessités, si ces filles ne sont pas prises en charge. Dites-le à votre patron. Vos primes seront réduites d'au moins la moitié, car c'est moi le principal commanditaire.

Curieusement, en moins de quinze secondes, il recevait le vieux gangster qui lui reprochait avec véhémence d'exercer un chantage sur ses hommes et de s'occuper de ce qui ne le regardait pas.

— Ces filles sont toutes des putains qui ne méritent même pas un regard, il n'y a qu'à les laisser sur place.

— Écoutez-moi, vieille fripouille, vous les prenez en charge et je règle les trois quarts des dépenses totales.

Ce n'était même pas un petit sacrifice de sa part, les caisses de la

Locomotive regorgeant de dollars panaméricains datant de plus de vingt ans, mais toujours en circulation. Personne dans la Locomotive ne se souciait d'argent et n'effectuait de comptabilité. Quand il pensait personne, il songeait surtout aux ordinateurs qui auraient pu effectuer ce travail.

— Les quatre cinquièmes, osa marchander le vieux grigou. Elles sont quinze et difficiles à caser, vous savez ? Je suis sûr que le gouvernement de River Station n'en voudra pas.

— Les trois quarts et pas un cent de plus.

Et il coupa la communication. Il était bien décidé à rester dans le coin pour assister à l'évacuation de ces quinze filles et à leur prise en charge. Le commando qui avait opéré dans le train les encadra. Il remarqua que certains de ces hommes, tous voyous des confins, portaient des sacs. Il en décompta cinq et frissonna.

CHAPITRE 32

Tout le train-laboratoire fut mobilisé et on leur envoya des chercheurs, des laborantins de toute la station qui repartirent sur leur lieu de travail avec chacun une connexion à étudier. On n'avait plus qu'à espérer que parmi ces dizaines de chercheurs confirmés, au moins un détecterait la fameuse bactérie. Mais on rechercherait également quelle pouvait bien être sa nourriture. Il y avait dans ces ensembles de quoi satisfaire l'appétit d'un être si petit durant des siècles et des siècles, et c'était ainsi qu'elles avaient pu hiberner aussi longtemps. Mais Louria était certaine qu'elles avaient été constamment renouvelées, quand elles ne se reproduisaient pas par simple division rapide.

— En quelque sorte elles peuvent se retrouver des centaines et seraient visibles à l'œil nu pour peu que l'opération s'effectue dans un tout petit milieu et un bouillon de culture adapté, disait-elle à Edgon, qui avait refusé de rentrer chez Cristella pour se reposer de ses fatigues de la nuit. Il était aussi passionné qu'elle, et l'attitude de son fils l'avait révolté au plus haut point. Il ne comprenait pas son hostilité, son ironie méchante au sujet de la bestiole.

— Le mélange des genres ne lui convient pas, comme ne convient pas à certains spectateurs une pièce de théâtre tragi-comique. Lui ne veut pas mélanger la recherche pure, l'informatique et la biologie. Je ne le savais pas aussi coincé. Et je ne pense pas que c'est la fréquentation de cette Movane Marqua qui l'influence ainsi. Il y a autre chose.

Louria elle-même restait interdite depuis la sortie venimeuse qu'il leur avait faite. Il était maintenant dans son laboratoire. Movane avait essayé de rester à ses côtés, mais finalement avait préféré rejoindre un autre laboratoire.

— La petite Every est énergiquement soignée, leur apprit Louria, et en même temps il a fallu mettre la mère Hillary sous sédatif. En réalité on l'a plongée dans un sommeil profond, car sa méfiance native interférait sur l'état de la petite. Les médecins n'avaient jamais rien vu de tel.

La journée s'écoula et la fièvre qui avait saisi Edgon et Louria s'évacua peu à peu, les laissant hébétés d'épuisement. Le père d'Harold finit par aller prendre quelques heures de repos chez son amie Cristella, et Louria alla également dormir un peu.

Elle avait vaguement espéré qu'à son réveil il y aurait au moins une surprise, une information pour aussi petite qu'elle fût, mais les chercheurs repartis dans la station n'avaient pas jugé bon d'appeler le train-laboratoire, pas plus que le train du ministère de la Recherche.

Elle alla prendre un en-cas à la cafétéria, se souvint qu'avec Edgon ils avaient durant la nuit pillé les réserves, bu du vin et de la vodka, encore sous le coup d'une excitation commune. Et puis on en était resté là. On n'était plus certain qu'il s'agissait d'une bactérie anaérobique, et le scepticisme violent d'Harold commençait à saper son moral et ses certitudes premières.

Movane Marqua vint s'asseoir en face d'elle avec un plateau de thé.

— Je voudrais vous dire une chose. Je ne suis pas amoureuse d'Harold Kowning. Les circonstances ont fait qu'un trouble s'est inséré entre nous et que je n'ai pu résister à mes pulsions sexuelles. Je ne pense pas que de son côté il ait pour moi autre chose qu'un désir, qui s'est éteint d'ailleurs assez vite. Je ne peux que vous l'affirmer et vous n'êtes pas obligée de me croire. Je pense que sa colère était une réaction à son infidélité. J'ai compris qu'il vous était profondément attaché et qu'il n'était pas un garçon prêt à batifoler de bras en bras féminins, comme son délicieux papa.

Louria restait silencieuse, bien loin en réalité de ces problèmes sentimentaux.

— Jusqu'à ce coup de folie, je n'ai jamais vraiment eu le moindre désir pour lui. Je suis assez affectée par le départ de mon ami Césaire qui, vous le savez, a réussi à faire décoller cette fichue navette du sol mongol. J'en ai assez bavé personnellement avec cette fusée, mais je ne pensais pas qu'elle emporterait un homme que j'aime. Je n'espère pas qu'il revienne un jour, ce genre d'exploit ne peut se renouveler et Flatty n'est pas un endroit où la science est très en honneur, ni même en odeur de sainteté. Ils laisseront la navette atterrir et puis ils l'isoleront avec une grande méfiance pour que plus personne ne puisse l'utiliser. Ce sont paraît-il les ploucs les plus rétrogrades qui puissent se concevoir.

Louria finit par l'écouter et sourit.

— Je me demande si ce n'est pas la voie de la sagesse : v, o, i, e. Parce que là-haut ils se foutent bien qu'une bactérie anaérobique se balade dans les connexions, les relais, et nous conditionne pour quelques saloperies de logiciels planqués dans un morceau de Lune.

— Je crois que vous êtes dans la bonne hypothèse. Lorsque je vous ai vus, Edgon et vous, extasiés par ce simple mot d'anaérobie, j'ai tout de suite été émue. J'ai immédiatement su que vous aviez effectué un coup superbe. Vous verrez que les bouillons de culture donneront un résultat tôt ou tard. J'ai un peu pratiqué la biologie et si l'on réussit à produire une quantité suffisante de ces animaux, on pourra les observer au microscope.

— Ce serait fait si vraiment ils mesuraient un micron, mais j'ai des doutes. Je crains qu'il n'en faille mille ou plus pour obtenir ce micron et qu'ensuite... Et imaginez qu'elles soient dotées d'un truc qui les contraint à ne plus se diviser pour échapper aux recherches. J'en suis au point d'imaginer

n'importe quel obstacle qui nous paralysera.

CHAPITRE 33

Le dirigeavion volait vers la cordillère des Andes. Le départ avait donné lieu à toute une cérémonie d'adieux à la fois joyeuse mais aussi nostalgique. Le trio avait senti que les assistants, tous ces gens de moins de cinquante ans qui attendaient une libération des contraintes sociales et des mœurs, se demandaient très certainement si l'envol du dirigeavion n'était pas également celui de leurs espoirs les plus attendus. En vain avaient-ils pensé que leur idole actuelle, le futur Maître Suprême, aurait prononcé, lors de la réception de la veille, des engagements définitifs, mais rien de tel ne s'était produit.

La prochaine étape se trouvait à six cents kilomètres, à une altitude de mille cinq cents mètres. Gislake et Keverny regrettaient la dernière, car la réception avait été une fête très joyeuse contrairement à la précédente. Si joyeuse que les faces de carême d'ingénieurs et de policiers avaient fini par se retirer, laissant les participants s'amuser de façon stupide, à leur avis. Sur le moment, l'assistance n'y avait pas vu de quoi s'inquiéter, mais au petit matin, alors que les réacteurs rugissaient, s'étaient-ils rendu compte que le chef de la dissidence laissait un vide plein d'interrogation.

Sur son écran, Gislake vit apparaître le message de Keverny :

— *Je crois qu'entre Maljory et notre amie Ann ce n'est pas la lune de miel.*

Le pilote avait eu lui aussi cette impression. Ils avaient appris qu'elle avait été convoquée par le Maître Suprême par intérim dans le bureau mis à sa disposition par le chef de station, mais n'en savaient pas plus. La physicienne n'avait pas jugé bon de leur faire ses confidences.

Une couche de nuages enveloppait les montagnes à basse altitude, et Gislake commençait de s'inquiéter pour l'atterrissage sans visibilité. Ils n'avaient jamais vraiment expérimenté l'équipement du bord et ne pouvaient savoir, s'il était encore performant. Une fois de plus l'absence de la partie dirigeable allait se faire cruellement sentir. Gislake se souvenait de descentes périlleuses dans des endroits invraisemblables, avec juste les ballonnets qui se dégonflaient lentement et le plus souvent un seul moteur.

Ann leur apporta des boissons et se rendit compte à son tour que l'approche de la prochaine étape ne serait pas de tout repos.

— Je vais préparer les sacs, les serviettes mouillées, les comprimés anti-nausée. Tout ce petit monde à côté va avoir des vapeurs de demoiselles d'autrefois.

— Ajoutez-y quelque chose pour dérider le grand patron, peut-être, suggéra Keverny.

Aucun n'avait envie de faire allusion à la nuit précédente où ils s'étaient retrouvés tous les trois bloqués dans la cabine de la physicienne, à cause de la présence des gardes dans la coursive du pont supérieur.

— La prudence voudrait que nous fassions demi-tour pour rejoindre notre dernière étape, dit Gislake. Plus nous allons et plus j'ai l'impression que ces amas de nuages sont une véritable muraille. Le pire serait que ce soit une sorte de brouillard givrant qui pourrait bloquer non seulement des gouvernes, mais fragiliser les réacteurs. Je ne me fie pas vraiment à eux. Ils ont été démontés, descendus dans la vallée, réparés par des gens qui ne savaient même pas ce que c'était que ces moteurs-là. Puis on les a chargés sur un train de montagne pour nous les livrer. Maljory a parlé d'ateliers et non d'usines. Là où il fallait un outillage extrêmement précis, une soufflerie, que s'est-il passé en réalité ? Je vais demander au grand patron de venir faire un tour dans le cockpit pour lui expliquer tout ça.

L'ingénieur général arriva, mal assuré sur ses jambes, écouta ce que lui expliquait Gislake avec précision. Le pilote pensa que certains termes techniques ne trouvaient aucun écho dans la mémoire de cet homme qui se contentait de hocher la tête en silence.

— Voilà, fit Gislake, à la limite de l'exaspération devant tant d'inertie, que décidez-vous maintenant que vous disposez des données ?

— Si je comprends bien, vous refusez de vous poser sur la piste qui a été construite en dessous de cette zone de brume ?

— Si vous appelez ça une brume, c'est que nous ne parlons pas le même langage. Je ne refuse rien, mais ce que je tenterai sera à vos risques et périls.

— Nous sommes depuis l'enfance préparés à l'esprit de sacrifice, ne sut que répondre Maljory.

— Vous voulez dire que nous pouvons tous mourir dans un crash épouvantable, pourvu que votre attitude spartiate ne faiblisse pas.

— Je ne comprends pas, vous me dérangez pour peu.

Seuls, les deux hommes se regardèrent. Keverny passa un message :

— *Il pète de trouille, mais ne veut pas en convenir.*

Il ne veut prendre aucune disponibilité et je me demande si dans son esprit il n'est pas persuadé que le dirigeavion est une sorte de dragon incompréhensible, et que nous en sommes les sorciers capables seuls de le maîtriser. Son matérialisme ne peut aller au-delà de certains mystères techniques.

— Je sens qu'on va rigoler dans quelques instants, c'est-à-dire environ dix minutes.

L'appareil commença de perdre de l'altitude. Gislake avait étudié la piste d'atterrissage et commençait de recevoir les signaux radios qu'il avait exigés, mais il était vain de les utiliser pour évaluer la distance exacte qui les séparait du premier impact.

Keverny commença ses manipulations un peu étranges, et si Maljory avait alors fait irruption, il aurait réellement pris le chef mécanicien pour le représentant sur terre des puissances démoniaques.

Comme par miracle, le schéma de la piste apparut. Keverny venait de mettre en place une sonde diffusant des ultrasons qui se répercutaient sur les réflecteurs installés le long et au fond de la piste, selon les demandes des deux hommes.

— Les échos ne sont pas mauvais, mais insuffisants. Je ne trouve pas le point d'impact. Le revêtement est une sorte de poudre de roche amalgamée avec un ciment spécial qui devrait assez bien accrocher les trains, mais je n'ai pas eu l'échantillon que j'exigeais. Si tu veux le fond de ma pensée, cet endroit est comme une oasis au sein d'une population adverse de la dissidence de Maljory. D'après ses quelques confidences, il vient là pour essayer de convaincre la masse restée fidèle à Lascasas. S'il espérait les convaincre avec le dirigeavion, c'est loupé. Même s'il y a foule autour de la piste, les curieux ne verront que pouic, juste une grosse masse qui pourrait tout aussi bien être une grosse locomotive qui arrivera comme un bolide en projetant des étincelles et de la fumée à l'accroche des pneus. Le coup de la propagande est foutu. Mais puisqu'il faut y aller on va y aller, en espérant réduire la casse au maximum. Le message maintenant : Voyageuses, Voyageurs, attention à l'atterrissage.

CHAPITRE 34

Le message venant d'une laborantine, le personnel du train-laboratoire émit quelques doutes, mais Louria décida d'en avoir le cœur net et au lieu de demander communication de l'expérience sur l'écran, elle préféra se rendre sur place à bord d'une draine. Edgon, revenu entre-temps et affirmant qu'il avait retrouvé toute sa forme, l'accompagna.

La jeune fille en question s'appelait Irmara Lasseg et travaillait dans une clinique privée aux confins de la station, là où l'un des cinq dômes d'altuglas rejoignait l'inlandsis.

— Pas très reluisant ce vieux train, mais les gens du coin ont quand même droit à être soignés, grommela Edgon.

La directrice et le médecin-chef l'attendaient, et ils risquaient de compliquer les choses avec des salamalecs et des précautions oratoires laissant entendre que la jeune stagiaire travaillait sous la haute direction du chef de laboratoire, et qu'en définitive le mérite de sa découverte, si découverte il y avait, ne pourrait totalement lui revenir.

Sans se fâcher, Louria demanda qu'on la conduise au labo et découvrit une maigrichonne portant des lunettes aux verres aussi épais que des loupes qui la regardait avec appréhension. Elle commença par bafouiller et puis se dirigea vers son microscope, un modèle très dépassé, presque un jouet pour enfant.

Louria colla son œil à l'oculaire et tout aussitôt laissa la place à Edgon, sans un mot, mais celui-ci ne fut pas aussi discret dans sa surprise.

— Ça grouille, ça se bouscule et même ça doit se multiplier là sous notre nez, les petites vilaines.

— Elles sont asexuées, se multiplient par scissiparité, dit Irmara rougissante.

— Il y en a combien dans cette colonie-là ?

— Dix millions, mais je ne les ai pas comptées. Elles doivent mesurer un millième de micron, je suppose, mais peut-être suis-je au-dessus de la réalité.

— Pour l'instant on ne voit qu'une masse vert phosphorescent.

— Je me suis permis de les colorer, murmura la petite laborantine inquiète.

— Elles appartiennent à quel groupe ?

— Ce sont des vibrions gram négatif et anaérobiques.

— Pouah, fit Edgon, comme ceux qui transmettent le choléra ?

— Et aussi la gangrène et bien d'autres maladies graves, précisa Louria.

— Celles-ci sont inoffensives, si j'ose dire, mais ce n'est peut-être qu'une apparence.

Non seulement elle avait obtenu une colonie de dix millions d'individus, peut-être même plus, mais elle était parvenue à photographier un spécimen et ça, les deux visiteurs n'en revenaient pas. Avec une grande modestie, la jeune fille expliqua qu'elle était une passionnée de la photographie des coupelles de microscope.

— J'ai eu la chance de trouver l'individu qui était si gros qu'il approchait du dixième de vibron. Il s'agitait de tous ses cils sur ma coupelle et j'ai commencé à prendre des clichés, puis j'ai pu l'isoler.

— Pourquoi est-il gros, il bouffe trop ? Et au fait qu'est-ce qu'ils trouvent comme nourriture dans une boîte stérile et sans oxygène ?

— Il était gros, car il est mort. Il ne parvenait plus à se scinder en deux, j'ignore pourquoi, et peut-être à cause de ça il grossissait. J'ai pu isoler son image et je l'ai ensuite agrandie avec d'infinies précautions pour ne pas la rendre floue.

À l'arrière-plan, la directrice et le médecin-chef hochaient la tête avec l'air de ceux qui par pur libéralisme laissent leur subordonné s'exprimer en leur nom, mais Edgon et Louria savaient que c'était la petite laborantine seule qui avait réalisé cet exploit.

— Pour la nourriture, ces vibrions se contentent de mousse.

— Comment ça, de mousse ?

— Celle qui tapisse le fond de leur réceptacle. Oh, elle est quasiment invisible au microscope et j'ai dû agrandir des clichés pour la découvrir. C'est une mousse qui n'a besoin ni d'oxygène ni d'eau. Je pense que c'est un OGM fabriqué en laboratoire pour les besoins de la cause, c'est-à-dire la nourriture des vibrions.

— Une mousse au fond de l'enveloppe rigide de la connexion, murmura Louria, pleine d'admiration pour cette petite bonne femme si modeste, si inquiète.

— Une mousse nutritive qui se régénère elle-même, mais sans le cycle habituel des mousses. Pas d'organes sexuels différenciés, on peut dire qu'elle est hermaphrodite ou quelque chose comme ça. Il faudrait avoir des connaissances plus importantes que les miennes en biologie végétale.

— Combien y aurait-il de vibrions dans cette connexion qui ne fait pas mille millimètres cubes, c'est-à-dire un centimètre cube.

— Une centaine de mille, mais peut-être moins à cause de la nourriture.

Louria regardait les photographies du fameux vibron, phénomène de la colonie.

— Au départ comment avez-vous pu procéder ? Je veux dire pour provoquer cette scissiparité ?

— J'ai eu de la chance de découvrir cette mousse avant toute chose. J'ai un ami...

Elle rougit une fois de plus et imperceptiblement tourna la tête pour voir la réaction de ses deux supérieurs. Elle préféra ensuite parler plus bas, et Louria et Edgon se rapprochèrent.

— Un ami qui m'a révélé que le fond du petit container était tapissé d'une mousse bizarre comme il n'en avait jamais vu. Il est venu à la pause de midi faire un prélèvement et l'a emporté. C'est ainsi que j'ai su que cette mousse pouvait être nutritive malgré son conditionnement. À partir de là j'ai fait un bouillon de culture très concentré dans moins d'un centimètre cube, et j'ai attendu environ trois heures avant d'en prélever sur une plaquette. Il y avait cette masse qui s'agitait beaucoup et qui avait certainement avalé pas mal du bouillon de culture. Vous savez, ma mère, qui n'a pas un très gros appétit, me dit toujours que manger la fatigue et qu'elle préfère boire, ce qui bien sûr n'est pas bon pour sa santé. Et je pense que les vibrions gram trouvent que dévorer la mousse est fatigant. Lorsque celle-ci est donnée sous forme liquide, peut-être qu'ils se goinfrent et du fait se multiplient, mais je dois vous apparaître bien stupide avec ma théorie.

— Croyez-vous que leur nombre dans la connexion a pu subir des variations, augmenter ou décroître ?

— Je n'ai pas encore réfléchi à cette question. Mais il y a quelque chose qui me préoccupe, c'est l'un des éléments, une infirme parcelle de silicium avec un circuit intégré très difficile à voir. Cette minuscule pastille attire les vibrions inexplicablement.

— Mais nous vous avons remis une connexion ouverte, l'interrompt Louria, effarée.

— J'ai pris mes précautions. Lorsque je l'ai reconstituée selon le plan que j'en avais dessiné, j'ai ensuite fait le vide. Le container étant transparent, j'ai pu microphotographier cette profusion de vibrions sur cette puce. Oh, un petit point phosphorescent non mesurable à l'œil nu, mais bien réel. J'ai redémonté cette connexion, j'ai soigneusement nettoyé chaque élément. Pendant ce temps ma colonie continuait de prospérer dans le bouillon de culture placé sous vide. J'ai recommencé l'expérience. Le plus difficile fut d'introduire une

quantité limitée de vibrions dans le container. Avec un stylet très aiguisé j'en prélevais une quantité trop importante. Alors j'ai utilisé un filtre du genre de ceux que nous prenons pour étudier les prélèvements de toute sorte. Les liquides passent, restent les résidus et aussi les bactéries de toute nature. Je crois qu'ensuite je n'ai disposé que de quelques dizaines de milliers d'individus qui, à cause de leur petite taille, ont suivi le liquide, c'est-à-dire un peu de bouillon de culture. Une fois dans le container j'ai fait le vide et je les ai vus se précipiter à nouveau sur cette poussière de silicium, d'un seul élan.

Sur une photo géante elle situa cette pastille de silicium qui dans la réalité pouvait échapper à l'œil nu.

— Irmana, accepteriez-vous de nous suivre jusqu'au ministère de la Recherche, exactement dans le train-laboratoire, là même où vous êtes venue volontairement prendre possession de cette connexion ?

— J'en ai souvent rêvé, chuchota la jeune fille.

Louria alla parler aux deux principaux personnages de cette clinique. Ils parurent choqués qu'une simple laborantine qui six mois plus tôt ne faisait que nettoyer des récipients, les tubes ayant contenu les urines, les excréments ou le sang des malades, devienne soudain l'objet de tant d'attention. Mais Louria trancha dans le vif et elle les laissa confus dans leur médiocrité. La petite emballa toutes ses photos, tous ses rapports et les suivit, très gênée lorsqu'elle passa devant ses supérieurs. Ces derniers l'accompagnèrent d'un regard maussade.

— Ne vous inquiétez pas trop à leur sujet, dit Louria à la laborantine. Vous pourrez travailler ailleurs si vous le désirez, et même dans le train-labo du ministère.

Dans la draine, Edgon se concentra sur l'image de cette puce qui lui paraissait de plus en plus insolite, intruse dans le système. Il se demandait quel était son rôle dans le fonctionnement de la connexion. Il connaissait parfaitement cet organe de connexion et plus précisément ce modèle, il pouvait les détourner de leur objectif habituel, par exemple dans le verrouillage d'un coffre-fort bancaire, mais il n'en avait jamais fait l'inventaire précis, du moment que les principaux composants se laissaient manipuler.

Une fois au train-laboratoire, il se fit apporter une douzaine de ces petits containers, et avec l'aide de deux assistants les ouvrit et fit l'inventaire des fameuses pastilles de silicium. Tout cela sous microscope.

— Sur les douze, dit-il à Louria, dix contiennent cette pastille. Les deux autres ne sont que des organes de transmission sans grande importance. Maintenant il faut qu'on les soumette à l'objectif du microscope géant de la Navale sans tarder. J'ai ma petite idée, mais je veux en avoir le cœur net.

CHAPITRE 35

Jusqu'à ce que les médias de toutes les Compagnies riveraines de Bakouninograd diffusent l'information, et que le lendemain les puissantes radios et télévisions de la Compagnie du Consortium des Bonzes en fassent autant, l'Executive Board de la Locomotive pirate resta silencieux. Dès son retour, Kurty avait présenté son rapport sur sa mission. Les cinq principaux responsables de la mort de Floa Sadon, les cinq Anarques, avaient été exécutés. Un détail macabre en avait apporté la preuve. Cinq sacs en cuir avaient été déposés une nuit à la conciergerie du train présidentiel de River Station, et les vigiles ne les avaient pas découverts tout de suite. Chacun contenait la tête d'un des dictateurs.

Le même jour, par souci de maintien de l'ordre public et aussi dans un but humanitaire, des détachements militaires de River Station pénétrèrent dans l'ancienne Grand Star Station, acclamés par toute la population qui entretemps avait abattu les deux murs qui restreignaient l'accès à la seule écluse ouverte. Les autres étaient en voie de raccordement, et d'ailleurs des techniciens de River Station y travaillaient.

— Vous avez la confirmation de l'exécution des responsables de la mort de Floa Sadon, répéta plusieurs fois Kurty, se demandant pourquoi l'Executive Board ne répondait pas. Les conditions du testament de mon père Kurts ont été remplies et Floa Sadon a été vengée.

Il dut attendre encore douze heures pour que le central des opérations en cours veuille bien lui répondre. Tout d'abord on le couvrit de félicitations, mais il n'était pas dupe. Ce discours était préenregistré depuis des années et il ne le touchait pas vraiment.

— Nous avons étudié vos rapports et nous constatons qu'un personnage a réchappé à la juste manifestation de la Justice.

Pour sa part, Kurty n'avait guère le sentiment que Floa Sadon avait mérité d'être aussi violemment vengée. Lorsqu'elle se trouvait elle-même au pouvoir, elle se conduisait presque comme les cinq Anarques. Il avait accepté de suivre la volonté de son père, mais sans grande passion. Maintenant il avait ses propres revendications à faire valoir et il allait reprendre en main le commandement de cette monstruosité édifiée par Kurts le pirate.

— Ce personnage, vous le connaissez, il s'agit de Letton Frikla qui fut le président du tribunal d'exception de ces révolutionnaires douteux. C'étaient plutôt des criminels de droit commun que de véritables idéalistes. Frikla doit

lui aussi être supprimé pour que le testament soit considéré comme exécuté de point en point. Dès que nous aurons certifié que toutes les instructions furent satisfaites, nous le validerons et vous serez le seul dépositaire de l'héritage matériel et moral de feu votre père.

C'était comme dans ces films très anciens, rénovés, où l'on découvrait des personnages incompréhensibles pour les gens de l'époque actuelle. Il se souvenait de séquences où un personnage pétri de morgue lisait un papier, un testament précisément. Ce personnage portait au XXI^e siècle le titre de notaire.

— Est-ce un notaire qui fut consulté par mon père pour la rédaction de son testament et pour le codicille qui l'accompagne ?

Sa question posa quelque embarras et les recherches dans le central des archives prirent près de quarante secondes.

— Il semble effectivement que notre maître Kurts ait eu recours aux services d'une étude dirigée par un officier ministériel chargé de recevoir certains documents privés et publics. Nous ne trouvons le mot notaire nulle part.

— Aucune importance, ne cherchez plus.

— Quelle est votre décision envers ce Letton Frikla ?

— Je dois reconnaître qu'il nous a fortement aidés à réaliser notre mission et que sans lui et ses moyens en hommes et en matériel, nous n'aurions pu atteindre les cinq Anarques.

— Nous restons persuadés que c'était possible en bombardant l'ancienne GSS. Cette station n'a pas eu envers sa présidente le réflexe de la défendre contre ses assassins. Il y a eu refus d'assistance à personne en danger, et à ce titre elle méritait une punition. Nous aurions pu raser le train présidentiel et tout ce qui se trouvait dans un rayon de cinq cents mètres. C'est là que les responsables de ce crime continuaient de vivre dans des conditions confortables.

— Je veux être entendu au sujet de ce Letton Frikla. Il a renoncé à ses activités criminelles et vit tranquillement dans River Station.

— Il profite de ses rapines et a joué un double jeu détestable. Il mérite cent fois la mort.

— Je ne peux souscrire à cette décision sans nuances.

— Le testament dit que tous les responsables doivent être retrouvés et exécutés. Nous savons qu'un bon nombre des assassins sont morts ou disparus, notamment ceux qui composaient le peloton d'exécution. Tout comme le médecin qui a commis un faux en affirmant que Floa Sadon était en état d'être exécutée, alors qu'elle était morte depuis douze heures. Ce médecin

est décédé aujourd'hui, mais peut-être conviendrait-il de reporter la vengeance sur les têtes de ses descendants. Ils profitent eux aussi de l'argent qui a récompensé leur père pour sa bonne volonté.

— Où allons-nous ? s'écria Kurty, lorsque Mylord récita cette sentence.

— Vous n'avez pas à intervenir au sujet de Letton Frikla, car un seul missile propre peut anéantir son train d'habitation sans nuire aux convois mitoyens.

— J'ai promis à cet homme la vie sauve.

— N'empêche que vous avez quand même rétribué ses services en réglant les trois quarts de la note.

— Pour que ces quinze jeunes femmes qui se trouvaient dans le train des Anarques puissent regagner leur lieu habituel de résidence. Elles n'étaient pour rien dans les crimes de ces cinq-là.

— Elles profitaient de l'argent volé, répondit Mylord, toujours sentencieux.

— Elles ignoraient ces histoires. Je ne vous laisserai pas détruire le train d'habitation de Letton Frikla. Il a eu ma parole qu'il serait épargné.

— Nous ne pouvons prendre en considération cette promesse faite sans en référer.

— Je ne suis donc pas en pleine possession des biens laissés par mon père ?

— Tant que le testament n'a pas été suivi à la lettre, non.

— Si vous détruisez le train-habitation et faites mourir Letton Frikla, je quitterai la Locomotive définitivement et ne reviendrai jamais. Est-ce que cette éventualité est prévue dans les différents articles du testament ?

Cette fois Mylord, la voix synthétique qui reproduisait sans nuances, à quelques exceptions près, les décisions des différents centraux, ne se manifesta pas. Il comprit qu'une fois de plus il les embarrassait fort.

— Je suis, en termes juridiques, le légataire universel des biens de mon défunt père. Et avec vous tous, les centraux, je suis aussi l'exécuteur testamentaire. Cette désignation avait un double sens, et dans cette décision l'humour plus que noir de Kurts le pirate se manifeste. Mon cher père a jugé tout à fait normal, tout à fait moral, de faire de moi un exécuter, certes, mais aussi un exécuter des hautes œuvres, c'est-à-dire un bourreau.

— Un justicier, répliqua Mylord, traduisant la réaction d'un quelconque ordinateur, peut-être celui des archives.

— Mon père aimait la plus grande garce de la Transeuropéenne et peut-

être de la terre, et je devrais, moi, régler leur compte à tous ceux qui avaient quelque raison de la voir mourir ? J'accorde volontiers que les cinq Anarques méritaient leur sort, Letton Frikla aussi le mériterait, mais j'ai donné ma parole et je n'y reviendrai pas.

Il insista avec colère :

— Avez-vous enfin découvert dans le testament l'article, le texte qui règle la situation suite à mon départ définitif. Pendant quinze ans vous avez attendu sous la mer que je rejoigne la Locomotive. Vous auriez pu vous en sortir seuls, mais je suppose que les dernières volontés de Kurts le pirate vous l'interdisaient. Seul son fils pouvait renflouer cette machine. Je suis donc revenu et je pense que ma décision ne fut pas tout à fait libre, mais que je subis, sans savoir comment, la volonté *post mortem* de mon père. Admettons que j'aie refusé, que j'aie réussi à repousser cette volonté, vous seriez encore sous quelques mètres d'eau de mer en ce moment. Si je vous quitte à jamais, que pourrez-vous faire, faute d'instructions, pourrir sur place ici même ? Vous faire agresser non seulement par la rouille, les intempéries, mais aussi les hommes, les missiles peut-être. Vous vous croyez invincibles, mais avec le temps vous finirez par n'être plus qu'un vieux tas de ferraille sans importance. Voilà ce que sera l'héritage de mon père. Je ne pense pas que c'était ce qu'il envisageait pour sa merveilleuse et fantastique créature. Je dis bien créature et non création, car elle mérite d'atteindre ce niveau réservé aux êtres vivants.

— Nous devons étudier non seulement le testament, son codicille, mais aussi différentes instructions que votre père a laissées au cours de sa vie. Le central des archives va les examiner, et dès demain nous aurons éventuellement des aperçus sur les conséquences très graves que votre départ définitif pourrait avoir sur la survie de ce monde, notre monde que la Locomotive représente.

— Je vous rappelle que notre autorisation de séjour en Compagnie de la River Station est limitée et que dans quarante-huit heures nous devons en franchir les frontières.

Il alla s'étendre sur sa couchette et bien que se refusant à extrapoler sur la réponse future de l'Executive Board, il rêvait qu'il descendait vers le sud grâce aux réseaux nouveaux qui se développaient, et que peut-être il pourrait enfin revoir Fleur. Aux Kerguelen, n'importe où.

CHAPITRE 36

Lorsque la montagne fut devant lui, véritable falaise dont la paroi disparaissait dans la couche de brouillard au-dessus de son altitude de vol, Gislake effectua une manœuvre qu'il savait parfaitement impossible à réaliser dans des conditions normales. Alors dans ce cas c'était tricher avec la mort que de persister à croire qu'il pouvait la réussir.

Et pourtant il y parvint, même si son aile crissa quelque peu sur la paroi en question, provoquant, il le sut plus tard, une véritable avalanche de rochers qui détruisit quelques maisons d'un village haut perché. Il y eut des blessés et un exode total de la population qui prétendit qu'un énorme condor avait cherché à les ensevelir tous sous des tonnes de pierraille.

— En général, fit Keverny blême de peur, mais la voix toujours pleine d'humour, en général c'est déconseillé à tous les pilotes de faire un truc pareil.

— Bah ! dit Gislake, il faut s'affranchir des consignes trop timorées.

Il avait mal calculé sa prise de contact avec le sol, une erreur d'un bon kilomètre inexplicable, mais l'ordinateur de bord avait heureusement enregistré cette première tentative d'atterrissage et rectifia tout aussitôt les paramètres. Le dirigeavion accrocha la piste comme prévu, et peu après s'immobilisait dans un brouillard qui se décomposait en petits flocons. Les personnages fantomatiques, de noir et d'argent vêtus, qui s'approchaient de l'appareil, commençaient de blanchir.

Là-dessus leur arriva la voix de leur amie, aussi suave que celle d'une hôtesse des compagnies d'hydravions commerciaux. Plus tard elle leur avoua que cette suavité n'était due qu'à la terreur éprouvée durant cet atterrissage acrobatique.

— J'ai une demi-douzaine d'évanouis profonds, autant dire de comateux, autant de semi-évanouis baveux, et pour le reste une troupe hagarde ne sachant plus si elle est vivante ou morte, des individus totalement incapables de se dresser sur leurs jambes en flanelle. Pour préserver leur dignité je ne vais pas ouvrir tout de suite la porte et descendre l'escalier. Le spectacle serait insoutenable pour les supporters qui guettent à l'extérieur l'apparition du grand homme et de sa suite. Il faut aussi que j'aère, car cette odeur de vomi est trop envahissante, et si l'un des officiels se permettait de franchir l'escalier une fois celui-ci en place, il tomberait raide dès le seuil franchi.

Lorsqu'il essaya de se lever, Keverny dut se rasseoir tout aussitôt, et

Gislake se douta que ses propres jambes ne pourraient le supporter pour l'instant.

Du temps s'écoula et au-dehors, sous une chute de neige de plus en plus affirmée, ceux qui réfrénaient leur enthousiasme tapaient des pieds et se fouettaient de leurs bras.

— Tu vides une bouteille de vodka avec du jus synthétique de citron dans une casserole, tu fais bouillir, tu mets le feu, tu essayes de boire alors qu'il y a encore des flammes. Radical contre bien des choses, comme le froid et la frousse qui refuse de te lâcher dans certaines circonstances, affirmait Keverny.

— *Le MS sort de son coma et ne sait visiblement pas où il se trouve, à suivre*, avertissait Ann Suba sur leur écran.

— Ça va devenir un feuilleton passionnant, estima Keverny. Imagine qu'il soit devenu amnésique et découvre soudain qu'il déteste ses copains Aiguilleurs, la société ferroviaire et qu'il s'empare d'un pistolet-mitrailleur en assommant un garde pour bousiller tout le monde.

— Il est comme tous les autres de cette Caste, imprégné jusqu'au subconscient, peut-être même dans son RAM, de l'esprit Aiguilleur.

— C'est quoi ce ram ?

— Un mot du bon vieux temps jadis, la mémoire profonde. Je vais essayer de me dresser, tout d'abord, mais sans esquisser le moindre pas. J'ai une tremblote imbécile pour la première fois où je pilote cet appareil. J'en ai connu de plus épouvantables, mais celle-là est spéciale.

— *Notre grand homme émerge grâce à mon massage dans la région du cœur. J'ai dû déboutonner sa combi pour découvrir ses pectoraux. Eh bien, ils sont tout mous, tout blancs sans même un poil dessus.*

Ils se regardèrent et Keverny se permit une réflexion qui se voulait plaisanterie, mais qui empourpra Gislake. Le chef mécanicien, lui, suggérait un certain massage.

— Je n'aime pas ce que tu dis là, intervint le pilote.

— Je sais et ça ne me plaît pas énormément, mais depuis l'autre nuit nous sommes à nous regarder tous les trois en chiens de faïence, mais furtivement, comme si la moindre allusion à ce qui s'est passé pourrait se découvrir dans nos yeux.

Il ajouta d'une voix résignée :

— C'était une tentative pour dédramatiser notre petite crise de folie, pour qu'elle soit autre chose qu'un souvenir lamentable. Dans le fond, c'était très amusant, inattendu, et personne n'y a égaré sa dignité.

— Arrête ! dit Gislake, qui effectuait des pas glissants vers la porte du sas

ouvrant sur la cabine. Mais lorsqu'il ouvrit la deuxième porte, il la referma aussitôt.

— Hé, apprécia Keverny, pour une belle trouille c'en était une, si j'en juge par la qualité super nauséabonde de l'atmosphère.

Ann Suba les avertit qu'elle avait mis en route tous les ventilateurs disponibles, au risque de décharger les batteries.

— Quand je pense, soupira Keverny, qu'une réception grandiose nous attend avec un buffet qui le sera tout autant, je me demande ce que nous foutons vraiment là. Et tous ces pingouins au-dehors qui sont presque au garde-à-vous.

CHAPITRE 37

Irmana Lasseg regardait avec de grands yeux les équipements d'avant-garde du train-labo, et devait se rendre compte combien ses appareils de la clinique étaient désuets, dépassés, mais Louria qui l'accompagnait crut bon de mettre les choses au point.

— Dans votre clinique, avec des moyens vraiment réduits, vous avez réussi à obtenir le résultat auquel nous n'avons pas su accéder.

D'un geste de la main elle engloba matériel et personnel.

— Nous pataugions littéralement et nous sommes considérés comme des lumières de la recherche. Tout est relatif.

On avait tout de suite commencé l'analyse du dé de bouillon de culture que la jeune laborantine apportait dans un coffret isotherme. Chaque labo avait eu droit à sa goutte et des exclamations stupéfaites émanaient des différents services. Une autre équipe s'était chargée de la fameuse pastille de silicium découverte également par la jeune fille.

Edgon Kowning avait réussi à obtenir l'accès au microscope géant de la Navale. Avec son culot habituel, un culot tranquille et plein d'amabilités, il avait convaincu le cabinet de l'amiral Kinnjone de prévenir ce dernier qu'il désirait lui parler, avait eu gain de cause, et en quelques minutes était avisé que le monstre était à sa disposition dans toutes ses variantes à faisceau fixe, à immersion, à réflexion ou encore l'annexe, le microscope tunnel si le modèle acoustique ne fournissait pas les données qu'on attendait de lui. Irmana connaissait toutes les possibilités de cet appareil gigantesque, mais n'aurait jamais pensé que sous peu l'écran du labo de Louria diffuserait les images obtenues.

Lorsqu'elle la vit fébrile, haletante, Louria maudit les dirigeants de cette clinique minable qui avaient confiné la gosse dans des travaux indignes d'elle, jusqu'à ce qu'elle se porte volontaire pour l'étude de la connexion. Elle subodorait que les deux crétins qu'elle avait rencontrés avaient dû trouver la jeune fille bien présomptueuse de se croire capable d'un tel examen. Louria pressentait la future grande scientifique dans cette presque enfant.

Le verdict du microscope acoustique fut rapide et définitif. La pastille en question n'était autre qu'un émetteur-récepteur capable de diffuser dans un rayon de quatre à cinq mille mètres environ. Suffisamment en tout cas pour que toutes les connexions soient reliées entre elles par un mystérieux réseau hertzien. Et peu à peu la définition de l'onde utilisée fut établie.

Edgon téléphona qu'il restait encore un peu pour des examens complémentaires et pour tenter d'aller encore plus loin dans cette recherche.

— J'ai trouvé des gars sympas qui s'intéressent beaucoup à cette histoire et voudraient participer à la recherche de l'antivirus. Ils m'ont orienté vers le laboratoire top secret de la Navale, là où on met au point toutes ces saloperies de maladies épidémiques et leurs antidotes.

— Incroyable, murmura Louria, ne pouvant cacher son admiration, ce bonhomme serait capable d'accéder aux secrets d'État les plus redoutables s'il en avait seulement l'envie, car les moyens, il se les donne.

Mauvane pénétra dans le bureau avec un premier rapport sur la mousse de l'enveloppe à l'intérieur de la connexion qui n'appartenait pas à la nomenclature habituelle. Ni à celle des lichens.

— Elle n'est pas d'origine terrestre, ajouta la jeune femme en soulignant de son ongle carminé la dernière phrase. Ce qui veut dire que depuis le début vous aviez vu juste au sujet de ce virus gangrenant nos réseaux.

— Soyons prudents tout de même, dit Louria, il n'est pas non plus précisé que cette mousse puisse être d'origine extraterrestre et encore moins lunaire.

— C'est quand même une orientation qui va rendre nos collègues plus modestes. Et même le professeur Bourguine qui avait parfois des doutes, mais c'est dans son naturel. Comment établiriez-vous le processus des agressions virales de ces bactéries anaérobiques ?

— D'après Irmana elles se précipitent, selon un rythme que nous devons étudier, sur cette pastille de silicium pour émettre un signal ou pour en recevoir un.

— Un réflexe conditionné ?

— Il s'agit d'une bactérie, un être unicellulaire à structure simple, à noyau diffus sans l'amorce d'un système nerveux, même réduit. Du moins les bactéries que nous connaissons. Je ne suis pas une spécialiste et je pense qu'Irmana Lasseg pourrait mieux que personne répondre à cette question. Je voudrais même que dans la soirée elle se prête au jeu des questions réponses devant tous les chercheurs de ce train-labo, car elle seule en connaît assez pour nous orienter.

— Oh non, voyageuse, s'écria la jeune laborantine avec des larmes dans les yeux, je vous en supplie, ne me chargez pas d'une telle responsabilité... Je ne trouverai pas les mots qui conviennent, je n'ai qu'un bagage de bactériologue et je n'ai pas encore fini mes études. Je suis des cours du soir pour accéder à un certificat de capacité, mais par rapport à tous ces gens brillants qui travaillent ici, je ne suis qu'une étudiante non encore formée.

— Je voudrais cependant que vous teniez cette sorte de talk-show. Je serai

à vos côtés pour vous soutenir, pas pour vous aider car vous en savez plus que moi. Lorsque les questions seront par trop pernicieuses, faites-moi confiance, je saurai les retourner contre celui ou celle qui voudrait les poser pour vous mettre dans l'embarras.

Edgon rappela pour dire qu'il venait d'arriver dans le saint des saints des laboratoires secrets de la Navale, et que revêtu d'une supercombinaison il pouvait affronter tous les virus du monde. Le tout se déroulant dans des sortes de frigos géants auxquels on accédait après avoir franchi trois sas.

— Trois, vous m'avez bien compris ? Je suis en train de risquer ma vie, d'en ressortir aussi bien cholérique qu'atteint par le virus foudroyant du charbon, et j'en passe.

— Il prend ça avec humour, mais je suis certaine qu'il a quelque appréhension, en conclut Louria.

D'autres rapports arrivaient sur la fameuse pastille de silicium, mais pour l'instant très peu sur les bactéries, et Louria demanda à Irmama si elle voulait bien reprendre, dans son propre labo, l'étude de ce bouillon de culture, et de voir si elle ne pourrait pas en tirer d'autres conclusions.

— Je peux vous servir d'aide, proposa Movane, que la jeune laborantine touchait profondément.

Louria se rendit dans son bureau, espérant que sous peu Edgon apparaîtrait sur l'écran en brandissant une éprouvette, par exemple.

Elle relisait les différents rapports lorsqu'on frappa. Elle pria d'entrer sans relever la tête, et lorsqu'elle le fit, Harold était devant elle, visiblement gêné.

— Tu as suivi les derniers développements de nos recherches ?

— C'est extraordinaire ce qu'a fait cette très jeune fille.

— Tout a commencé avec ton père. En ce moment il vient de pénétrer dans l'endroit le plus secret du monde, là où l'on fabrique et traque en même temps tous les virus qui menacent l'humanité.

CHAPITRE 38

À tout hasard, sans recourir à un minable stratagème de chantage, il commença de trier ses affaires et de préparer quelques bagages. Il ne voulait pas se charger inutilement, mais avait quelques difficultés pour sélectionner ce qu'il désirait conserver vraiment. Il savait que s'il décidait de partir, il ne reviendrait jamais dans la Locomotive.

Il était persuadé qu'il allait la quitter, les centraux en train de se consulter refuseraient de gracier Letton Frikla, car ils n'avaient pas besoin de lui pour en finir avec cet homme-là. Peut-être qu'ils chercheraient à retarder leur décision définitive, ergoteraient à perte de vue, et il ne se sentait pas capable d'attendre une décision qui ne lui laisserait pas le choix, en lui ayant fait perdre son temps.

Il était impatient de repartir seul, prêt à affronter toutes les difficultés qu'il savait nombreuses et qui se dresseraient sur son chemin. Bien sûr, à bord de la Locomotive il aurait gagné du temps, et aurait pu en quelques jours se trouver très loin dans le Sud, peut-être même dans les îles de l'océan Indien où le premier réseau de l'Ecuadorian Eastern Company avait été lancé. Réseau auquel il s'était attaqué, une fois la Machine renflouée, et où il avait fait ses premières armes d'apprenti pirate, sans que finalement cela le décide à persister dans cette voie. Il avait emprunté ces lignes jusque dans le golfe du Tonkin où étaient nées les raisons de cette séparation brutale entre Fleur et lui-même. En réalité, c'était elle qui avait décidé de le quitter, mais il n'avait rien fait pour la retenir. Le prétexte était né de cet immense vivier à baleines que les patrons de l'EEC, et donc la Caste du Sud, avaient établi pour disposer à tout moment d'une réserve d'huile et de viande. Ils avaient découvert que la nourriture de ces baleines captives n'était autre que du krill pêché en toute illégalité sur les côtes de l'Antarctique. Des contrebandiers ravageaient ces endroits protégés pour piller le plancton. Lui, Kurty, avait refusé de se mêler de cette histoire, refusé de contacter les Hommes-Jonas pour collaborer avec eux à la traque de ces contrebandiers. Mais n'importe quel prétexte aurait suffi pour qu'ils se séparent, car à cette époque ils étaient déjà depuis quelque temps au bord de la rupture.

Il espérait aujourd'hui, mais peut-être était-ce un excès d'optimisme, qu'à son exemple Fleur avait eu le temps de réfléchir et de regretter leur séparation. Il ne voulait pas cultiver cet espoir au-delà du raisonnable. Tout ce qu'il souhaitait, c'était la rencontrer et peut-être avoir avec elle un échange, un dialogue qui pourrait déboucher sur une réconciliation. Il était même prêt à ne devenir que son ami et non son amant, mais voulait la revoir de toute son âme.

Lorsqu'elle était partie il n'avait pas encore découvert que son père avait laissé un testament irrévocable. À cette époque les centraux informatiques de la Locomotive s'étaient bien gardés de le mettre en présence des conditions sans appel de ce document. Si bien que les contacts avec la Machine étaient assez étranges, pouvaient désorienter une fille aussi claire et nette dans son comportement que Fleur.

Les exigences de la Machine, récemment révélées, exigeaient un retour vers l'ex-Transeuropéenne, ce qui expliquait la construction d'un réseau en Africaña et aussi l'édification de ce pont fantastique au-dessus du détroit de Gibraltar non encore envahi par la banquise. Une fois dans l'ex-Transeuropéenne, les restes de Floa Sadon, l'ancienne présidente et la femme aimée de Kurts, devaient être retrouvés. Dans ce cas ils seraient placés dans le mausolée où la momie de Kurts reposait.

Ceci fait, les assassins de cette femme seraient impitoyablement traqués où qu'ils soient et abattus.

Les centraux d'informatique avaient assez vite compris que jamais les restes de Floa Sadon ne pourraient être identifiés, car d'après quelques sources et recherches dans les archives de différentes nouvelles Compagnies, et jusque dans celle du Consortium des Bonzes, il apparaissait que son corps avait été brûlé et les cendres dispersées alors que la Compagnie basculait dans la folie sanglante d'une révolution aux idéaux souvent opposés.

Le central des informations et des investigations extérieures avait localisé cinq des six principaux responsables de l'accusation et du tribunal ayant prononcé la condamnation à mort de Floa, sans lui accorder une seule chance ni le moindre défenseur.

Cinq de ces ultras avaient été tués, mais le sixième restait en vie et c'était l'objet du litige entre les centraux figés dans leur fonctionnement de machines électroniques qui n'acceptaient aucun argument favorable à l'accusé, et lui, Kurty, qui refusait de voir mis à mort un individu, certes peu recommandable, un authentique criminel, mais qui l'avait aidé à réaliser la première partie de cette sentence.

— Je vous fais remarquer, avait-il déclaré aux centraux, que les cinq Anarques n'ont pas eu droit à un procès équitable. Il n'y a pas eu instruction ni possibilité de défense. Comme c'étaient de franches canailles enrichies par un fabuleux butin de rapine, j'ai accepté de participer indirectement à leur exécution. Reste le sixième accusé. Cet homme mérite la même peine, assurément, mais par calcul, par cupidité, il a accepté de m'aider pour la réalisation de cette première partie déjà évoquée. Je plaide en sa faveur. C'est un vieillard qui passe sa vie dans un fauteuil d'infirme et qui disparaîtra d'ici quelques années. Peut-être même avant. Il ne songe qu'à finir son existence confiné dans son luxe, et il sera constamment surveillé par les autorités de

River Station.

Il n'avait aucune certitude sur ce dernier point. River Station étant déjà intervenue dans l'ex-Bakouninograd rebaptisée Grand Star Station, il était fort possible qu'on ait besoin des connaissances et de l'habileté politique de ce vieux débris pour le poste de conseiller, par exemple.

— Je suis peut-être en train de sacrifier l'occasion de retrouver Fleur rapidement, pour sauver la vie de ce salopard, se disait Kurty lucide, mais sans regret ni amertume.

Il continuait donc de composer son bagage, sachant que sans la Locomotive il mettrait un temps fou pour rejoindre les Kerguelen. Fleur ne pouvait être que là-bas. Bien sûr, il n'existait pas encore de réseau ferré jusqu'à cet archipel perdu dans les abords de l'Antarctique, mais il aurait pu atteindre rapidement un port du Pacifique d'où partaient des cargos chinois vers la Patagonie et toutes les petites communautés du Sud. L'attrait du fuphoc était puissant pour ces commerçants asiatiques et, d'après les renseignements dont disposait Kurty, ils avaient renoué des relations commerciales avec les Kerguelen, les Patagonie, tous les micro-archipels de cette zone, y compris Alone-Vatican où régnait le pape Pie XIII.

La voix de Mylord se fit entendre, dans un murmure pour commencer, comme pour ne pas le braquer, et il crut comprendre que la voix synthétique le préparait par cette douceur à la décision irrévocable des centraux. Il n'en éprouvait aucune indignation, pensant même qu'il allait reconquérir une liberté totale.

CHAPITRE 39

Lord Kwantu lui rendait visite chaque matin dans sa yourte, lorsqu'elle était levée et déjà habillée. Ses suivantes, il y avait profusion de filles pépiant et de femmes plus âgées et grondeuses, s'éclipsaient alors, pensant que le fiancé venait prendre quelque à-valoir sur les futures promesses du mariage en préparation.

Quand il était auprès d'elle, elle pouvait oublier les révélations de son frère cadet, elle les méprisait même. Lon était d'une autre classe, c'était vraiment un seigneur de la guerre.

Ce matin-là il lui fit part de son désir d'utiliser désormais deux dirigeables pour accélérer la mise en place du principal réseau, cette colonne vertébrale de la future implantation ferroviaire qui ne visait pas moins que d'atteindre le Pacifique, en dessous de l'île de Sakhaline.

— Nous passerons un accord avec cette Oil Company qui ne demandera pas mieux que de mettre des capitaux dans notre trésorerie pour vendre son fuphoc et son baleinium. Ils trouveront les wagons-citernes adéquats.

— Mais d'où viendra le deuxième pilote ?

— Eh bien, je pense que vous pourriez prendre des leçons avec ce Toz. Il m'a affirmé que vous aviez déjà beaucoup d'expérience en la matière, et qu'au début le simple grutage de proximité pourrait vous être confié.

— Mais, seigneur, et mon travail de coordinatrice des réseaux, mes rendez-vous avec les chefs de tribus, les implantations ?

— Justement, le dirigeable serait excellent pour vous rendre dans ces endroits perdus. Il vous éviterait de longues chevauchées ou de vous faire secouer par nos chameaux. Pour l'instant les chefs de tribus viennent à vous et sont assez contents de passer deux, trois jours dans ce campement et de se faire recevoir avec largesse. Mais si vous alliez chez eux, ils seraient encore plus heureux et vous découvririez leur vie, leurs besoins, et comprendriez bien des choses que vous ne pouvez soupçonner en restant ici.

Il paraissait vraiment convaincu et elle, d'abord effrayée par cette proposition, craignant de ne plus accomplir son travail habituel, commençait de se dire que de la sorte elle pourrait faire le point avec ses propres sentiments partagés. Lorsqu'elle affirmait haut et fort qu'elle se plaisait énormément dans cette région, elle ne se forçait pas en vérité, mais il lui arrivait tout de même de regretter une vie différente, une autre civilisation

peut-être moins rude, peut-être plus frivole que l'on trouvait plus au sud. Et elle, qui avait beaucoup travaillé, négocié, combiné, comploté avec acharnement, aspirait à la frivolité depuis quelque temps. Non pour vivre toujours dans le luxe et l'absence de responsabilité, mais tout de même elle aurait aimé souffler un peu et profiter de l'argent promis par Marina Estaban. Même à Punta Arenas qui était pourtant loin d'égaler la vie excitante de Magellan Station, on pouvait tout de même passer de bons moments.

— Tout d'abord ne me dites plus seigneur comme si vous étiez une servante, mais appelez-moi Lon. Cela me rajeunira et me rappellera mes années passées où j'étais plus fringant et à même de satisfaire une aussi jolie femme que vous. À ce sujet je vous dois des confidences que j'ai retardées jusqu'à présent, car je ne voulais pas qu'elles rompent notre amitié. Je ne vous épouse pas pour passer des nuits délectables, et même des siestes tout aussi agréables avec vous. Je ne suis plus à même de montrer une certaine fougue, suite à un malheureux accident. Ce dernier me rongea de frustrations pendant des années, mais peu à peu j'ai fait la part des choses. Et à la réflexion, je me dis qu'une nouvelle sagesse me rend la vie encore plus douce. Je ne pourrais vous étreindre comme vous le souhaiteriez, et si nous partageons la même yourte vous disposerez de votre propre cadre. Mais je crois que j'aurais quand même plaisir à vous rejoindre parfois pour vous voir quitter vos vêtements, et pour dormir dans votre douce chaleur et votre parfum. Je suis sûr que je rêverais alors que je suis, tout comme avant, un fougueux coursier et cela me rendra heureux.

Elle n'avait pas l'intention de jouer la surprise, Qan lui ayant déjà fait cette révélation. Elle ne voulait pas non plus qu'il s'en doute, car le cadet aurait alors été rudement traité, peut-être isolé, et elle ne souhaitait pas être l'élément perturbateur de cette grande famille si respectable.

— On vous a dit que j'ai fait décapiter une précédente épouse, mais voyez-vous, aujourd'hui, je me reproche chaque jour cette barbarie. À mon seul crédit je dois dire que le scandale, la provocation, m'ont rendu fou, non de jalousie mais de la crainte d'être ridicule, et je n'ai trouvé que ce criminel moyen de calmer les mauvaises langues. Dans cette grande tribu l'honneur est porté à un paroxysme qui me fait peur à moi-même.

Elle restait perplexe, tant ce qu'il disait lui paraissait à double sens. Que voulait-il lui souffler sans trop se compromettre, sans trop se montrer libéral dans ses mœurs ?

— Je conçois qu'une jeune et jolie femme...

— Pas si jeune mons... Lon, pas si jeune.

— Mais toujours jolie et désirable, puisse avoir quelques regrets à la suite d'un mariage aussi... neutre, dirons-nous.

Elle retint un sourire devant l'élégance de la formule.

— Nous en reparlerons, dit-il, quand nous serons femme et époux, mais pour l'instant je veux que le plus vite possible vous deveniez commandante à bord du dirigeable en reconstruction.

— Il faudra que je m'entraîne à longueur de journée.

— Oui, et je prendrai votre place dans la yourte des bureaux. Il faut que je me familiarise avec notre entreprise commune.

CHAPITRE 40

Il savait qu'une fois le dirigeavion enfin immobilisé pour la nuit sur sa piste de moyenne montagne, suivrait une grande réception. Non seulement Maljory et sa bande d'ingénieurs, mais aussi les gardes déserteraient l'appareil. Gislake, Keverny et Ann Suba seraient également invités. Ne restaient dans ces cas-là, ainsi qu'il l'avait observé lors du premier atterrissage, que deux ou trois gardes qui arpentaient, mélancoliques, les coursives des différents ponts et regrettaient certainement d'être d'astreinte ce soir-là. Un silence total succédait aux vrombissements des réacteurs et à l'agitation qui avait suivi une arrivée plutôt tumultueuse en plein brouillard givrant.

C'est dans ces moments-là qu'il quittait l'une de ses nombreuses cachettes, se retrouvait dans les parties habitables de ce gigantesque ensemble volant. Parfois il se matérialisait dans une salle de bains en descendant du plafond. C'était aussi dans une des cabines de passagers non occupée, ou bien encore dans le local des produits d'entretien et du système d'aspiration de la poussière. C'était d'ailleurs l'endroit le plus sûr pour lui. Il pouvait guetter les bruits et décider ou non de poursuivre.

De là suivait un itinéraire compliqué pour rejoindre le cockpit, le seul endroit où les gardes ne pouvaient pénétrer. Gislake avait eu cette exigence et Keverny avait veillé à ce qu'elle soit strictement respectée. Le seul qui aurait pu le surprendre, car il en avait le code d'accès, c'était le Maître Suprême par intérim, Maljory, mais avec la réception en cours il devrait satisfaire la curiosité de ses fidèles, les rassurer sur ses intentions, leur prouver qu'il était tout à fait désigné pour remplacer l'ancien dirigeant Lascasas.

Keverny, le chef mécanicien, était son correspondant, son meilleur ambassadeur dans ce monde réel, comme il disait. Il estimait que l'antre où il se dissimulait depuis si longtemps était une sorte de planète inconnue, inhospitalière, crépusculaire, où il engloutissait ses espérances, ses fantasmes, ses forces morales et physiques. Keverny lui était indispensable pour renaître à la vie réelle. Et le cockpit était le meilleur endroit existant dans cet appareil. Le chef mécanicien veillait à ce que le frigo de l'équipage soit toujours plein de nourriture et de boissons, et pour ce faire il devait falsifier les bordereaux de livraisons aux escales. Il y avait même une possibilité de transformer le fauteuil du radio, derrière celui du copilote, en véritable lit de repos. Il n'y avait pas de radio titulaire, Keverny tenant ce rôle. D'ailleurs les échanges restaient limités à la météo et aux conversations au moment du décollage et de l'atterrissage. Lien Rag pouvait prendre un repas autrement plus agréable que

ceux qu'il avalait sans réel appétit dans les profondeurs de la double coque. Avant de quitter l'endroit, Keverny obscurcissait les pare-brise, les vitres chromatiques des hublots qui, au choix, pouvaient se teinter d'un noir profond masquant toutes les lumières intérieures. Il n'illuminait pas l'endroit, mais les lampes de veille des tableaux de bord le réconfortaient déjà beaucoup. Il ne lui manquait que de la compagnie. Il aurait aimé parler avec l'un des trois personnages auxquels il pouvait accorder sa confiance. Parfois Keverny revenait la nuit dans cet endroit en évitant d'être surpris, et grâce au sas qui séparait le poste de pilotage de la cabine, ils pouvaient parler sans restriction. Il appréciait le garçon qui avec son humour habituel survolait les événements et les ennuis.

C'était ainsi qu'ils avaient évoqué précédemment ce déséquilibre de l'appareil et découvert que les réservoirs ne se vidaient pas sur le même rythme. Ils avaient passé la nuit à régler les vannes, et ensuite Keverny avait attendu le matin du départ pour apparaître par une des trappes de l'aile. Mais ils pouvaient aussi communiquer à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, grâce à un simple appareil de téléphone filaire qui avait toujours existé.

Bientôt il déciderait de frapper un grand coup afin de s'assurer de la maîtrise de l'appareil. Il était prêt à tout pour y parvenir, quitte à liquider tous ceux qui s'opposeraient à lui. Il n'en avait rien dit à Keverny qui parfois manifestait devant lui un vieux fond d'humanisme. Le dirigeavion volerait vers les hauts sommets de la Cordillère pour rejoindre le nid d'aigle de Lascasas. Mais aucun des trois, pas même son homme de confiance, Keverny, n'en savaient rien. Ils ignoraient aussi que le chef de son commando, Joffran, était en route vers cet endroit mythique situé presque au sommet du plus haut point des Andes. Joffran qui avait été investi d'une mission folle, impliquant une survie de plusieurs mois sous les arbres abattus de la forêt foudroyée, se glissant lui et ses hommes vers ce lointain objectif, tuant et volant tous ceux qui auraient voulu les intercepter. Lien Rag ignorait si la sécurité intérieure de la Caste s'était inquiétée de ces meurtres inexplicables, de ces rapines, peut-être de gens abattus pour rien, de filles enlevées, violées et assassinées. Le commando était fait d'hommes de sac et de corde, de criminels endurcis incapables d'un comportement humain. Lien Rag leur avait promis la fortune, la véritable, pas quelques primes, et surtout des fonctions importantes dans sa nouvelle organisation de la Caste. C'était à l'époque où les Aiguilleurs recherchaient l'appareil et où Lien Rag ignorait ce que deviendrait son dirigeavion.

Dans le petit cabinet de toilette il considéra son visage de vautour. Il s'y était habitué, il supportait ce masque qui désormais s'était comme confondu avec l'ancien visage, s'y était moulé, et il avait l'impression que tous les systèmes sanguins, nerveux, musculaires, s'étaient, par suite d'une symbiose incompréhensible, intégrés à son physique précédent.

Il voulait oublier l'horreur qu'il provoquait chez sa fille Fleur, il voulait tout oublier de sa vie passée.

CHAPITRE 41

Tout au long de la réception, Gislake resta assez morose. Il n'avait pas tellement apprécié la façon humoristique avec laquelle Keverny avait fait allusion à cette fameuse nuit où ils s'étaient retrouvés, les deux hommes, en compagnie d'Ann Suba. À cause de ces deux gardes postés dans la coursive, sous prétexte que leur sécurité était menacée par quelques excités parmi les ingénieurs Aiguilleurs, mais le pilote avait mal accepté cette explication.

Ann Suba avait de la vodka, plusieurs flacons, et comment en étaient-ils arrivés à dériver peu à peu dans un délire érotique ? Keverny avait commencé par éteindre la plupart des lumières, ne laissant qu'une veilleuse et dès lors...

Il rompit avec ce souvenir obsédant pour se diriger vers le buffet. L'accueil était très sympathique dans cette étape installée en quelques jours. Il semblait qu'au départ de la caverne-atelier, Maljory avait désigné un autre endroit susceptible de les accueillir, mais que par la suite il avait changé son choix. Peut-être avait-il appris que l'endroit délaissé pouvait s'avérer hostile avec une majorité de fidèles de Lascasas.

Tout en sirotant un alcool local moins fort que la vodka et plus parfumé, il repérait ces fidèles de l'ancien Maître Suprême, regroupés dans un coin, très loin de ce buffet qu'ils se refusaient de fréquenter. Leurs visages fermés, leurs regards noirs, les signalaient aisément.

Maljory paraissait s'en moquer ouvertement. Il ne cessait de parler, de rire, de plaisanter, de taquiner les jolies femmes, de taper sur l'épaule de certains dignitaires locaux. Ann Suba était elle-même entourée par des militaires Aiguilleurs qui, outre le titre de maître et de maître de classe exceptionnelle, portaient des galons de colonel, de commandant.

Keverny, lui, paraissait au mieux avec une jolie fille brune, certainement une métisse d'Indien ravie de son empressement.

Une hôtesse lui tendit une assiette remplie de diverses nourritures qu'il ne sut identifier, mais qu'il goûta avec appréhension. Il s'en débarrassa dès qu'il le put, à l'autre bout de la longue table.

Il regrettait l'occasion manquée de s'enfuir l'autre fois, quand Lien Rag l'avait menacé de couper l'arrivée du fuphoc s'il ne faisait pas immédiatement demi-tour. Ils auraient pu franchir une distance raisonnable, trouver un endroit pour se poser. Les trains d'atterrissage disposaient de traîneaux, en réalité de fortes lames, façon skis, qui d'après ses vérifications tiendraient le coup en cas de contact avec la glace. Il aurait suffi d'atteindre la frontière de la Patagonie

occidentale pour espérer réussir. Mais sur les cartes dont il disposait, cette frontière était des plus floues. La Caste estimait que les Patagonie faisaient parties intégrantes de leur concession et qu'ils en avaient été spoliés. Seulement, chaque fois qu'ils avaient essayé de reconquérir ces territoires, leurs armées avaient été forcées de battre en retraite. En définitive, pourquoi avait-on encore peur de ces gens-là ? Même Lienty, qui n'avait aucune expérience militaire et qui ne disposait que d'un faible contingent de troupes, les avait tenus en échec, les forçant à évacuer un grand territoire de plateaux. Avec cependant l'aide des paysans, des péones du coin prêts à se sacrifier pour devenir enfin libres et en finir avec l'exploitation de ces maîtres impitoyables.

— Que désirez-vous, voyageur, de quoi boire, de quoi manger ? proposait l'hôtesse qui lui avait déjà fourré une assiette pleine dans les mains.

Elle paraissait s'intéresser à lui, le suivait, semblait-il. Elle était bien en chair, pas vilaine du tout, mais il ne souhaitait pas nouer la conversation avec elle et encore moins s'amuser à flirter. Jusqu'à cette fameuse nuit où ils s'étaient tous les trois livrés à des instincts qu'il jugeait sévèrement, il n'était plus à son aise avec les deux autres. De plus il avait découvert que cette femme, Ann, l'avait profondément déçu et même trompé sur leurs relations. Il avait cru, tant qu'ils se trouvaient dans la caverne-atelier qu'elle lui était attachée et qu'il avait l'exclusivité de ses attentions amoureuses. Mais elle n'était qu'une nymphomane aimant les situations scabreuses, très attirée par ce qu'il appelait les perversions érotiques. Il reconnaissait être très classique dans l'acte sexuel et n'acceptait pas n'importe quoi sous prétexte d'en tirer un plaisir frelaté, estimait-il. Il s'était même fait traiter de bégueule par Keverny.

Il remarqua qu'Ann Suba, toujours occupée à plaisanter avec ces militaires Aiguilleurs, le regardait à la dérobée. Il devait arborer un air sinistre qui peut-être l'inquiétait. Il pensa qu'elle n'avait pas tort, car il risquait d'attirer sur lui l'attention des gardes parmi lesquels se cachaient des hommes du service secret de Maljory. Son air bizarre pouvait leur donner des soupçons injustifiés sur ses pensées actuelles, aussi décida-t-il de rentrer se coucher. Il voulait également vérifier quelque chose. Lorsque Keverny lui avait fait des allusions à la fameuse nuit, il se demandait si ses paroles n'avaient pas été enregistrées. Normalement, au départ comme à l'arrivée, tout ce qui se disait, tous les bruits du cockpit étaient conservés en mémoire. Il lui fallait vérifier si c'était le cas, et au besoin il effacerait ces aveux sur une nuit de débauche.

Pouvait-il partir, quitter la soirée sans choquer les organisateurs et surtout Maljory ? Que penseraient Ann Suba et Keverny s'il les lâchait pour aller se coucher après un passage dans le cockpit ?

Il se laissa glisser vers la sortie, surveillant l'hôtesse rondelette, de crainte qu'elle ne s'amuse à venir lui dire bonsoir ou même à montrer qu'il ne lui était pas indifférent. Dehors, enfin, il constata qu'il neigeait fort et que le

lendemain ils devraient attendre une amélioration pour s'envoler.

CHAPITRE 42

— Voilà, dit Edgon, les nouvelles sont à la fois bonnes et pas tout à fait mauvaises. Ce type de bactérie anaérobie, ce vibrion est en ce moment l'objet d'une étude générale dans les services du centre de virologie appliquée. Un nom plein d'hypocrisie qui laisserait croire qu'on y étudie comment soigner les malades de la Compagnie, alors qu'en fait on se demande quel serait le meilleur virus pour éliminer des ennemis trop dangereux. Mais bon, c'est ainsi et nous devons en passer par là. J'ai vu le grand patron du coin, je ne connais même pas son nom qui doit être top secret, ni son grade, certainement secret d'État, je ne sais rien de lui et je me demande s'il ne porte pas un masque en silicone pour dissimuler ses traits réels. Je plaisante, mais ici c'est étouffant à force de secrets.

— Leur première réaction devant cette bactérie ?

— La panique. Ils ne connaissent pas. Elle n'est pas répertoriée et ils pensent que c'est soit une mutante, soit une génétiquement modifiée, mais je ne crois pas qu'elle ait des gènes cette bestiole. Ils doivent me prendre pour un ignorant. Ils ne m'ont rien dit de vraiment original. Je ne leur ai pas dit qu'elle pourrait provenir d'un bout de Lune rescapé de l'explosion d'autrefois. Je les laisse chercher seuls, sans orienter leur choix. Je suis assis dans mon coin et je les regarde se démener, chuchoter, me lancer des regards soupçonneux, mais je suis capable de tenir le coup encore quelque temps. Je joue le simplet et c'est ce qu'ils attendent en général, tous ces militaires imbus de leur grande importance.

— Edgon, votre antimilitarisme mis à part, pouvez-vous me dire si vous n'avez pas l'impression que la Navale essaye de nous doubler ? Elle va identifier le virus, ce qui est grandement fait en partie, chercher l'antivirus et oubliera que nous sommes à l'origine de cette affaire.

— Ma chère, vous avez donc de double vue. Je me méfie de ce que je peux dire sur ce téléphone qui leur appartient. Mon portable et tout ce que je traînais dans mes poches sont restés dans une petite boîte, à l'entrée de cet endroit interdit. Ils ont même été surpris de me voir sortir, entre autres, des préservatifs qui représentent des pingouins. C'est très original, très amusant, et mes amies en raffolent. Les gardes en ont déroulé un et je suis sûr qu'en ce moment ils l'ont gonflé pour se marrer un brin. Donc, on reparlera de tout ça plus tard.

— À tout à l'heure.

Lorsque Edgon avait appelé, Harold venait d'entrer dans son bureau.

— Je crois que je vais me rendre là-bas, dit-elle. Je n'ai pas envie que la Navale confisque nos trouvailles à son seul bénéfice.

— Ce serait un coup bas de l'amiral Kinnjone ?

— Peut-être. Je suis désolée de partir aussi vite, tu avais quelque chose à me dire ?

— Chaque fois que j'ai pris le courage de vouloir te dire quelque chose au cours de ces dernières années, soit tu devais partir quelque part, soit ce n'était jamais le moment à cause de tes hautes responsabilités.

— Ces derniers jours j'ai eu l'impression très nette que tu n'avais pas grand-chose à me confier, me suis-je trompée ?

Elle ajustait sa combinaison isotherme, vérifiait le contenu des poches en pensant avec un demi-sourire à ce qu'Edgon, lui, avait dans les siennes.

— Je sais que toi aussi tu as de hautes responsabilités puisque tu diriges le ministère de la Recherche et de la Réforme universitaire. À tout à l'heure.

Tout en se hâtant dans le couloir d'accès au sas devant lequel l'attendait sa draisine commandée par interphone, elle se répétait qu'elle avait tort, qu'à la suite des confidences de Movane elle aurait dû écouter Harold, prendre le temps de le laisser s'expliquer.

Elle avait choisi une draisine avec mécanicien, à cause des embouteillages de la station. Il fallait quelqu'un connaissant bien la capitale pour éviter les gros bouchons du centre.

Lorsqu'elle donna son identité au service très pointilleux de la Sécurité, il y eut une certaine agitation, et le vice-amiral responsable de ce centre ultrasecret vint même la chercher avec des ronds de jambes et des sourires ravis.

— Votre employé a été admis dans notre noyau central sur recommandation de l'amiral Kinnjone, mais je pense qu'il doit s'ennuyer un peu en présence des opérations, des expériences étranges qui s'y déroulent. De plus les conversations sont un peu trop farcies de mots techniques pour ce garçon.

— Un garçon plus proche des soixante ans que des vingt, savez-vous ? Je dois aussi préciser que ce garçon-là est à l'origine de la découverte de ce vibrion anaérobie gram, qui nous préoccupe quelque peu. Il n'a consacré que quelques petites heures à cette recherche, alors que nous étions plusieurs dizaines à sécher depuis des jours et des jours.

— Mais, fit le vice-amiral consterné, l'amiral Kinnjone nous l'avait décrit comme un parfait ignorant de la biologie, que l'on pouvait sans crainte

introduire dans notre noyau secret.

— L'amiral aime bien plaisanter, dit-elle en regardant ailleurs.

— Nous ne pouvons tolérer qu'un privé ait pu s'introduire chez nous.

Si elle en avait rajouté, par exemple en présentant Edgon pour ce qu'il était, le plus grand escroc en informatique actuel, son hôte aurait été frappé d'apoplexie.

— Amiral, dit-elle, je viens suivre de près vos travaux car nous sommes détenteurs à la Recherche de droits imprescriptibles sur cette bactérie. Elle n'appartient à aucune classe connue actuellement, et nous n'accepterons pas qu'on la tripatouille pour en tirer quelques exemplaires pouvant intéresser la Navale et surtout la Défense nationale.

Il s'immobilisa net, pour la foudroyer du regard.

— Dès qu'un élément paraît susceptible de nuire à la Navale et à la défense de la Panaméricaine, nous avons tous les droits sur cet élément. En l'occurrence, il s'agit de cette bactérie inconnue qui nous semble dangereuse. Notre règle de conduite est ainsi. Tout ce qui nous paraît bizarre, anormal, inexplicable, appartient à la catégorie des incertitudes dangereuses, et à partir du moment où cette chose a pénétré dans notre noyau secret, elle ne doit plus en sortir avant d'avoir livré ses secrets. Je ne vous exclus pas de la recherche en cours, mais sachez que celle-ci peut se poursuivre durant des jours, des semaines, des mois, car nous ne laissons rien au hasard. Nous agissons avec toute la logique possible et n'acceptons pas des interventions intempestives. Un scientifique trop imaginatif, trop impulsif, ne peut faire partie de cette élite qui travaille dans ce noyau. J'ai jugé bon de mettre tout cela au net.

— C'est bien dommage, commença-t-elle, furieuse mais gardant un sourire aimable.

— J'en suis désolé pour vous et votre envoyé.

— Non, je voulais dire c'est bien dommage pour vous, car si je viens ici, c'est aussi pour vous dire que depuis que voyageur Kowning a identifié cette bactérie, nous avons fait un certain nombre de découvertes. Je venais vous en avertir pour vous éviter les frais énormes que vos recherches vont engager. D'après ce que j'en ai appris, désormais nous avons accès à ces documents comptables réservés à quelques personnes, ce laboratoire secret de la Navale a largement dépassé ses crédits habituels et la direction des Finances commence à s'inquiéter.

Elle avait continué de marcher lentement, car il avait tendance à appuyer ses déclarations d'un arrêt prolongé. Elle l'attendit au bout du couloir, devant un sas où un MP montait la garde, le regard dur.

— Vous... haleta le vice-amiral qu'un démarrage trop vif avait essoufflé,

vous ne pouvez conserver par-devers vous des informations d'une haute importance sans en répondre devant le Conseil...

— Adressez-vous à la personne qui occupe en ce moment le poste de ministre de la Recherche et de la Réforme universitaire. Il se nomme Harold Kowning.

Pour la première fois, le marin fit le rapprochement avec Edgon.

— Vous voulez dire que votre... votre collaborateur...

Edgon n'était plus ni le garçon ni l'employé.

— C'est son père, un spécialiste en informatique et un des rares à pouvoir comprendre comment ça fonctionne, ce qui n'est pas le cas de 99,99 % des gens qui le méprisent.

Comme le MP s'obstinait à leur barrer l'accès, le vice-amiral se mit à hurler, mais le marin resta impavide et le grand officier supérieur dut sortir son laissez-passer et répondre de la personne qui l'accompagnait, ce que visiblement il fit à contrecœur.

Lorsqu'elle vit Edgon assis tranquillement sur un haut tabouret de laboratoire, jambes et bras croisés dans une attitude on ne pouvait plus humble, elle faillit pouffer de rire.

— Je suis heureux de vous revoir, Louria, car je me demandais si j'aurais quelque chance de revoir le jour. Il paraît que cette bactérie, vous savez le vibron récalcitrant, donne bien du mal à ces messieurs.

— Je suis venu reprendre le bouillon de culture. Il y en avait environ pour cent cinquante millimètres cubes. Je veux les récupérer en totalité.

Tous ces chercheurs rassemblés en cet instant autour de l'écran terminal du grand microscope relevèrent la tête en même temps, cherchant le regard de leur grand patron qui lui s'esquivaient en s'intéressant à un diviseur nucléaire de particules.

— Nous avons fortement progressé, entre-temps, avec un minimum de dépense, alors qu'ici des millions de dollars allaient être engagés en dépit d'un déficit chronique. Le vice-amiral et moi avons décidé ensemble que ce ne serait pas raisonnable. Dès que possible, les résultats du ministère seront transmis à qui de droit. Venez, Edgon, nous avons encore du travail à terminer ce soir. Messieurs, je vous salue.

CHAPITRE 43

Lorsqu'il ouvrit la porte du cockpit, Gislake flaira un mélange d'odeurs qu'il n'identifia pas tout de suite, il se souvenait très bien d'avoir branché le système d'aération avant de quitter cet endroit le dernier. Il ne laissait à personne d'autre le soin de vérifier que tout était en ordre, que les veilleuses indispensables étaient bien allumées et que l'aération purgerait l'endroit de tous les relents que quelques heures de vol ne manquaient pas de répandre. L'odeur des corps, du cuir des combinaisons de vol, des respirations, des boissons que l'équipage consommait, la chaleur âcre des appareils. Chaque matin, quand il entrait dans le poste, il appréciait que l'air ait été renouvelé. Le purificateur s'arrêtait automatiquement lorsque son analyseur le jugeait bon.

Il restait immobile et son regard examinait chaque partie de ce lieu bien particulier, jusqu'à ce qu'il aperçoive la fine ligne de lumière sous la porte du cabinet de toilette. Il l'avait lui-même éteinte avant de sortir.

Il essayait de se souvenir s'il avait aperçu Keverny avant de quitter le train de la réception. Il n'avait vu qu'Ann Suba avec les officiers. Mais Keverny ne possédait pas le code d'accès au cockpit. Il en était le seul dépositaire avec Maljory. Il était le commandant de bord et ne tolérait pas qu'on l'oublie.

Quant au Grand Maître, était-il encore présent quand lui avait décidé de venir ici écouter la bande enregistreuse des conversations à l'atterrissage, pour effacer les paroles imprudentes de Keverny ?

Il n'était pas dans sa nature de surprendre les gens, et il préféra demander d'une voix normale :

— C'est vous, voyageur Maljory ? Je ne savais pas que vous étiez ici. Je venais faire mon habituelle tournée d'inspection.

La porte s'entrebâilla tandis que la lumière du cabinet de toilette s'éteignait. Mais personne n'apparut.

— Qui êtes-vous ? lança-t-il, quelque peu agacé et inquiet.

Un inconnu portant une combinaison sale et déchirée en certains endroits sortit à reculons, mais se retourna ensuite, et Gislake, effaré, découvrit la lugubre tête de vautour.

— Tiens, fit la voix parfaitement reconnaissable, notre valeureux commandant de bord, notre pilote exceptionnel... Félicitations pour votre atterrissage, c'était du grand art. Cet imbécile de Maljory a pris des risques

insensés avec ce brouillard givrant. Je ne pense pas que vous puissiez redécoller demain, car la couche de neige recouvrira le terrain sur au moins trente centimètres. À moins que vous n'utilisiez les skis. Avez-vous déjà vérifié le système de permutation qui permet de passer des roues à ces grandes lames d'acier ?

Gislake avait failli demander ce qu'il faisait là, dans ce poste de pilotage interdit à tous, mais s'était souvenu que l'appareil appartenait à Lien Rag, du moins qu'avec quelques autres, dont Ann Suba et son fils Liensun, il en partageait la propriété. En ce moment cette possession était celle de Maljory.

— Le code a été changé, dit-il confus, je ne savais pas que vous le déteniez.

— Rien de plus facile à déchiffrer, répondit Lien Rag. Je viens ici assez souvent pour me régénérer, en quelque sorte. J'apprécie beaucoup l'air frais que j'y respire quand le purificateur a fait son office. Je m'installe, je picore dans le réfrigérateur. Keverny prend toujours la précaution de le garnir en sachant que j'aime venir me relaxer ici. Vous savez, les doubles cloisons, l'isolant dans lequel je rampe le plus souvent comme un animal souterrain, ne sont pas des plus confortables, et de temps en temps j'aime bien faire un petit séjour dans cette oasis. C'est en quelque sorte ma résidence secondaire, comme on le disait jadis. Vous avez abandonné la réception ? Je crois qu'elle bat son plein en ce moment. Un orchestre typique est en place et vous avez manqué le meilleur moment de la journée. Je suis persuadé qu'il y a des numéros de danse et que de très jolies filles indiennes ou métisses sont en train de faire des exhibitions très lascives.

C'était surtout ce langage différent qui avait troublé Gislake dès ses premières rencontres avec un Lien Rag affublé de ce masque à ta fois inquiétant et ridicule. Il avait bien reconnu la voix, mais le contenu avait changé, était devenu moins chaleureux, plus vulgaire même. Et avec ces danseuses lascives, l'ancien glaciologue en rajoutait comme à plaisir dans cette régression vers un comportement indigne de lui. On ne pouvait qualifier cette attitude de basement démagogique, c'était plutôt la volonté profonde d'accéder à la façon dont les Aiguilleurs, même les plus haut placés, pouvaient s'exprimer entre eux quand aucun témoin ne pouvait les écouter. Gislake y voyait la manifestation d'un machisme inhérent. On y célébrait les qualités viriles, les expressions sexuelles outrées, on y rabaissait les femmes. Ce n'était pas un besoin calculé, mais le fruit d'une éducation transmise de père en fils, peut-être même de mère en fils, les femmes veillant à ce que leurs rejetons ne soient pas différents des autres.

— Je vous surprends, mon cher ami, et je m'en excuse.

C'était curieux de s'exprimer ainsi, car c'était lui, le commandant de bord, qui venait de surprendre un intrus dans son cockpit. Il aurait pu donner l'alerte

et Maljory n'aurait été que trop heureux de mettre enfin la main sur celui qui se cachait dans les replis secrets de l'appareil. Maljory, qui aurait été infiniment soulagé de constater que ce n'était que Lien Rag et non Lascasas. L'ancien président des Kerguelen ne pouvait se douter combien sa personne était dévaluée par rapport à celle de l'ancien Maître Suprême.

Pourquoi ne le trahissait-il pas, alors que les circonstances étaient aussi favorables ? Les deux ou trois gardes faisant la ronde dans le dirigeavion interviendraient dès que l'alerte résonnerait. Gislake essayait de haïr son ancien patron, d'alimenter ce ressentiment avec l'incident de l'autre jour, quand sur le point de diriger plein sud son appareil, il avait subi le chantage de cet homme, le menaçant de bloquer les trains d'atterrissage s'il ne rebroussait pas chemin.

Lien Rag perçut certainement l'alternance de ces pensées contraires. Il avait toujours su lire dans les comportements des gens, dans leurs regards. On ne se méfiait jamais au début de cet homme, mais si l'on se souvenait qu'il avait vécu non une seule, mais de multiples vies excessivement tourmentées, on avait quelque raison de le redouter. Et Gislake savait qu'il ne le trahirait pas, du moins pas de cette façon. S'il avait l'occasion de dérober l'appareil pour voler vers le sud, il le ferait, mais jamais ne livrerait Lien Rag à ses ennemis.

Et il réalisait aussi qu'ainsi transformé par ce masque de rapace, Lien Rag pouvait aisément se présenter comme étant Lascasas. Dans sa grande terreur, trop en proie à un sentiment de haute culpabilité et de trahison impardonnable, Maljory lui-même se laisserait abuser, se jetterait au pied de son maître pour implorer son pardon, et tous les autres Aiguilleurs en feraient de même. Seule la voix de Lien avait pu, un instant, lui faire oublier son apparence actuelle.

— Vous réfléchissez peut-être trop, mon ami, murmura Lien Rag sur ses gardes. Je conçois que ma vue vous désarçonne quelque peu et vous pose quelques problèmes, mais rassurez-vous, je ne vais pas tarder à rejoindre mon antre secret. Je suppose que vous m'en voulez parce que je vous ai préféré Keverny comme interlocuteur, mais, voyez-vous, je sais depuis toujours que si vous êtes un pilote extraordinaire au sang-froid légendaire, une fois à terre vous souffrez d'une certaine fragilité émotionnelle. Me tromperais-je en disant cela ?

— C'est vrai, balbutia Gislake, jugeant stupide de se dévaluer.

— Ce n'est pas un reproche, c'est comme si en vol toutes vos forces atteignaient une telle puissance qu'une fois au sol vous étiez comme vidé. Je veux justifier le choix de Keverny. Ce n'était pas de la méfiance. Juste un désir de vous épargner une lourde responsabilité. Keverny, avec sa légèreté inhérente, m'a paru plus à même de supporter un tel poids.

Il eut un geste de la main.

— Vous pouvez me laisser. Je mettrai en route le purificateur et je laisserai tout ça en état. Jusqu'ici vous ne vous étiez jamais rendu compte que je faisais de petits séjours nocturnes ? Donc allez dormir tranquille. Vous devez prendre un repos bien gagné après avoir évité une catastrophe que nul autre n'aurait pu affronter.

Comme un somnambule, pensa-t-il en toute lucidité, il se dirigea vers la sortie après avoir souhaité le bonsoir. Un enfant docile obéissant à son père.

— Je ne sais que vous conseiller pour demain avec cette neige, je vous en laisse le soin, mon cher pilote.

CHAPITRE 44

Elle n'en revenait pas de la clairvoyance de Lon Kwantu quant à ses capacités. Elle n'aurait jamais pensé se passionner autant pour cet apprentissage du pilotage. Plus elle apprenait, plus elle s'enthousiasmait, sans négliger pour autant ses nouvelles difficultés avec Toz.

Au début, ce dernier avait cru, avec une certaine suffisance, que c'était pour le rencontrer sans avoir besoin de se cacher, que Songe voulait apprendre à piloter un dirigeable, et il avait encore du mal à accepter que ses intentions soient véritablement un désir de plus en plus affirmé de réussir cette formation.

Comme elle faisait d'énormes progrès, si on comparait son acharnement à celui des autres stagiaires peu concernés et à ce que la Caucasienne pleine de volonté essayait d'acquérir de pratique, Toz se montrait de plus en plus agacé, voire hargneux. Il avait, estimait Songe, l'impression d'avoir été dupé, qu'elle voulait piloter un dirigeable pour le livrer en Patagonie occidentale, sans avoir besoin de lui.

— J'aurais dû me souvenir, lui cracha-t-il au visage un jour où ils étaient seuls, que tu avais une sale réputation à Markett Station et aussi dans la Compagnie du Consortium. Tharbin se méfiait de toi, de ton esprit d'indépendance mais aussi de tes calculs sournois, car tu es une comploteuse née qui ne peut résister à la passion de faire des embrouilles. Je dis bien passion, car on dit que c'est ton unique satisfaction dans la vie, que tu fais semblant d'aimer l'amour, mais que tu triches. Et j'ai l'impression qu'en ce moment tu me prends pour un imbécile que tu vas utiliser avant de le rejeter. D'ailleurs c'est ce qui s'est passé depuis que les commandos des Kwantu sont venus m'enlever, me laissant entendre que c'était à ton instigation. Comme un naïf, j'ai pensé que ton désir de me revoir était sentimental, pour ne pas dire plus, et je me suis drôlement fourvoyé. Là-dessus tu me parles d'une fuite vers la Patagonie occidentale où nous attendrait une fortune, et je te crois une fois de plus. Et puis tu me jettes.

— Et tu te consoles avec une merveilleuse Caucasienne qui doit te donner bien de l'agrément, se moqua-t-elle. Je suis ici pour apprendre à piloter et non pour écouter tes jérémiades, car ce n'est pas autre chose. Si tu ne veux pas me former, dis-le franchement, nous essayerons, les Kwantu et moi, de nous débrouiller ailleurs.

— Les Kwantu et toi ! Maintenant tu fais partie de la famille, on prépare le mariage et jamais plus tu ne songeras à t'en aller vers le sud, et moi je

resterai là, à gruter indéfiniment du matériel ferroviaire jusqu'à ce que tu me remplaces par un de tes gigolos que tu auras formé... Je suis sûr, connaissant ton énergie, que tu finiras par créer une école de pilotage pour me mettre au rencart. Et que ferai-je, hein ? Si je cherche à rejoindre Tharbin, tu m'en empêcheras par pure méchanceté, et même si je le retrouvais, il serait bien capable de me faire fusiller pour se venger de ma désertion.

— Bien, je m'en vais. Quand tu seras calmé, fais-le-moi savoir, en attendant je vais réviser mes notes.

On avait presque terminé le remontage du second dirigeable, mais le premier n'avait pas encore retrouvé son enveloppe en voie de réparation. Le grutage était donc interrompu et c'étaient des files de chameaux qui transportaient des tronçons de rails vers le chantier qui avançait lentement vers le nord.

Pour l'instant, donc, l'enseignement était surtout théorique, avec des applications dans la cabine du dirigeable, à terre. Elle attendait avec impatience le moment venu de voler enfin, de diriger l'énorme masse. Les autres stagiaires ne comprenaient pas cet engouement et tous appréhendaient au contraire de se retrouver seuls devant le tableau de bord. La plupart ne parvenaient pas à retenir ce que représentaient les touches, les lumières. Olga Lubianova était moins stupide, mais répétait mécaniquement les gestes prescrits, sans essayer de comprendre ce qu'elle faisait.

— Ce Toz est bizarre. Il affirme que tu es une bonne élève et en même temps on dirait qu'il a des réticences, lui disait Lon, qui depuis quelque temps et comme elle l'en avait prié, la tutoyait, alors qu'elle continuait de lui montrer le plus grand respect. Il avait essayé de la convaincre de le traiter de la même façon, mais elle avait refusé. Il en tirait tout de même une certaine satisfaction.

— Bah, disait-elle, il est un peu caractériel et il voudrait que toutes les femmes soient à ses genoux.

À ce moment-là, Lon eut une lueur bizarre dans le regard et elle la remarqua sans se l'expliquer.

— Et toi tu refuses de lui complaire ?

— Je laisse à sa Caucasienne cette opportunité, mais je crois qu'elle-même n'est pas très emballée par le personnage.

— Il est peut-être malheureux parce qu'il se sent isolé, solitaire dans un campement où en réalité il n'a pas su trouver sa place. Dès le départ, parce qu'il vient d'un pays européen, il nous a regardés de très haut et ça c'est une lourde erreur qu'il lui sera difficile de faire oublier.

Non seulement elle apprenait le pilotage, mais elle restait des heures le soir dans la yourte des bureaux pour poursuivre son travail de coordinatrice de

l'implantation ferroviaire.

Lon la convoquait quand un chef de tribu venait aux nouvelles. Ces gens-là avaient appris que le seigneur de la guerre allait épouser une femme fort experte dans l'art d'expliquer, de prêter attention aux souhaits des gens, et tous voulaient avoir affaire à elle. Ils cultivaient tous l'amour des femmes, même si certains les faisaient disparaître dans les voiles noirs de la burka. Ils avaient toujours des petits cadeaux pour elle, lui apportaient des recueils de poèmes anciens, parfois très érotiques. Elle les acceptait sans sourciller et lorsque Lon les découvrait sur sa table de travail, il secouait la tête, sans qu'elle sût si c'était d'indulgence ou de fatalisme. Avec les projets de réseaux et de lignes secondaires, son influence grandissait au sein de ces petites tribus, et les autres seigneurs de la guerre commençaient à s'en préoccuper. Certains refusaient que les rails traversent leurs domaines, et suivaient de longues transactions pour les ramener à plus de compréhension. Qan se chargeait d'aller les trouver, leur apportait des cadeaux somptueux, surtout des tapis, des étoffes dont certaines yourtes du campement regorgeaient. Lon les avait un jour fait visiter à Songe qui avait pu choisir des meubles en bois précieux incrusté de nacre et d'or. Des meubles d'origine ancienne, certains coréens ou japonais, mais aussi d'autres venus du nord de la Transeuropéenne.

— Nous combattions avec les troupes sibériennes lors de la fameuse guerre contre la Transeuropéenne, et nous avons amassé un gros butin.

Certains soirs, après un banquet, Lon Kwantu rapportait les épopées passées, évoquait les trains blindés s'affrontant sur les réseaux du nord, ces fameux trains baptisés croiseurs, cuirassés, comme s'il s'agissait d'une flotte de navires de guerre. Et les officiers avaient des grades rappelant ceux des marines anciennes. C'était un monde qui avait disparu et laissait même dans le sentiment des plus jeunes une nostalgie diffuse.

— Tu te fatigues trop à conduire ces deux activités, et je suis émerveillé par tes ressources physiques et ton énergie, disait Lon.

Toz finissait par oublier ses revendications pour donner des cours aussi précis que possible. Et lorsque enfin le premier dirigeable reçut son enveloppe, il put vérifier si son enseignement théorique avait laissé quelques traces dans l'esprit de ses élèves. Il commença de mettre les stagiaires au tableau de bord, mais le résultat faillit être catastrophique. Les garçons, aussi bien que les filles, riaient sottement et se moquaient bien de cet enseignement. Ils étaient tous des enfants de dignitaires, sélectionnés seulement du fait de leur famille prestigieuse. Lon reconnaissait son erreur et affirmait que la prochaine fournée tiendrait compte de la valeur et de l'intelligence des jeunes gens.

La Caucasienne réussit assez bien à diriger l'appareil, les amarres une fois larguées. Bien sûr, Toz, collé à ses reins rebondis, les bras glissés sous les

siens, guidait ses mains vers les manœuvres. Il ressortait de cette étreinte terriblement excité, ce qui faisait rire les garçons et se voiler des deux mains la face des filles, même si entre leurs doigts leurs regards noirs restaient à l'affût.

Pour diverses raisons, Songe réfréna son envie de faire une démonstration trop convaincante de ses connaissances. Elle accepta les remarques de Toz et continua encore quelque temps à garder un profil bas.

Lon en parut fâché, lorsque Toz lui révéla que sa fiancée c'était pas encore tout à fait au point pour piloter seule.

— Pas avant un an, peut-être.

Elle ménageait Toz, en réalité, et aussi son propre avenir, car elle balançait encore entre deux options. Celle d'être l'épouse comblée d'un seigneur de la guerre, avec la direction générale de l'organisation ferroviaire d'une immense contrée, ou le retour vers une civilisation qui avait été la sienne durant la majeure partie de son existence, avec la possibilité de mener une vie luxueuse, mais aussi d'affronter la rancune tenace de la Caste du Sud et surtout la haine de Mataxa.

Le jour où elle décida d'en finir avec sa modestie pleine d'hypocrisie, il en fut terminé des derniers espoirs de Toz. Il comprit qu'elle avait donné le change pour ne pas l'attrister, mais elle venait de se révéler excellent pilote, effectuant un vol circulaire de cent kilomètres, en réussissant toutes les manœuvres qu'il lui ordonnait, de plus en plus énervé par son habileté. Lorsque les ancres chauffantes s'enfoncèrent dans la glace qui de jour en jour s'épaississait sur le sol du campement, il n'eut même pas un seul mot d'appréciation, la regarda monter dans l'ascenseur comme s'il n'allait plus jamais la revoir.

CHAPITRE 45

C'était fini, pensait Kurty, au revoir la Transeuropéenne qui n'est plus qu'un agrégat de petites Compagnies jalouses les unes des autres. La Locomotive géante filait vers le sud et le long du réseau principal qui formait un arbre de vingt voies qui se séparaient peu à peu pour drainer toutes les terres alentour. Les gens prévenus par les médias s'échelonnaient parfois en rangs serrés. Ils avaient lu des récits, des romans essayant de raconter les aventures de cette machine qui, disait-on, arrachait leurs trésors aux riches pour les distribuer aux pauvres, un mensonge éhonté, Kurts, son père, ayant tout gardé pour lui et distribuant chichement leurs parts à ses pirates.

Kurty avait pris les commandes et le central de conduite n'avait émis aucune objection. Il était désormais le maître confirmé, l'héritier indiscutable. Le conseil des centraux en avait décidé ainsi. Letton Frikla avait été gracié et le testament validé.

Le central des investigations et des recherches extérieures dressait le plan de route, selon les informations qu'il accumulait à partir de toutes les émissions radio, qu'elles soient commerciales ou privées. Les portables étaient également surveillés, car ils fournissaient des informations importantes. Ce central réussissait des miracles et devait être, dans le monde entier, la plus efficace des agences de renseignements, sauf que ses clients se limitaient aux autres centraux de la Machine et à un seul humain très demandeur, Kurty.

L'océan Indien n'était pas encore recouvert d'une banquise suffisante en tous les endroits pour supporter un réseau, mais celui de l'Ecuadorian Eastern Company existait toujours et avait pu se prolonger jusqu'en Australienne. Mais au-delà Kurty savait qu'il n'aurait d'autres perspectives que de trouver un cargo se rendant dans les terres australes, et si possible en Patagonie, ou ce qui serait tout de même fabuleux, directement aux Kerguelen, mais il en doutait. Dans l'archipel où régnait une économie d'autosuffisance, les marchandises exportables étaient rares. Il avait lu que des véhicules Carminale, se déplaçant sur coussin d'air, étaient fabriqués là-bas, mais il ignorait si des acheteurs étrangers se bouscuaient pour les acquérir. Il concevait mieux que les cargos, qu'on appelait cargos chinois mais qui en fait étaient armés par tous les propriétaires du Sud-Est asiatique, y compris l'Inde et les îles de l'océan Indien, préférèrent se rendre en Patagonie, surtout dans le versant oriental où les industries étaient florissantes. Il y avait aussi les productions de fuphoc de la mer de Weddell et de la banquise de Ross. Il avait entendu parler de la création du Channel Drake, un passage à péage à travers

la banquise, unissant désormais la pointe extrême de l'Amérique du Sud, autrement dit le Cap Horn à cette bande d'inlandsis et de banquise, la terre de Graham, une immense virgule qui venait taquiner justement les parages du célèbre cap. Lorsqu'il commandait son baleinier, la *Salamandre*, il y avait connu ses plus effroyables coups de chien, des tempêtes qui enflaient la mer jusqu'à des hauteurs telles qu'en donner la mesure faisait passer pour un menteur.

Lorsque par hasard il évoquait cette époque où il commandait un équipage de forbans, parmi lesquels quelques authentiques marins essayaient de survivre, il avait du mal à se revoir sur la dunette, dirigeant par mégaphone, constamment obligé, à l'exception de quelques jours de relâche quand la mer se calmait, de hurler ses ordres qui n'étaient pas toujours entendus. Comment avait-il pu être en possession d'une telle autorité, comment avait-il eu la témérité d'aborder certains de ces colosses à la limite de la mutinerie, pour s'expliquer avec eux, lutter avec eux ? La loi du plus fort était la seule façon de maintenir ce voilier en état de naviguer et de chasser les plus énormes créatures de la terre, des cachalots cauchemardesques de quatre à sept cents tonnes, remplissant d'un seul coup les réservoirs d'une huile de grande qualité.

Lorsque Lien Rag avait décidé que son baleinier n'effectuerait plus que la navette entre la banquise de Ross et la capitale portuaire des Kerguelen, Cooktown, il avait abandonné son commandement et à bord d'un misérable chalutier, en compagnie de Fleur, il était parti sans trop savoir où il allait, jusqu'à ce qu'il découvre l'endroit où la Locomotive géante de son père gisait à une vingtaine de mètres de fond. Il avait travaillé comme un forçat pour la renflouer, n'apprenant que bien plus tard qu'elle aurait pu d'elle-même sortir de l'eau. Mais elle obéissait aux ordres *post mortem* de son père, le pirate, respectant à la lettre les instructions de son testament.

Lui, n'avait eu conscience de ce document que bien plus tard, juste quand il s'était retrouvé malgré lui dans l'ex-Transeuropéenne pour traquer les assassins d'une femme que son père avait adorée. Il détestait, en réalité, cette femme qui avait pris dans le cœur de son père la place de sa mère, cette mystérieuse sylphide, Bal, qui appartenait à une des populations du grand satellite animal, le Bulb. Lequel Bulb, atteint d'un cancer, avait un jour basculé hors de son orbite pour s'engloutir dans le Pacifique, entraînant par cinq mille mètres de fond cette mère qu'il n'avait jamais connue.

Dans un jour environ ils atteindraient le pont sur le détroit de Gibraltar, et ensuite ce serait l'Africana. Chaque tour de roue le rapprochait de Fleur. Mais si durant quelque temps ils seraient dans la partie la plus facile du voyage, il ne pouvait prévoir de la suite.

Comme s'il avait conscience de son désarroi, Mylord, la voix synthétique des centraux informatiques, ne cessait de lui lire des bulletins d'informations

sur les travaux ferroviaires du monde entier.

CHAPITRE 46

On lui dit que l'amiral Kinnjone avait appelé trois fois, et qu'au fur et à mesure qu'on lui répondait qu'elle n'était pas présente, la voix du vieil officier s'enflait de colère. Lorsqu'elle l'apprit, elle l'appela directement sans attendre.

— Vous en faites de belles avec mon centre des recherches virales.

— Ils voulaient s'approprier ma bactérie.

— Ce n'est quand même pas votre bactérie, mais celle de ce train-laboratoire. Vous avez eu recours à la Navale et ensuite vous l'accusez de vouloir utiliser votre trouvaille dans des intentions suspectes.

— N'ai-je pas raison ? Vous savez que je vous ai évité d'être pris pour cible par tous vos ennemis et surtout les Aiguilleurs, car votre vice-amiral, patron de ce labo spécial, allait engager des millions de dollars dans une recherche à peu près inutile, car ici nous progressons dans la bonne direction sans dépenser un seul cent de plus que nécessaire.

Il se calma, lui demanda si vraiment ils progressaient.

— Ces bactéries sont des informatrices. D'accord, je fais un peu d'anthropomorphisme en les traitant d'informatrices, mais c'est à peu près ça. Un réflexe conditionné les précipite sur une pastille de silicium pour transmettre des informations. Nous ignorons comment et quel code elles utilisent, mais le processus est ainsi, même s'il est primaire. Ces informations sont répercutées par des relais plus puissants en direction d'Altaï où les logiciels biologisés les trient, afin de prendre ensuite leur décision. C'est ainsi que nous sommes manœuvrés dans une orientation que nous n'avons pas souhaitée.

L'amiral soupira :

— J'ai bien voulu croire à vos explications sur cette biologisation infernale, mais je ne me sens pas capable de vous suivre au-delà et je dois vous accorder toute ma confiance en blanc. Votre coup d'éclat avec mon central secret vous fait peut-être passer à côté de la possibilité d'obtenir l'antivirus, du moins du bactéricide qui en finira avec toutes ces petites bêtes trop occupées à nous vouloir du mal.

— Écoutez, amiral, dit-elle dans une intention conciliante, accordez-nous quelques jours, le temps justement d'en savoir plus et de découvrir ce que vous appelez ce bactéricide. Si nous n'y parvenons pas, je vous promets de

faire mon *mea culpa* et de reprendre des relations correctes avec ce centre de recherches virales. Il y a ici un grand nombre de gens qui ayant participé à notre travail, seraient frustrés si on leur ôtait le fruit du leur. Je reconnais humblement que ce fruit est encore très vert, mais nous le ferons mûrir, vous verrez.

— Non seulement vous êtes une grande scientifique, mais auriez-vous aussi quelques dons de poète ?

— Ne vous moquez pas, amiral, on vous dirait ici que c'est assez surprenant que j'utilise un tel langage pour parler de biologie appliquée, que ce n'est pas ma spécialité et que je peine à trouver les termes adaptés, d'où ces métaphores.

Le superviseur intendant vint la trouver pour lui parler d'un problème délicat.

— Je dois en référer à voyageur Harold Kowning qui est mon supérieur, mais je voulais votre avis. Le père de voyageur Kowning squatte, il n'y a pas d'autres mots, un box du laboratoire des recherches en électromagnétisme. De plus il reste en permanence en liaison radio avec un certain Roggery, ingénieur en électromagnétisme du train-observatoire polaire. Non seulement il bloque un des émetteurs, mais la dépense dépassera sous peu notre budget hebdomadaire global.

Dès le début elle pesta intérieurement contre ce diable d'homme et puis elle fit le rapprochement : Roggery était le meilleur spécialiste en électricité, électronique et radio de son train-observatoire.

— Je m'en occupe tout de suite, dit-elle, inutile d'alerter Harold Kowning.

Lorsqu'elle atteignit cette partie du train-labo, elle tomba sur le titulaire de ce box occupé par Edgon.

— Il m'a affirmé qu'il avait l'accord du patron, que le bordereau suivait, et ne voyant rien venir je suis allé me plaindre...

— L'expérience en cours a toutes les priorités, répliqua-t-elle sèchement, vous le retrouverez bien un jour, votre box.

Edgon ne la vit pas rentrer, il écoutait les explications de Roggery qui parlait avec sa fougue habituelle. Le père d'Harold lui désigna un tabouret dans un coin, où elle s'assit pour attendre. La conversation dura encore quelques minutes avant qu'Edgon ne se tourne vers elle.

— J'ai le bactéricide.

— Depuis quand avez-vous aussi des connaissances bio ?

— Il ne s'agit pas de ça, mais d'électromagnétisme. Ce confetti de silicium n'est autre qu'un émetteur-récepteur de radio à basses fréquences,

transmettant des infos vers un relais. Ce relais, je le tiens. C'est une connexion identique aux autres, mais dépourvue de vibron. Ouais, voyageuse, pas un vibron, mais un couplage entre plusieurs plaquettes minuscules de silicium. Ce couplage émet jusqu'à une trentaine de kilomètres. Reste à trouver le récepteur qui doit communiquer directement avec Altaï. Des messages concentrés, technique ancienne, de quelques secondes. Pas de quoi inquiéter les services d'écoutes hertziennes. Ils doivent prendre ça pour un parasite. Mais ce dispositif permet ce que nous appelons en informatique une interface constante, c'est-à-dire une jonction entre logiciels, en vue d'une communication extérieure.

— Si je vous suis bien, il doit exister un certain nombre de récepteurs en relation directement avec Altaï.

— On en a discuté avec Roggery, certainement pas plus d'une douzaine dans le monde entier.

— Faciles à détecter ?

— Roggery en est persuadé. Ils émettent sur grandes ondes, et même si les messages sont très brefs, on peut les capter avec un matériel adapté.

— Donc on peut brouiller ces émissions et assécher les canaux hertziens qui écoulent nos infos ?

— C'est la première idée qui vient à un cerveau de débutant pressé d'en finir, fit Edgon d'une voix chagrine.

Louria se sentit rougir. Trop de précipitation n'était jamais recommandée dans la recherche scientifique, et seule une profane pouvait avoir ce genre de réaction.

— Nous pouvons à notre tour renverser les rôles, prendre le relais de ces émetteurs et nourrir la curiosité des logiciels d'Altaï d'informations tronquées, voire les inquiéter au besoin, et peut-être même, si l'on pousse les recherches, les conduire peu à peu au découragement et au suicide.

— Original, ricana-t-elle, j'entends les titres des journaux radio et télévisés : Vague de suicides incompréhensibles chez les logiciels biologisés d'Altaï.

— Moquez-vous, mais on peut finalement les neutraliser si l'on agit avec subtilité. Bien sûr, si l'on fonce avec nos gros sabots...

— Que voulez-vous dire par gros sabots, c'est quoi ?

— Vieille expression française lue autrefois dans un de ces dictionnaires, livres autrement plus agréables que nos dictionnaires sur disques.

— Vous disiez subtilité.

— On établit un plan longue durée pour ne pas donner l'éveil, un plan sur

plusieurs années s'il le faut, et peu à peu on dégage nos réseaux de toute influence nocive. Les petites bestioles, les vibrions espions seront ensuite au chômage.

— On pourrait aussi mettre en fabrication des connexions qui ne seraient plus sous vide.

— C'est ça, pour donner l'alerte rien de plus facile. Mais tant que j'y pense, il faudra convoquer tous les fabricants de connexions, logiciels et compagnie, car ces feignasses ne font que reproduire stupidement, sans changer un seul élément, le même modèle depuis des décennies. Ce sont eux qui ont multiplié à l'infini ces connexions.

— Ça ne résout pas le problème agaçant sur l'introduction de colonies de vibrions dans ces éléments divers. Le jour où on saura comment ça se passe, on aura aussi résolu pas mal de problèmes. Les fabricants de circuits intégrés reçoivent la quantité nécessaire, et là-dedans il y a ces minuscules confettis où se cramponnent quelques vibrions prêts à fonder une colonie, une fois à l'intérieur du boîtier. Il faudra aussi savoir pourquoi ces derniers sont recouverts d'une mousse quasiment invisible, nourriture essentielle à la survie des vibrions.

CHAPITRE 47

Comme prévu, non seulement le décollage fut reporté, mais l'espoir de pouvoir quitter cette étape rapidement, exclu. La neige ne cessait de tomber, ensevelissait toute la station, ces plateaux de moyenne altitude, c'est-à-dire entre mille et quinze cents mètres, et plus haut, s'il ne neigeait pas à cause du froid très vif, la piste prévue vers les quatre mille était inutilisable pour l'instant.

Il y eut une réunion entre Maljory, ses principaux adjoints et le trio. On discuta un peu dans le vide de la météo, des circonstances, des possibilités futures. Et puis vers la fin, Gislake, tranquille, proposa que lorsque la neige cesserait et qu'on pourrait décoller, on retourne à l'avant-dernière étape.

— Mais, fit le Maître Suprême par intérim, voilà une proposition des plus inattendue et incompréhensible.

— Avant d'affronter les grandes altitudes je veux effectuer d'autres essais, mais vers des régions de plaine. Mon intention est de grimper jusqu'à vingt mille pieds, cet appareil étant conçu pour, n'est-ce pas, voyageuse Suba ?

Bien que perplexe suite à la proposition de Gislake, elle affirma qu'effectivement le dirigeavion pouvait atteindre et même dépasser les vingt mille pieds, rappelant des expériences à des altitudes encore plus élevées.

— À cette altitude, le froid est identique à celui que nous trouverons dans notre étape en direction du massif de l'Aconcagua, avec cette différence que si nous avons des ennuis, je pense à l'étouffement des réacteurs par manque d'oxygène, nous aurons plus de chances de rejoindre le terrain en plaine, en supposant que les moteurs à nouveau oxygénés se relancent, alors qu'en montagne nous ne pourrions obtenir la même opportunité, avec pour résultat un crash. Si les réacteurs tiennent à vingt mille pieds et même vingt-cinq, ils résisteront à l'air raréfié de l'Aconcagua.

Keverny, resté d'abord abasourdi par la demande de son pilote, abonda cependant dans son sens, se doutant que cette inquiétude au sujet des réacteurs masquait un projet qui les concernait tous les trois.

— Je comprends, fit Maljory songeur. J'ai hâte de rejoindre ce terrain aménagé à flanc de notre plus grand sommet des Andes et doté d'un équipement superbe, sans parler des cavernes artificielles très confortables préparées pour l'accueil. Ce furent des travaux monumentaux, entrepris depuis des mois avec des moyens colossaux. Des projecteurs d'une grande puissance l'éclairent la nuit, et on m'a dit qu'à des centaines de kilomètres de

là les populations en découvrent l'éclat, la nuit venue. Qu'en pensez-vous, mes chers amis ? Nous suivons ce conseil ?

Les chers amis, encore traumatisés par le dernier vol, approuvèrent à l'unanimité l'idée d'un ultime essai.

Ils finirent par se retrouver dans le cockpit, après avoir semblé rejoindre leurs cabines, et ce fut Ann Suba qui la première interpella Gislake à voix basse :

— Vous savez très bien que les réacteurs ne s'étoufferont pas à douze mille pieds, altitude de la future étape.

— Je le sais parfaitement, mais si on veut s'enfuir, c'est le seul moyen, retourner en plaine.

Et puis sans plus tergiverser il raconta comment la veille il avait surpris Lien Rag dans le cockpit. Ann Suba, stupéfaite, alla s'écrouler dans le siège radio tandis que Keverny, mal à l'aise, regardait ailleurs.

— C'est ici que vous vous rencontrez, accusa Gislake. Dans mon domaine privé. Tu as abusé de ma confiance.

Tu connaissais donc le code ?

— Le patron me l'a donné.

— Que t'a-t-il promis, le poste de Grand Maître adjoint de la Caste ?

Keverny protesta :

— Rien du tout. En réalité j'ignore pourquoi j'accepte de lui obéir encore. Il n'est pas dans son état normal.

— Avec cette histoire de vol à très haute altitude, je peux avoir suffisamment d'huile pour atteindre le nord de la Patagonie.

— Que feras-tu de Maljory et de sa suite ?

— Moi je sais, intervint Ann Suba, reprenant ses esprits. Ne suis-je pas l'hôtesse de bord depuis le début ? Jusqu'à présent personne n'a refusé un petit café, un thé, une bière ou même une vodka. Il y a aussi les plateaux-repas que les gardes apportent et auxquels ils ont droit eux aussi. Ils dormiront quand nous prendrons la direction du sud.

— Lien Rag devra dormir aussi, fit Gislake. Je n'ai pas envie qu'il me menace une fois de plus de bloquer les trains d'atterrissage ou de tout autre chose. Il n'acceptera jamais de retourner dans le sud, de renoncer à prendre le pouvoir de la Caste. Il vient se ravitailler ici avec ce que Keverny dispose dans le réfrigérateur. Même si au début il se méfiait, ce ne doit plus être le cas désormais.

— Il était très satisfait de la nourriture et des boissons.

— Il faudra être certain qu'il ne pourra pas intervenir avant qu'on ne se pose.

— Je sais comment le rejoindre dans ses tunnels. Vous ne vous en doutez certainement pas, mais cet appareil est une véritable taupinière, truffé de passages qui pour la plupart obligent à ramper, précisa Keverny. Je ne suis pas aussi optimiste que toi, Gislake, je ne pense pas que Maljory t'accordera autant de fuphoc que tu l'espères. Il doit déjà se poser des questions au sujet de cet ultime essai. Les réacteurs ont donné jusqu'ici satisfaction.

— Ne vous inquiétez pas pour le fuphoc, murmura Ann Suba, vous en aurez suffisamment, je vous le promets.

CHAPITRE 48

Lorsqu'elle réussit son premier grutage sur le gisement extérieur à la Mongolie, Songe exulta. Au bout des élingues, sous le dirigeable, c'était une énorme locomotive qui avait cessé de se balancer après les dernières manœuvres et qui à présent était d'une parfaite stabilité. La vitesse était forcément réduite, mais elle s'en moquait. À ses côtés, Lon Kwantu, qui avait tenu à être présent lors de sa première expédition, ne disait rien, mais dans le reflet de son pare-brise elle le voyait sourire.

— Monseigneur, dit-elle.

— Lon, ne t'ai-je pas dit cent fois de me dire Lon.

— Monseigneur, la plus grande partie de ce que j'ai accompli depuis que je vous ai rencontré à China Voksal, alors que vous alliez embarquer dans le Train des Morts pour aller ensevelir votre fils au sein de votre tribu, cette plus grande partie n'était pour moi qu'une occasion de vous rencontrer pour vous voler un de ces merveilleux dirigeables. J'avais accepté la mission de la part de Marina Estaban, chef de cabinet du président Reiner de la Patagonie occidentale, de me procurer un de ces appareils. Je n'avais pas d'autre avenir. Sans entrer dans les détails, sachez que j'étais sous la menace d'un attentat. J'ai préféré sauter sur cette occasion qui devait me rapporter une fortune et la sécurité. Comme je suis un peu avare, j'ai décidé que ce dirigeable, je le volerais. Et je savais que vous apparteniez à une famille de fabricants de ces aérostats. Tout le reste, mon faux engouement pour votre pays, la suggestion de faire venir le meilleur pilote, Toz, je l'ai combiné à vos dépens.

Kwantu n'avait même pas tressailli lorsqu'elle avait tout avoué. Elle n'osait regarder son expression, alors que son visage se reflétait comme dans un miroir sur le pare-brise.

— Il m'a été facile de prétendre que je voulais reprendre des activités commerciales, puisque l'on se souvenait de moi à China Voksal, mais la mort de votre fils m'a terrifiée et j'ai décidé de fuir. Puis je me suis souvenue de vous et voilà.

— Tu as appris à piloter parce que tu voulais t'enfuir ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait auparavant ? Tu aurais toujours eu assez de carburant pour rejoindre l'île de Sakhaline où l'on trouve toutes les huiles animales que l'on souhaite, et de là tu pouvais gagner les côtes américaines, les suivre jusqu'au fin fond de ce grand continent.

— Oui, j'aurais pu le faire, Monseigneur, mais lorsque j'ai commencé à

coordonner les différents travaux, les rencontres nécessaires à l'édification d'un nouveau système ferroviaire, je me suis laissé fasciner par ce travail, mais surtout par votre pays. Je me suis rendu compte que j'aimais l'endroit de votre campement, les gens, les petits chefs de tribus qui venaient s'inquiéter de savoir si le grand projet ne les laisserait pas en dehors des rails. Ils ne pensent plus qu'à ces deux profilés d'acier ou de résine qui s'étireront à perte de vue d'un horizon à l'autre, et qui apporteront à la vie les plus grands bienfaits en nourriture, lumière, chauffage et distractions. Mais ce n'est pas seulement ça.

Elle marqua un silence, sans essayer de savoir l'effet qu'avait son aveu sur son voisin.

— Je me trouve très bien dans mon état actuel et je suis heureuse de devenir votre épouse. Je ne sais pas si je vous serai éternellement fidèle, je préfère vous en avertir, mais je sais que je ne serai jamais pour vous une cause d'humiliation.

Elle avait, dans son trouble, pris de la vitesse et dut la ramener à un niveau où sa charge n'aurait plus ce ballant dangereux. Lon Kwantu attendit qu'elle ait terminé ses manœuvres.

— Je te remercie de ta franchise. Nous nous marierons comme convenu, et je sais que je n'aurai pas à me plaindre de cette union. Ce sera un joyeux événement auquel nous convierons le plus de monde possible et ces petits chefs de tribus que tu apprécies autant. Moi aussi, je te dois une confiance.

Le jour n'allait pas tarder, un jour toujours aussi gris que chaque matin, mais elle s'en moquait, n'y avait des siècles qu'il en était ainsi et cela continuerait encore longtemps.

— D'ici un an, je serai mort. Peut-être même avant. Les médecins de China Voksal m'en ont averti, et les chamans que j'ai consultés chez nous ne sont pas plus optimistes. Tu seras libre et héritière de ma part, Qan disposant de la sienne. Ainsi tout sera au mieux.

CHAPITRE 49

Par chance il neigeait toujours et le trio disposait d'un délai plus important pour préparer soigneusement son plan d'évasion.

Malgré le sale temps, Keverny et Gislake passaient des heures en pleine tempête pour vérifier scrupuleusement les réacteurs, et convaincre Maljory qu'ils faisaient le maximum pour éviter tout ennui de combustion en haute altitude.

Pendant ce temps, Ann Suba, qui avait accès à la pharmacie de bord et dont Maljory ne se méfiait nullement, croyant qu'elle était très attachée à sa nouvelle fonction, regroupait tous les somnifères qu'elle pouvait trouver.

Ils évitaient de se réunir trop souvent, de peur de provoquer la suspicion, mais ils convenaient unanimement que le plus difficile serait de neutraliser Lien Rag.

— Il a atteint un tel niveau de démence qu'il paraît disposer de sens très affûtés. Il peut flairer le complot et s'abstenir de revenir dans le cockpit aussi régulièrement. Et rien ne nous permet de supposer qu'il pourra être drogué le jour même de notre fuite, expliquait Ann.

— Il faudra donc le droguer à répétition ? demanda Gislake.

— Avec des comprimés, même dissous, il n'est pas facile de faire avaler le contenu d'un demi-verre à quelqu'un en pleine inconscience. En outre c'est dangereux, avec le risque qu'il aspire le tout dans ses poumons. Il nous faudrait des piqûres, mais c'est inutile d'y songer.

Le soir, Keverny se rendait dans les cantinas de la station, c'est-à-dire des cafés qui servaient aussi des repas. Il en aimait l'ambiance, la musique qu'on y entendait, les jolies filles qu'il y rencontrait et dont certaines se montraient peu farouches avec le *señor* du bel oiseau d'acier, comme l'on disait dans les milieux moins guindés du coin. Il aimait cette population qui paraissait ignorer les Aiguilleurs et leurs problèmes, continuant de vivre comme elle l'avait toujours fait pendant des siècles, même du temps où la glaciation avait tout anéanti.

Tant que durèrent les chutes de neige, il disparut chaque soir. Maljory le faisait suivre à tout hasard, mais les rapports de ses agents le rassuraient. Le chef mécanicien allait boire, danser, et entraînait toujours une fille dans un trintel crasseux. C'était un débauché et Maljory le traitait avec mépris, malgré ses capacités professionnelles.

Il ne se doutait pas que ce noceur effréné finissait par obtenir ce qu'il cherchait. Lors des escales dans les plaines. Il avait appris que la culture de la coca se poursuivait officiellement pour la fabrication d'anesthésiants, sous des serres sévèrement contrôlées par les Aiguilleurs, mais qu'il existait une production clandestine. On pouvait se procurer de la drogue avec suffisamment de dollars, et Keverny aussi bien que Gislake percevaient une solde assez élevée, calculée sur celle d'un maître de première classe Aiguilleur. Là-haut, dans la caverne-atelier, ils n'avaient pas eu d'occasion de dépenser et le chef mécanicien disposait d'une liasse confortable. Il finit par présenter un jour à leur amie Ann, ébahie, un ensemble de flacons et de seringues, le tout acquis après plusieurs jours de transactions. Au début les gens se méfiaient, les filles affirmaient qu'il n'y avait pas de tels produits disponibles, mais il avait réussi à instaurer la confiance et obtenu ce qu'il désirait.

— Le plus curieux, c'est que ce n'est pas de la coco que snifent les camés du coin, mais celle-ci est transformée par les laboratoires pharmaceutiques. C'est une fille laborantine qui m'a vendu le tout, pour mille dollars certifiés.

Keverny avait également réfléchi à la méthode qu'ils emploieraient pour convaincre Lien Rag de quitter ses mystérieuses retraites.

— Nous allons voler à une si haute altitude qu'il subira d'abord le froid, forcément, malgré l'isolation de l'appareil, et que l'air risque de lui manquer. Nous devons lui prêter, au choix, l'une de nos cabines. À vous de voir.

Depuis la fameuse nuit où ils s'étaient retrouvés ensemble chez Ann, Gislake ne s'était pas rendu chez elle, et lorsque avec une tranquille assurance, elle proposa qu'il vienne partager sa cabine, il ne sut que dire ni que faire.

— Très bien, dit Keverny, nullement déçu. Lien Rag se cachera donc chez toi. Toutes tes boissons seront droguées et lorsque nous estimerons que c'est le moment, on ira lui faire régulièrement sa piqûre.

La neige cessa de tomber et d'après la météo, la plaine avait été en grande partie épargnée et le dernier terrain n'avait jamais été recouvert de la moindre couche. Des hommes armés de pelles commencèrent de débayer celle de cet endroit, et ils eurent une fois de plus la preuve que les lois ferroviaires, appliquées dans toute leur rigueur, mettaient les gens dans de grandes difficultés journalières. Là où un véhicule, hors rail, aurait pu servir de chasse-neige, il fallait utiliser la main-d'œuvre humaine. Le déblaiement dura deux jours et, encore, Gislake ne disposa pour son décollage que du minimum nécessaire, il fit remarquer à Maljory que si l'appareil dérapait au moment de l'envol, ils s'écraseraient contre ce mur de glace que les balayeurs avaient élevé, faute d'engins pour évacuer le tout. Mais l'ingénieur général ne retint pas son objection.

— Excellent comme vous l'êtes, vous allez nous enlever d'un seul coup vers le ciel.

— Peut-être vers l'enfer, répliqua Gislake, sachant de plus que toute allusion religieuse agaçait les Aiguilleurs.

L'essai en altitude ne serait que pour le lendemain. Ce même jour on rallierait la plaine.

CHAPITRE 50

L'enquête fut assez rapide en ce qui concernait la fabrication des connexions. Elle se développa dans trois directions, une équipe d'agents secrets conseillés par des biologistes recherchèrent comment des vibrions pouvaient être introduits dans les boîtiers, une autre s'occupa des mousses inconnues, et enfin des spécialistes en radio s'intéressèrent à ces pastilles de silicium capables d'émettre des ondes.

Les résultats furent regroupés et il apparut que les agissements d'une même et seule famille devaient être pris en compte. Lorsque l'enquête rechercha leurs différentes dates de naissance, de mariage, ils firent chou blanc. Ces gens-là, un groupe de dix-sept personnes, usurpaient jusqu'à leur identité. Ce qui permit de les interpeller. Harold et Louria eurent le rapport oral du chef de la sécurité de Kinnjone.

— Ils ont fini par parler au bout de quatre jours d'incarcération. Ce qu'ils ont raconté est tout à fait stupéfiant. Ils travaillent pour les logiciels rescapés d'Altaï depuis toujours, voulant dire qu'ils ne savent même plus quand a commencé cette collaboration. Depuis plus de cent cinquante ans, les membres de cette famille, ils se font appeler Smith tout simplement, vivent en une sorte de communauté sociale sans contact avec le reste de l'humanité. Je crois qu'ils se marient, ou du moins qu'ils fabriquent des enfants entre eux. Depuis toujours, ils ont pris à forfait le travail qui consiste à monter les connexions. Ils ne sont pas les seuls, bien sûr, mais de chez eux sortent celles qui gangrènent nos réseaux. Ils ont une culture de mousse et de vibrions anaérobies. En attendant que le vide soit fait en usine, ils opèrent déjà une première aspiration d'air. Ils disent ne pas savoir très bien comment tout a commencé. Ce serait une tradition, en quelque sorte, mais leurs trente et quelques comptes en banque sont plutôt bien garnis, et Edgon Kowning a déjà découvert que c'était grâce à une manipulation informatique que cet argent virtuel était viré à leur banque, sans personne pour s'en inquiéter.

— Mais au départ, il y a eu quelqu'un pour leur proposer de fabriquer ce type de connexion contenant mousse, vibrions et pastille de silicium étrangère au reste de la connexion.

— Ils ne peuvent répondre. Votre père, voyageur Kowning, paraît admettre que tout a pu se passer sans intervention humaine, ce que personnellement j'ai le plus grand mal à comprendre et surtout à admettre.

Plus tard, Edgon leur expliqua le mécanisme supposé de cette prise de contact de la famille Smith avec les logiciels d'Altaï.

— Les Smith ont, par exemple, découvert un beau jour qu'une grosse somme avait été déposée sur leur compte. L'opération se renouvela régulièrement plusieurs mois, puis cessa d'un coup, les privant d'un apport plus qu'agréable.

— Ils furent choisis parce qu'ils bricolaient déjà dans l'électronique en tâcherons laborieux ?

— Certainement. Après les avoir laissés se lamenter de ne plus encaisser régulièrement une jolie somme, on leur fit des propositions.

— D'accord jusque-là, d'accord encore pour le confetti de silicium, mais les vibrions inconnus, la mousse nourricière également inconnue ?

Edgon sourit.

— Un mode d'emploi bien précis pour la culture de la mousse et l'élevage de bactéries mutantes. Car ce sont des mutants ces vibrions. Les mousses aussi. Dans le sous-sol qu'on a découvert juste en dessous de leurs wagons d'habitation, il y avait, dans des sortes d'aquariums sous vide, des cultures de mousses et plus loin des élevages de vibrions. Tout simplement. J'ai fait un premier calcul et rien que pour cette année, les Smith ont encaissé environ dans les quarante millions de dollars par simple jeu de manipulations électroniques, dans les deux millions de dollars pour chaque membre. Le plus fort est qu'ils ignoraient totalement à quoi servaient ces vibrions et ce silicium.

— Mais le film sur le montage des connexions ? Il nous a induits en erreur.

— Justement, le directeur général qui vous l'a envoyé s'appelle comme par hasard Smith. Un rejeton, le seul qui a fait de brillantes études, mais qui poursuit malgré tout le travail illégal de sa famille.

— Il ne faut pas que l'arrestation des Smith soit rendue publique si à notre tour nous voulons intoxiquer les logiciels biologisés d'Altaï.

— L'affaire sera tenue secrète.

Edgon les regarda, puis déclara qu'il rejoignait Cristella qu'il avait quelque peu négligée ces derniers jours.

— Il ne faut jamais négliger qui que ce soit, ajouta-t-il en se retournant à la porte. Je n'aime guère donner des conseils autour de moi, mais vous devriez en faire votre profit, tant qu'il en est temps. Je pense que vous allez pouvoir flemmarder quelque peu après ces jours d'intense travail.

Il sortit, les laissant quelque peu embarrassés.

— Eh bien, dit Harold le premier, quand je pense que nous voulions créer des ordinateurs d'un nouveau type, en utilisant l'influx nerveux, et pour la

diffusion des messages, le vieux système TSF lent, compliqué. Nous étions fous, car il y en avait pour des années avant que cette solution puisse recevoir une application pratique.

— Ce n'est pas si mal, quelquefois, de basculer dans une sorte de folie, murmura Louria, dans notre travail ou à plus forte raison dans notre vie privée, la routine nous guettant tous.

Comme toujours, il était si absorbé par ses propres pensées qu'il mit un peu de temps avant de réagir. Il sourit alors, en la regardant comme il ne l'avait pas fait depuis quelque temps.

CHAPITRE 51

Comme ils l'avaient tous pressenti, il fut plus facile d'endormir tout l'équipage, y compris les gardes, que de venir à bout de la méfiance de Lien Rag. Lorsque Keverny lui proposa de s'installer chez Gislake, le temps de l'essai en haute altitude, il commença par s'étonner au sujet de la nécessité de cet essai, disant que les réacteurs fonctionnaient parfaitement. Puis, comme par hasard, il ne prit absolument rien dans le réfrigérateur, ni boisson ni de quoi se restaurer, et il regardait Keverny d'un air bizarre.

Plus tard, lorsqu'il dit à Gislake qu'il voulait prendre sa place pour le décollage immédiat, Ann Suba arriva avec sa seringue et resta interdite de voir Lien Rag étendu sur le ventre.

— J'ai dû le frapper pour en venir à bout. Pas trop fort, mais suffisamment pour le mettre KO. Il ne voulait rien prendre et critiquait cet essai à venir.

Gislake lançait ses réacteurs. Au-dehors les notables et les personnalités de cette station de montagne se tenaient à bonne distance, mais certains agitaient aimablement leurs mains gantées. Il faisait très froid.

— Nous sommes bien d'accord, on file tout droit. Ma chère Ann Suba c'est le moment de nous expliquer où vous cachez vos réserves d'huile.

— Je ne suis pas la seule qui en connaisse le secret, Lien Rag le partageait. Vous trouverez sous le tableau de bord une fine fente. Introduisez votre ongle ou la lame d'un canif, et faites sauter le tout. Il y a un bouton qui ouvre les vannes électroniques de deux réservoirs supplémentaires. Grâce auxquels vous pourrez sans problème atteindre Punta Arenas, je suppose. Peut-être pas Cooktown.

— Punta Arenas me suffira. Maintenant il faudrait ligoter, enchaîner, enfin ce que vous voudrez, tous ces endormis dans la cabine. Non seulement nous nous évadons, mais nous allons livrer tout l'état-major de la dissidence des Aiguilleurs.

— Je ne pense pas que Reiner appréciera, pas plus que Lienty à Ragus City. Même Liensun sera contrarié.

— Qu'en ferons-nous ?

— Je n'en sais rien, poursuivit Keverny, pourvu qu'ils ne nous ordonnent pas de les ramener tous chez eux.

Le dirigeavion s'élevait selon un angle très fort, et bientôt hors de vue, il

pivoterait d'un quart de tour vers le sud.

FIN